

@

OU Itaï

LE ROMAN CHINOIS

à partir de :

LE ROMAN CHINOIS

par OU Itaï

Éditions Véga, Paris, 1933.

Édition en format texte par
Pierre Palpant
www.chineancienne.fr
décembre 2012

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

CHAPITRE PREMIER. — Introduction historique. — Le *siao-chouo* et son origine. — Les légendes et récits mythologiques en Chine. — Les *tch'ouan-k'i* des T'ang. — Les *houa-pen* des Song et leurs dérivés, les romans en langue vulgaire. — L'époque des Ming et celle des Ts'ing.

CHAPITRE II. — Divisions du roman chinois. — Divisions de Hou Ying-lin. — Celles de Ki Yun. — Classification moderne. — Notre classification personnelle.

CHAPITRE III. — Romans de magie. — Les deux Si-yeou-ki. — Le Fong-chen-tchouan. — Le Si-yang-ki.

CHAPITRE IV. — Romans semi-historiques. — Le Wou-tai-che-p'ing-houa. — Le Ta-song-siuan-ho-yi-che. — Le Chouei-hou-tchouan. — Le San-kouo-yen-yi.

CHAPITRE V. — Romans sentimentaux. — Le Hong-leou-meng. — La vie de T'sao Siue-k'in. — La clé du roman. — L'opinion de Hou-che.

CHAPITRE VI. — Romans de mœurs. — Le Kin-p'ing-mei. — Le P'in-houa-pao-kien. — Le Hai-chang-houa-lie-tchouan.

CHAPITRE VII. — Romans de parade. — Le Ye-seou-pou-yen. — Le King-houa-youan. — Le Yen-chan-wai-che.

CHAPITRE VIII. — Romans satiriques. — Origine des romans satiriques. — Le Jou-lin-wai-che. — Le Kouan-tch'ang-hien-hing-ki. — Le Lao-ts'an-yeou-ki.

CHAPITRE IX. — Recueils de nouvelles et de contes. — Les « Trois yen » et les « Deux p'o ». — Le Kin-kou-k'i-kouan. — Le Leao-tchai-tche-yi. — Le Yue-wei-ts'ao-t'ang-pi-ki.

CHAPITRE X. — Romans de cape et d'épée. — L'origine de ces romans. — Le Che-kong-ngan. — Le Eul-niu-ying-hiong-tchouan. — Le San-hia-wou-yi. — Le Siao-wou-yi et ses « suites ».

CHAPITRE XI. Généralités. — La question des chapitres des romans chinois. — Le roman et l'histoire. — Le roman et le théâtre. — Interdictions. — Conclusion.

Bibliographie des ouvrages consultés

Répertoire des noms d'auteurs et d'ouvrages chinois cités dans ce travail.

AVANT-PROPOS

@

p.009 Le roman chinois n'est connu en France que par quelques ouvrages de second plan, traduits en français au XIXe siècle. Tel est le cas pour « Les deux Cousines » (*Yu-kiao-li*), « Les deux Jeunes Filles lettrées » (*P'ing-chan-leng-yen*), « La Femme accomplie » (*Hao-ts'ieou-tchouan*), certaines nouvelles du *Kin-kou-k'i-kouan*, etc. Quant aux grands romans célèbres, tels les « Quatre livres extraordinaires » (*Sseu-ta-k'i-chou*), ils n'ont jamais été traduits en français, si ce n'est partiellement. Ces traductions, déjà anciennes, avaient été tirées à peu d'exemplaires et sont pour la plupart épuisées ; aussi, en dehors de ceux qui s'intéressent spécialement aux choses de Chine, le public ignore le roman chinois.

Cependant, si ces traductions peuvent être trouvées dans presque toutes les grandes bibliothèques de Paris, il n'existe pas d'étude des romans chinois en général.

Depuis que nous avons commencé le présent travail, certains de nos compatriotes à Paris ou à Lyon ont fait des travaux sur le roman ; mais pour deux ou trois œuvres étudiées, combien sont laissées dans l'ombre ! Aussi croyons-nous avoir fait œuvre utile en étudiant une vingtaine de romans chinois parmi les plus célèbres, et si le présent travail pouvait inspirer le désir de faire des recherches plus poussées ou surtout de faire des traductions modernes de romans chinois, nous nous estimerions très satisfaits ¹.

¹ Nous sommes heureux d'exprimer ici nos sentiments tout particuliers de reconnaissance à M. Marcel Granet, Administrateur de l'Institut des Hautes Études Chinoises à la Sorbonne, et à M. Paul Boyer, Administrateur de l'École des Langues Orientales, pour l'aide matérielle et morale qu'ils nous ont apportée pour la réalisation du présent ouvrage.

CHAPITRE PREMIER

Introduction historique

@

Le *siao-chouo* et son origine. — Les légendes et récits mythologiques en Chine. — Les *tch'ouan-k'i* des T'ang. — Les *houa-pen* des Song et leurs dérivés, les romans en langue vulgaire. — L'époque des Ming et celle des Ts'ing.

p.011 L'origine du roman chinois est fort ancienne et prend place bien avant celle du théâtre, mais c'est seulement quand celui-ci eut déjà atteint son apogée que le roman réussit à se créer une place distincte dans la littérature chinoise. En effet, quoique dans les ouvrages des grands philosophes comme TCHOUANG-TSEU, nous voyions déjà des passages qui sont des œuvres de pure imagination, cependant les grands romans tels que le *Chouei-hou-tchouan* (Histoire des Rivages), le *San-kouo-yen-yi* (Histoire populaire des Trois Royaumes), le *Si-yeou-ki* (Le Voyage vers l'Occident), etc., ne firent leur apparition que lorsque le théâtre, sous la dynastie mongole, eut déjà dépassé son époque la plus glorieuse et après que les longues pièces de théâtre connues sous le nom de *Tch'ouan-k'i* eurent paru. Cela ne veut pas dire toutefois qu'avant le *Chouei-hou-tchouan*, il n'y ait pas eu, en Chine, de littérature romanesque, et dans le présent chapitre, nous allons passer rapidement en revue les aspects de la littérature romanesque chinoise aux différentes époques de l'histoire.

Le siao-chouo et son origine

Contrairement à ce qui se fait en Europe, où les différents genres des œuvres d'imagination portent chacun un nom spécial, et sont appelés, suivant la longueur du récit : romans, nouvelles, contes ou anecdotes, en Chine on les désigne actuellement sous l'appellation unique et générale de *Siao-chouo*, en y ajoutant un qualificatif suivant

Le roman chinois

le genre dont on veut parler. C'est ainsi qu'on nomme *Pi-ki-siao-chouo*, les anecdotes ou contes ; *Touan-p'ien-siao-chouo* les nouvelles ; *Tch'ang-p'ien-siao-chouo* les œuvres de longue haleine.

Ces derniers sont aussi nommés *Tchang-houei-siao-chouo* (Romans à chapitres ou épisodes) car il n'existe pas, en Chine, de longues œuvres sans divisions.

p.012 Ces mots *Siao chouo* viennent de l'époque Song. Sous l'empereur Jen-tsong de cette dynastie, qui régna de 1023 à 1056 après J.-C., l'empire étant tranquille et prospère, l'empereur avait peu de soucis ; aussi, un peu comme dans les contes arabes des *Mille et une nuits*, lui racontait-on chaque jour une histoire nouvelle, aussi bien pour le distraire que pour lui faire connaître les mœurs et coutumes du peuple, et ces histoires étaient nommées *Siao-chouo* (petits bavardages, petites paroles). Ce nom existait depuis fort longtemps, mais avait, à l'origine, un tout autre sens.

En effet, de même qu'en France « un roman a d'abord, et longtemps, été une composition en français vulgaire avant d'être une œuvre littéraire spéciale », ¹ de même, en Chine, on désignait primitivement sous le nom de *siao-chouo* les œuvres courtes, ne traitant pas de morale ou de philosophie, seuls sujets considérés comme sérieux et ayant une valeur littéraire. Dans le *Yi-wen-tche* du *Han-chou* (Chronique des Han), composée au premier siècle de l'ère chrétienne, PAN KOU mentionne quinze auteurs de *siao-chouo*, avec un nombre d'œuvres s'élevant à 1380, mais celles-ci traitent toutes de sujets divers tels que : études de mœurs, doctrine de Lao-tseu, chroniques, etc., sans qu'aucune d'entre elles puisse être nommée roman.

Les légendes et récits mythologiques

Ce qui fut la véritable origine du roman chinois, ce sont les récits et légendes mythologiques. Dans l'antiquité, le peuple, témoin des grands

¹ [F. Brunot, Histoire de la langue française, tome I, page 16](#). Paris, 1905.

Le roman chinois

phénomènes de la nature, étonné par leurs manifestations dont il ne pouvait comprendre les causes, et se rendant bien compte qu'ils étaient au-dessus des forces humaines, tâcha de se les expliquer, et toutes les explications qu'il en donna forment la mythologie. Il en fut ainsi pour les anciens peuples de l'Europe ; il en fut de même pour les Chinois. Mais, contrairement à la mythologie européenne, les légendes mythologiques chinoises n'ont jamais été, jusqu'ici, réunies en un ouvrage spécial et se trouvent dispersées un peu partout dans les anciens textes. Il en existe un grand nombre dans le *Chan-hai-king* (Livre sacré des mers et des montagnes), p.013 et la plus connue est, sans doute, celle de Si-wang-mou (La Dame reine d'Occident).

À part ces légendes, on connaît encore le *Mou-t'ien-tseu-tchouan* (Histoire du roi Mou) qui fut découvert en l'année 279 après J.-C. dans la tombe de Siang-wang de la dynastie des Wei. Dans cet ouvrage qui raconte surtout les expéditions militaires du roi Mou, et dans lequel on voit aussi le personnage de Si-wang-mou, il se trouve pourtant moins de surnaturel, et le personnage du roi Mou est décrit comme un simple mortel. Cet ouvrage qui fut découvert écrit sur des plaquettes de bambou, forme maintenant six livres, et a été traduit par Eitel ¹.

Quoique œuvres d'imagination, ces récits et légendes ne peuvent être considérés comme se rapprochant du roman, car ce sont des relations de choses et d'aventures qu'on croyait alors être plus ou moins vraies. C'est seulement quand T'AO-TS'ÏEN, de la dynastie de Ts'in (V^e siècle ap. J.-C.) écrivit son Récit de la Source des Pêcheurs, *T'ao-youan-ki*, qu'on voit pour la première fois une œuvre imaginée de toutes pièces et traitée comme une fiction. L'idée et le style de cette nouvelle — car elle est trop courte pour être nommée roman — sont excellents, et on peut dire, sans exagération, que c'est la première œuvre romanesque qui ait paru avant la dynastie des T'ang, ce qui lui confère une grande valeur au point de vue littéraire.

¹ Cf. [H. Maspero, La Chine antique, chapitre VIII, pages 582 et 583.](#)

Le roman chinois

Les œuvres de l'époque dite des Six Royaumes, quoique fort nombreuses, avaient un but religieux, car c'est le moment où le bouddhisme devint prospère en Chine. La plupart d'entre elles traitaient des revenants et des dieux, des miracles dûs à l'intervention de Bouddha, des rétributions des vertus, des punitions des pêcheurs, et elles servaient surtout à exalter les bienfaits de la nouvelle religion, la miséricorde de Bouddha envers les croyants. D'autre part, croyant fermement à la vie des âmes dans l'au-delà, les jugeant pareilles aux humains, avec leurs passions et leurs faiblesses, les auteurs racontaient leurs histoires miraculeuses comme des choses véridiques dont ils avaient entendu parler, et, ce faisant, n'avaient pas à déployer une bien grande imagination. Les œuvres les plus importantes de cette époque sont : p.014

Pouo-wou-tche (Notes sur la Nature) attribué à TCHANG HOUA (approx. 232-300) ;

Seou-chen-ki (Recherches sur les Esprits) par KAN PAO (VI^e siècle après J.-C.) ;

Yi-youan (Recueil de choses extraordinaires) par LEOU KING-CHOU (approx. 390-470).

Les tch'ouan-k'i des T'ang

C'est sous la dynastie des T'ang (618-907) que des lettrés eurent l'idée d'écrire spécialement des œuvres romanesques parfaites au double point de vue du style et de la composition. Pour les distinguer des œuvres courtes mais sérieuses de HAN YU, LIEOU TSONG-YOUAN et autres philosophes ou écrivains, on les nomma *tch'ouan-k'i* ¹, que nous appellerons ballades ², car, quoiqu'elles racontassent des aventures humaines, ces œuvres faisaient une grande part au merveilleux. Leur style était raffiné, riche en images élégantes, et elles s'adressaient aussi bien à l'esprit qu'au cœur ; comparées aux œuvres des auteurs

¹ *Tch'ouan* : transmettre ; *k'i* : merveilleux.

² M. SHIONOYA traduit tch'ouan-k'i par « romance » ; nous croyons que le mot « ballade » serait mieux approprié.

Le roman chinois

des Six Dynasties qui étaient de simples esquisses, au style sec et dur, les *tch'ouan-k'i* marquent un très grand progrès et sont bien caractéristiques de l'époque des T'ang, si favorable aux lettres et aux beaux-arts. Plus tard, sous les Song, HONG MAI disait :

« On ne peut ne pas bien connaître les *siao-chouo* des T'ang... De même que la poésie, c'est une œuvre particulière à une époque.

HOU YING-LIN, qui vivait à l'époque des Ming, lui aussi a dit :

« Les récits d'aventures extraordinaires et bizarres furent en vogue à l'époque des Six Dynasties, mais c'étaient des aventures véridiques faussées en se transmettant des uns aux autres, et qui n'étaient pas toujours œuvres d'imagination, créées intentionnellement. Les lettrés des T'ang imaginèrent exprès des aventures merveilleuses et les transcrivirent avec leur pinceau sous la forme d'œuvres courtes *siao-chouo*.

Ce genre eut beaucoup de succès et, plus tard, les poètes des dynasties Yuan et Ming lui empruntèrent beaucoup de sujets pour en faire des pièces de théâtre, aussi les ballades en prose des T'ang peuvent-elles être considérées, à juste titre, comme l'ancêtre direct du théâtre chinois, ^{p.015} et non seulement de celui des temps passés, mais de celui de nos jours aussi, car dans le théâtre moderne, nombreuses sont encore les pièces dont le sujet provient de ces ballades.

Celles-ci peuvent être classées en trois groupes :

1° Les ballades sentimentales, telles que :

- *Houo-siao-yu-tchouan* (Histoire de Houo Siao-yu) par KIANG FANG. Plus tard, sous la dynastie des Youan, T'ANG HIEN-TSOU en fit deux pièces, *Tseu-tch'ai-ki* (L'Aiguille de tête en jade pourpre) et *Tseu-siao-ki* (La flûte pourpre) ;

Le roman chinois

- *Houei-tchen-ki* (Histoire de la réunion véritable), par YOUAN TCHEN. WANG CHE-FOU des Youan en fit sa célèbre pièce *Si-siang-ki* (Le Pavillon d'Occident).

- *Li-wa-tchouan* (Histoire de Li Wa), par PO HING-KIEN (frère du grand poète PO KIU-YI). Sous les Ming, CHE KIUN-PAO en fit sa pièce *K'iu-kiang-tch'e* (La fontaine de K'iu-kiang).

- *Tch'ang-hen-ko-tchouan* (La chanson du regret éternel), par TCH'EN HONG. Le sujet de ce *tch'ouan-k'i*, les amours de l'empereur Ming-houang et de sa favorite Yang Kouei-fei des T'ang, a inspiré PO P'OU (PO KIU-YI) pour sa pièce *Wou-t'ong-yu* (La pluie sur le Wou-t'ong) et, plus tard, HONG CHEN des Ts'ing, pour sa pièce *Tch'ang-cheng-tien* (Le Palais de l'immortalité).

La première des ballades citées ci-dessus peut assez bien représenter ce groupe. Elle raconte qu'une chanteuse célèbre, Houo Siao-yu, tomba amoureuse de Li Yi, jeune lettré ; celui-ci la payant de retour, ils jurèrent de se marier. Deux ans plus tard, Li fut nommé chef des registres à la sous-préfecture de Tcheng-hien, et dut se séparer de Siao-yu. Il retourna d'abord dans sa famille et, apprenant que sa mère l'avait fiancé, à son insu, avec une jeune fille nommée Lou, il n'osa rompre cet engagement ; aussi il ne donna plus de ses nouvelles à Siao-yu. Celle-ci, cependant, tombe malade à force de penser à lui ; appauvrie de jour en jour, elle finit par vendre jusqu'au bijou auquel elle tenait le plus, une aiguille de tête en jade pourpre. Li continue à l'éviter, ce qui provoque l'indignation de tous les lettrés, ses compagnons ; un jour qu'il se rend dans un temple pour y admirer des pivoinés, un homme en longue robe jaune l'invite de force à se rendre au domicile de Ho Siao-yu. Celle-ci, faisant effort sur sa maladie, sort le ^{p.016} voir, et, élevant une tasse de vin, elle sacrifie le vin à la terre, disant :

« Je ne suis qu'une femme, et le destin m'est si rigoureux ; vous êtes un homme, et vous êtes tellement ingrat ! Belle et jeune, je meurs à regret ; ma tendre mère vit encore, je ne pourrai plus la nourrir. Les belles étoffes et la musique, à

Le roman chinois

partir de maintenant, sont finies pour moi ! Aux sources jaunes ¹, si j'examine ma douleur, c'est de vous qu'elle me provient. Li, Li, pour toujours nous devons nous séparer maintenant ! Mais, morte, je serai un esprit courroucé et je ferai de telle sorte que vos femme et concubine ne soient jamais tranquilles, pas même un jour !

De la main gauche elle lui serra le bras, et, brisant sa tasse, sanglotante, elle mourut. Le *tch'ouan-k'i* finit en disant que, dès ce jour, Li devint ridiculement jaloux et que sa femme et sa concubine ne connurent plus la tranquillité.

2° Les ballades chevaleresques, telles que :

- *Hong-sien-tchouan* (Histoire de Hong-sien), attribué à YANG KIU-YUAN ;

- *Liou-wou-chouang-tchouan* (Histoire de Liou Wou-chouang), par SIEU TIAO ; sous les Ming, LOU TS'AI en fit la pièce *Ming-tchou-ki* (Histoire de la Perle lumineuse) ;

- *K'ieou-jan-k'o-tchouan* (Histoire de l'hôte à la barbe de dragon), par TOU KOUANG-T'ING. TCHANG FONG-YI des Ming en fit sa pièce *Hong-fouo-ki* (Histoire de Hong-fouo), etc.

Voici le sujet de *Liou-wou-chouang-tchouan*, qui donnera une idée des œuvres de ce groupe :

Une jeune fille nommée Liou Wou-chouang (Sans pareille) est fiancée à Wang Sien-k'o, mais, pendant une guerre civile, ils se perdent de vue. Plus tard, Wang Sien-k'o apprend de son vieux domestique Sai-hong que Wou-chouang a été envoyée au palais impérial comme servante ; accablé de douleur, il va trouver Kou Ya-ya, homme fort généreux et chevaleresque, toujours prêt à aider autrui, et lui raconte son malheur. Kou Ya-ya lui promet de l'aider ; il part, et pendant six mois on n'en entend plus parler, puis, un beau jour, la rumeur circule

¹ *Houang-ts'iuén*, le séjour des morts.

Le roman chinois

qu'une servante du palais, gardienne du cimetière impérial, vient de mourir subitement. Wang va voir la morte, reconnaît Wou-chouang et se désespère devant cette issue fatale de son ^{p.018} amour. Cependant, dans la nuit, Kou Ya-ya arrive, portant le cadavre de la jeune fille ; après lui avoir administré un médicament, elle revient à la vie et Wang s'enfuit avec elle, tandis que Kou, après avoir tué Sai-hong, se suicide, pour que le secret de cette affaire ne puisse s'ébruiter, car, il est inutile de le dire, l'état cataleptique de Wou-chouang était son œuvre.

3° Les ballades merveilleuses, dont deux surtout sont connues, soit :

- *Tchen-tchong-ki* (L'oreiller merveilleux), par CHEN KI-TSI. T'ANG HIEN-TSOU en fit également une pièce de théâtre, *Han-t'an-ki* (Le songe de Han-t'an).

- *Nan-k'o-t'ai-chéou-tchouan* (Histoire du préfet de Nan k'o) ¹, par LI KONG-TSO ; T'ANG HIEN-TSOU en tira le sujet de sa pièce *Nan-k'o-meng* (Le Songe de Nan-k'o).

Cette dernière ballade raconte qu'au sud de la maison habitée par K'ouen Yu-fen, il y avait un grand sophora qui donnait de l'ombre à plusieurs « mous » ² de terrain. Un jour, K'ouen ayant reçu deux voyageurs, boit avec eux et s'endort ivre. Il rêve qu'il arrive dans un pays nommé Houai-ngan, où il se marie avec la fille du roi, et devient préfet du pays de Nan-k'o. Après trente années de service, le roi lui confie le commandement de ses troupes pour livrer bataille au pays de T'an-lo. Il perd la bataille, ses troupes sont défaites ; la princesse meurt sur ces entrefaites ; aussi est-il révoqué de son poste et, peu après, le roi le renvoie dans son pays natal. Sur ce, K'ouen se réveille et voit

« les domestiques de sa maison en train de balayer la cour, les deux voyageurs se lavant les pieds, assis sur le lit ; le soleil incliné sur l'horizon n'était pas encore caché par le mur du côté de l'ouest, le vin restant était encore exposé sous la

¹ *Nan* : sud ; *k'o* : nom poétique du sophora.

² *Mou* : mesure agraire équivalant à 614,4 m².

Le roman chinois

fenêtre, du côté de l'est. En un instant, dans le songe, il avait passé toute une vie !

Surpris et ému, il raconte son rêve aux deux voyageurs qui sont non moins étonnés que lui ; ils sortent tous ensemble et vont au sophora. Ils y trouvent un nid de fourmis ; après avoir creusé, les domestiques mettent au jour une véritable ville en miniature. C'était là que K'ouen avait passé sa vie en rêve ; il ordonne aux domestiques de tout recouvrir comme auparavant, mais...

« cette soirée-là, le vent et la p.019 pluie arrivèrent brusquement ; plus tard, quand on voulut revoir les fourmis, on ne les trouva plus...

Sous la dynastie des Song, les auteurs de *tch'ouan k'i* sont encore assez nombreux, mais, la plupart du temps, leurs œuvres étaient imitées de celles de T'ang ; aussi n'en parlerons-nous pas plus longuement. Deux ouvrages seulement sont dignes de retenir notre attention : l'un, le *T'ai-p'ing-kouang-ki* (Recueil de la Paix), recueil de toutes les œuvres d'imagination écrites depuis les Han jusqu'au début du règne des Song, qui fut composé sous la direction de LI FANG ; cet ouvrage comprend cinq cents livres, dont dix forment l'index. L'autre, le *Yi-kien-tche* (Notes de Yi-kien) ¹, est l'œuvre de HONG MAI (1096-1175) ; il se compose de quatre cent vingt livres et il est surtout connu à cause de son importance et aussi du renom de son auteur, car, d'une manière générale, les œuvres de cette époque n'égaleront pas celles des T'ang, ni comme style, ni comme fond. Aussi, passons-nous sous silence les œuvres d'intérêt secondaire pour arriver tout de suite à un genre spécial qui fait son apparition à cette époque, et dont la répercussion sur le roman chinois fut immense : les *houa-pen*, précurseurs du roman en langue vulgaire.

¹ Personnage fabuleux, ministre de l'empereur Yu. Il notait tout ce que Yu rencontrait d'extraordinaire quand il régla le cours des eaux.

Les houa-pen des Song et les romans en langue vulgaire

À la fin du X^e siècle, quand l'empire chinois fut unifié par les empereurs Song, le peuple avait un grand nombre de divertissements ; parmi ceux-ci était celui qu'on nommait *p'ing-houa* (paroles commentées), qui présente une grande analogie avec des chansons des aèdes grecs, bardes du Nord ou troubadours de France, avec cette différence pourtant, qu'en Chine c'étaient des récits faits sans accompagnement de musique. Ceux qui vivaient de ce métier étaient appelés *chouo-houa-jen* ¹, et ils se divisaient en plusieurs catégories, suivant le genre de récits qu'ils faisaient. Car chacun avait sa spécialité : les uns racontaient les épopées des héros de l'histoire, d'autres disaient des aventures fantastiques où la magie jouait un rôle prépondérant, d'autres contaient les tribulations de deux amants ^{p.020} qui, d'ailleurs, finissaient toujours par se réunir, et enfin des conteurs s'occupaient d'un genre que nous croyons être particulier aux conteurs chinois de cette époque : l'explication des sujets religieux. Chaque genre de récits avait un nom spécial ; ainsi, les récits historiques s'appelaient *kiang-che*, tandis que les récits d'aventures ou d'amour s'appelaient *siao-chouo*.

Dans leurs récits, quoiqu'une grande part fût laissée à l'initiative personnelle pour vivifier l'action, les conteurs avaient pourtant une sorte de livret qu'ils devaient suivre. Ce livret était nommé *houa-pen*. Dans son ouvrage *Meng-liang-lou*, WOU TSEU-MOU dit ², en parlant des ombres chinoises :

« Leurs livrets ressemblent assez à ceux des conteurs de *kiang-che*, la vérité et la fiction y entrent en parties égales.

Plus loin, il dit encore :

« Les *siao-chouo* racontent une aventure arrivée sous telle dynastie ou tel empereur, et en tirent immédiatement une conclusion.

¹ *Chouo* : dire ; *houa* : paroles ; *jen* : personne.

² *Meng Liang Lou*, livre 20.

Le roman chinois

On voit qu'à l'origine, chaque genre était bien distinct de l'autre, tandis que, maintenant, on les comprend tous sous le même nom de *siao-chouo*.

On ne possède que deux livrets qui datent de cette époque, et encore ils sont incomplets. Ce sont :

- Le *Wou-t'ai-che-p'ing-houa* (Histoire commentée des Cinq Dynasties), qui appartient au genre *kiang-che* ;
- Le *King-pen-t'oung-sou-siao-chouo* (*siao-chouo* populaires imprimés dans la capitale), qui appartient au genre *siao-chouo*.

En outre, plus tard, il y eut encore le *Ta-t'ang-san-ts'ang-k'iu-king-che-houa* (Histoire poétique du voyage de San-Ts'ang à la recherche des sùtras) et *Ta-song-siouan-ho-yi-che* (Faits légués par le règne Siuan-ho des Song), qui diffèrent des livrets, car, quoique ressemblant au genre *kiang-che*, ils n'étaient pas faits pour être racontés et, quoique ressemblant au genre *siao-chouo*, ils n'avaient pas de dénouement. D'ailleurs, on est incliné à croire qu'ils ne sont pas de l'époque des Song, mais bien de celle des Youan, et qu'ils furent écrits, sous l'influence des *houa-pen*, pour être lus et non racontés.

Toutes ces œuvres sont écrites en langue vulgaire, et à partir de ce moment, bien qu'on voit encore de temps en temps apparaître des œuvres d'imagination écrites en style classique, c'est le style populaire qui devient de plus en plus à la mode pour les romans. En réalité, il n'y a rien d'extraordinaire à cela, car chacun, pourvu qu'il sût lire, pouvait les comprendre. D'ailleurs, ils ont encore cette qualité, c'est que seuls les romans en langue vulgaire peuvent nous donner une idée exacte des mœurs de l'époque où l'action se passe, et du langage d'une province ou même d'une classe de gens.

Quoique, parmi les *chouo-houa-jen*, certains soient passés maîtres dans l'art de raconter des *kiang-che*, ils ne nous ont pas laissés d'œuvres écrites. C'est plus tard, sous la dynastie des Yuan, qu'apparaît un grand auteur de *kiang-che*, CHE NAI-NGAN, qui écrivit le *Chouei-hou-tchouan* (Histoire des Rivages), roman historique qui jouit, de nos jours

Le roman chinois

encore, d'une très grande vogue. Sous les Ming, LO KOUAN-TCHONG fit le *San-kouo-tche-yen-yi* (Histoire populaire des trois royaumes). À partir de cette époque, et à cause du succès de ces deux œuvres, les romans historiques paraissent à foison ; pour presque chaque dynastie d'empereurs il y a une histoire populaire comme le *Lie-kouo-tche-yen-yi* (Histoire des royaumes féodaux), le *Ts'ien-han-yen-yi* (Histoire populaire de la première dynastie Han), le *Heou-han-yen-yi* (Histoire populaire de la deuxième dynastie Han), le *Souei-t'ang-yen-yi* (Histoire populaire des dynasties Souei et T'ang), etc. À l'époque des Ts'ing même, ce genre occupa encore beaucoup d'auteurs, et il parut l'Histoire populaire des vingt-quatre dynasties, l'Histoire de Yue Fei, etc., mais toutes ces œuvres sont bien loin d'atteindre la perfection du *Chouei-hou-tchouan* ou du *San-kouo-tche-yen-yi*.

L'époque des Ming

Sous le règne des Ming, les romans de magie eurent également beaucoup de succès. Le premier en date fut le *San-souei-p'ing-yao-tchouan*, appelé communément *P'ing-yao-tchouan* (La pacification des démons) ; plus tard parut un nombre considérable d'œuvres du même genre, dont les plus célèbres sont :

- Les *Sse-yeou-ki* (Histoires des quatre voyages), qui comprennent quatre ouvrages distincts, traitant chacun d'un voyage ;
- Le *Si-yeou-ki* (Histoire du voyage vers l'Occident) ;
- Le *Fong-chen-tchouan* (L'investiture des dieux) ; p.022
- Le *San-pao-t'ai-kien-si-yang-ki* (Histoire des voyages de l'eunuque San-pao vers les mers occidentales).

On a dû remarquer, par ce qui précède, que, sauf les nouvelles de T'ang, il n'existait pas de roman dont le sujet était la vie et les mœurs de l'époque, ni de roman à intrigue sentimentale. C'est aussi à l'époque des Ming que ces romans réapparaissent, et le *Kin-p'ing-mei* (que certains ont traduit par le « Prunier au flacon d'or », mais dont le titre, formé par les noms des trois principaux personnages, est intraduisible

Le roman chinois

en français) fut le roman de mœurs le plus célèbre. Il forme, avec le *San-kouo-tche-yen-yi*, le *Choei-hou-tchouan* et le *Si-yeou-ki*, ce qu'on appelle les *Sse-ta-k'i-chou*, les quatre livres extraordinaires. Ce roman a une suite intitulée *Yu-kiao-li* ¹, qui est plutôt un roman sentimental et dont le succès provoqua beaucoup d'imitations ; aussi, vit-on paraître successivement :

- Le *Yu-kiao-lî* ² (Les deux cousines) ;
- Le *P'ing-chan-leng-yen* (Les deux jeunes filles lettrées) ;
- Le *Hao-k'ieou-tchouan* (L'heureuse union).

Bien qu'en Chine ils ne soient pas considérés comme les romans les plus parfaits, ces trois romans ont été traduits en français, peut-être parce qu'ils sont relativement courts et ne se composent pas, comme les autres romans chinois, de cent ou cent vingt chapitres. Ici, nous ferons remarquer que si les romans chinois ont été assez peu traduits en Europe, cela tient, sans doute, à ce qu'ils sont trop longs. Car, non seulement le travail de traduction en devient rebutant, mais encore, pour un profane, la lecture de deux gros volumes in-8, par exemple (telle est la traduction anglaise du *San-kouo-tche-yen-yi*), viendrait facilement à bout des meilleures volontés.

À la fin de la dynastie des Ming, quelques auteurs font paraître des nouvelles dans le genre de celles que contaient les *chouo-houa-jen* du temps des Song, et sont accueillies favorablement par le public. Les recueils de nouvelles les plus célèbres sont les trois « Yen », par FONG MONG-LONG, et les deux « P'o », c'est-à-dire :

- *Yu-che-ming-yen* (Paroles de clarté pour instruire le monde) ; p.023
- *King-che-t'oung-yen* (Paroles de raison pour avertir le monde) ;
- *Sing-che-heng-yen* (Paroles de constance pour éveiller le monde) ;
- *P'o-ngan-king-k'i* (Récits à frapper la table d'étonnement) ;
- *Eul-k'o-p'o-ngan-king-k'i* (Récits à frapper la table d'étonnement, seconde série),

¹ Même remarque que pour le *Kin-p'ing-mei*.

² Le caractère Lî, ici, est celui qui désigne le fruit « prune », tandis que pour *Yu-kia-lî*, il désigne le fruit « poire ».

Le roman chinois

ainsi qu'un recueil de nouvelles choisies parmi les œuvres ci-dessus, le *Kin-kou-k'i-kouan* (Scènes extraordinaires du présent et du passé).

L'époque des Ts'ing

À l'époque des Ts'ing, le roman chinois ne subit presque pas de transformation quant à sa forme. Le roman historique continue sa carrière et, parmi les romans sentimentaux, paraît un chef-d'œuvre, le *Hong-leou-meng* (Le songe du Pavillon rouge), œuvre qui surpasse tout ce qui a été fait avant lui et qui, quoique beaucoup imité, n'a jamais pu être égalé. Au début de cette époque également, quelques auteurs imitèrent avec succès les *tch'ouan-k'i* des T'ang et les œuvres traitant des revenants et des esprits, qui furent si en faveur aux époques Tsin et Song. Les deux recueils les plus connus sont :

- *Leao-tchai-tche-yi* (Histoires extraordinaires du cabinet Leao), par P'OU SONG-LING ;

- *Yue-wei-ts'ao-t'ang-pi-ki* (Notes de la chaumière Yue-wei), par KI-YUN.

Cette époque voit pourtant apparaître quelques genres nouveaux ; ce sont le roman satirique, le roman de mœurs, décrivant le monde des acteurs et des chanteuses, et le roman de cape et d'épée.

Le roman satirique, à vrai dire, n'est pas nouveau. Dans les romans des époques précédentes, des T'ang, des Tsin, des Ming, on trouve souvent des passages satiriques, mais, la plupart du temps, ils avaient été écrits sous l'impulsion de la rancune ou de la jalousie, dans le but de diffamer une personne, et souvent n'étaient que des injures personnelles ; aussi, le premier roman satirique digne de ce nom est, sans doute, le *Jou-lin-wai-che* (Histoire anecdotique du monde des lettrés), par WOU KING-TSEU (1701-1754), qui critique impartialement les défauts des lettrés de l'époque en les tournant en dérision.

p.024 Il y a aussi :

- Le *Kouan-tch'ang-hien-hing-ki* (Manifestations du monde des mandarins), par NAN-T'ING-T'ING-TCHANG, alias Li-Pao-kia (1867-1906) ;

Le roman chinois

- Le *Eul-che-mien-mou-tou-tche-kouai-hien-tchouang* (Choses extraordinaires vues pendant vingt ans), par WO-FO-CHAN-JEN, alias WOU WOU-YAO (1867-1910) ;
- Le *Lao-ts'an-yeou-ki* (Voyages de Lao-ts'an), par LIEOU NGO (1850-1910).

Leur genre se rapproche du *Jou-lin-wai-che*, mais ils contiennent plutôt des attaques que des satires, et ils ne le valent pas.

Des ouvrages ayant pour sujet le monde des chanteuses ou celui des acteurs existaient déjà au temps de la dynastie des T'ang, mais c'étaient simplement de petits récits remplissant l'office de chroniques, et ne contenant ni intrigue, ni action. À l'époque des Ts'ing, on voit apparaître pour la première fois des romans de longue haleine, comprenant quelquefois plusieurs dizaines de chapitres. Le premier, dans l'ordre chronologique, fut le *P'in-houa-pao-kien* (Le miroir précieux pour apprécier les fleurs), par TCH'EN SEN-CHOU, qui décrit le milieu des acteurs et ceux qui le fréquentaient ¹. Plus tard, parut le *Houa-yue-hen* (Trace de lune fleurie), par WEI TSEU-NGAN, le *Ts'ing-leou-meng* (Le songe du pavillon noir), par YU TA (?-1884), etc. Mais ces romans ont un grand défaut : ils sont purement imaginaires, et leurs descriptions manquent de véracité. En effet, ces œuvres ont été faites sur le modèle du *Hong-leou-meng*, en transposant dans le monde des chanteuses l'intrigue sentimentale qui était le fond de ce roman, et naturellement ce monde poétisé était bien loin de la réalité. Le *Hai-chang-houa-lie-tchouan* (Histoires des fleurs du Chang-hai), par HAN TSEU-YUN a, seul, évité ce défaut, et il dévoile, sans commentaires, la vie des chanteuses, les moyens qu'elles emploient pour séduire leurs visiteurs, ainsi que toutes les turpitudes de ce milieu.

¹ A l'origine, il n'existait pas d'actrices en Chine ; tous les rôles féminins étaient tenus par de jeunes garçons qu'on appelait « Tan ». Sous les Ming, un décret impérial avait interdit aux officiels de fréquenter les chanteuses ; les mandarins et lettrés n'osant violer le décret, pour tourner l'interdiction, faisaient venir à leurs banquets de jeunes acteurs, et les faisaient chanter et danser tout comme des chanteuses.

Le roman chinois

p.025 Les romans de cape et d'épée ont été inspirés par le *Chouei-hou-tchouan*, mais dans un autre sens. Au lieu que ce dernier soit un long panégyrique des « chevaliers de la Forêt verte », (c'est-à-dire les brigands), œuvre révolutionnaire pour l'époque, les romans de chevalerie exaltent aussi la bravoure, louent le courage, prêchent la fidélité, lorsque ces vertus sont au service du souverain ou de ses représentants.

Ce genre de roman a eu et a encore énormément de succès parmi le peuple, et ceux qu'on lit le plus sont :

- Le *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* (Histoire de tendresse et de bravoure), par WEN K'ANG ;
- Le *San-hia-wou-yi* (Les trois chevaliers et les cinq héros), par CHE YU-K'OUEN ;
- Le *P'eng-koung-ngan* (Histoire du Seigneur P'eng), par un auteur anonyme ;
- Le *Che-koung-ngan* (Histoire du Seigneur Che), par un auteur anonyme.

Enfin, nous devons mentionner quelques œuvres qui sont ordinairement réunies en une catégorie distincte ; ce sont :

- Le *Ye-seou-p'ou-yen* (Paroles du vieillard sauvage), par HIA KING-K'IU ;
- Le *Yen-chan-w'ai-che* (Histoire de la Montagne Yen), par TCH'EN TS'IEOU ;
- Le *King-houa-youan* (L'alliance mystérieuse du miroir et de la fleur), par LI JOU-TCHEN.

Le premier de ces romans est un roman d'aventures, le second est à intrigue sentimentale, tandis que le troisième est satirique ; mais ils ont ceci de particulier, c'est que leurs auteurs ont choisi la forme du roman pour montrer, soit toute leur science, soit leur art à construire de belles phrases symétriques ; aussi les appelle-t-on *Hien-ts'ai-siao-chouo*

Le roman chinois

(Romans montrant le savoir). Comme un chapitre leur est consacré plus loin, nous n'en parlerons pas plus longuement pour le moment.

Depuis le changement de régime en Chine, le roman chinois est en train de se transformer complètement. Les auteurs contemporains se servent, pour la plupart, de la langue littéraire nouvelle, le *sin-wen-houa*, et la forme de leurs romans se rapproche de plus en plus de celle des Européens. Comme ce genre n'est pas encore sorti de son époque d'évolution, il est assez difficile de dire tout ce qu'il donnera, mais, d'après les œuvres parues ces temps ^{p.026} derniers, on est en droit de fonder sur lui de grands espoirs.

Cependant, nous laisserons ce genre de côté, car, d'une part, le présent essai est consacré aux romans intégralement chinois parus avant le nouveau mouvement littéraire, et, d'autre part, il nous est difficile de nous prononcer sur un genre qui n'a pas encore pris une figure définitive.

Le lecteur trouvera, en fin du présent volume, un répertoire de tous les noms d'auteur et de tous les titres d'ouvrages que nous avons cités, avec, en regard, leur traduction en écriture chinoise. Ces noms, pour faciliter ses recherches, sont écrits dans notre texte en petites majuscules pour les auteurs et en italique pour les ouvrages.

@

CHAPITRE II

Divisions du roman chinois

@

Divisions de Hou Ying-lin. — Celles de Ki Yun. — Classification moderne. — Notre classification personnelle.

p.027 Le roman chinois fut toujours considéré avec quelque mépris par les lettrés, et c'est seulement ces dernières années que quelques écrivains comme MM. HOU-CHE, LOU SIUN (alias TCHEOU CHOU-JEN), LEOU FOU, YU P'ING-PO, etc., l'ont étudié et réhabilité dans le domaine littéraire. Pour cette raison, on ne trouve que très rarement des écrits sur les romans dans la littérature ancienne de la Chine, et à plus forte raison ceux-ci n'ont presque jamais été classés.

Divisions de Hou Ying-lin

Sous les Ming, pourtant, HOU YING-LIN, dans son ouvrage *Chao-che-chan-fang-pi-ts'ong* (livre 28) ¹ vu le nombre des *siao-chouo* et leur diversité, tâcha, pour la première fois, d'en établir les divisions. Il les distingua en six genres :

1° *Tche-kouai* (Ouvrages notant le merveilleux), tels que le *Seou-chen-ki*, le *Chou-yi-ki*, le *Siuan-che-tche*, etc. ;

2° *Tch'ouan-k'i* (Ballades des T'ang), tels que le *T'ai-tchen-w'ai-tchouan*, le *Ts'ouei-ying-ying-tchouan*, le *Houo-siao-yu-tchouan*, etc. ;

3° *Tsa-lou* (Œuvres diverses), tels que le *Che-chouo-sin-yu*, le *Yu-lin*, le *Yin-houa-lou*, etc. ;

4° *Ts'ong-t'an* (Bavardages divers), tels que le *Jong-tchai-souei-pi*, le *Meng-ts'i-pi-t'an*, le *Tao-chan-ts'ing-houa*, etc. ;

5° *Pien-ting* (Études et critiques), tels que le *Chou-p'ou*, le *Ki-lei-p'ien*, le *Tseu-hia-ki*, etc. ;

¹ Cité par M. Lou Siun dans son *Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao*, page 5.

Le roman chinois

6° *Tchen-kouei* (Règles et exhortations), tels que le *K'ong-tseu-kia-siun*, le *K'iu-an-chan-p'ien*, le *Sing-sin-p'ien*, etc.

Divisions de Ki Yun

Sous les Ts'ing, quand l'empereur K'ien-long (qui régna de 1735 à 1796) donna l'ordre à Ki Yun de diriger la ^{p.028} rédaction du catalogue des Quatre Bibliothèques, celui-ci classa les *siao-chouo* en trois genres seulement :

« En se basant sur leurs origines et leurs distinctions, ils (les *siao-chouo*) se divisent en trois genres : l'un raconte les *tsa-che* (choses diverses), l'autre parle des *yi-wen* (choses étranges), le troisième réunit les *siao-yu* (menus propos). À partir des dynasties de T'ang et de Song, les auteurs devinrent de plus en plus nombreux. Parmi leurs œuvres, il y en a sans doute un bon nombre qui sont trompeuses, fausses et contraires à la vérité, ou bien fantastiques, imaginaires et induisant les lecteurs en erreur, mais il y en a aussi qui contiennent des exhortations et des recommandations, qui nous permettent d'augmenter nos connaissances, qui peuvent servir à nos études. Pan Kou disait : « Les auteurs de *siao-chouo* viennent des *p'i-kouan*. Jou K'ouen, dans son commentaire sur cette phrase, dit : « Les souverains désirant connaître les us et coutumes du peuple nommèrent des *p'i-kouan* (petits fonctionnaires), pour qu'ils les leur racontent. » D'après cela, récolter abondamment des informations et faire des recherches en dehors des œuvres sérieuses est conforme aux institutions anciennes, et on ne devrait pas supprimer les *siao-chouo* en donnant comme raison que ce sont des œuvres inférieures et minimes. Après en avoir fait un choix, dans le but d'augmenter nos connaissances, nous reproduisons ici les œuvres comparativement élégantes ; quant aux œuvres médiocres et fantastiques, qui ne peuvent que nous tromper, nous les avons écartées.

Si-king-tsa-ki, 6 k'iu-an ; *Che-chouo-sin-yu*, 3 k'iu-an...

Le roman chinois

Ci-dessus groupe de *siao-chouo* appartenant au genre *tsa ché*.

Chan-hai-king, 18 k'iuán ; *Mou-t'ien-tseu-tchouan*, 6 k'iuán ;

Chen-yi-king, 1 k'iuán...

Seou-chen-ki, 20 k'iuán ; *Siu-ts'i-sie-ki*, 1 k'iuán...

Ci-dessus groupe des *siao-chouo* appartenant au genre *yi-wen*.

Po-wou-tche, 20 k'iuán ; *Chou-yi-ki*, 2 k'iuán ; *Yeou-yang-*

tsa-tsou, 20 k'iuán...

Ci-dessus groupe des *siao-chouo* appartenant au genre *siao-yu*...

En examinant la classification faite par KI YUN, et en la comparant avec celle de HOU YING-LING, on s'aperçoit qu'en réalité, celle-là ne comprend que deux genres, car les œuvres de premier groupe sont celles que p.029 HOU YING-LIN classe dans les *tsa-lou*, et celles des deux derniers, dans les *tche-kouai*, seulement KI YUN a nommé les œuvres de longue haleine *yi-wen*, et celles qui sont composées de pièces courtes ne se rattachant pas entre elles *siao-yu*. De plus, il ne mentionne pas les *tch'ouan-k'i* et fait entrer les œuvres appartenant aux trois derniers groupes de la classification de HOU YING-LIN dans les *tsa-kia* (auteurs divers), car il ne les considère pas comme des *siao-chouo*.

On a, sans doute, remarqué que la dénomination de *siao-chouo* est prise ici dans son sens le plus ancien de « petits écrits », car, dans les deux classifications, il n'y a que les œuvres du premier et du second groupe de celle de HOU YING-LIN (*tche-kouai* et *tch'ouan ts'i*) et les œuvres du second groupe de celle de KI YUN qui soient des œuvres d'imagination, et encore il est difficile de les considérer comme des romans proprement dits.

Classification moderne

À cause de cet état de choses, les écrivains contemporains qui ont étudié les romans chinois ont adopté une classification nouvelle, en distinguant :

Le roman chinois

1° *Chen-mo-siao-chouo* (romans des esprits et des magiciens), tels que le *Si-yeou-ki*, le *Fong-chen-tchouan*, etc. ;

2° *Kiang-che* (histoire commentée) ou *Li-che-siao-chouo* (romans historiques), tels que le *San-kouo-tche-yen-yi*, le *Choei-hou-tchouan*, etc. ;

3° *Jen-ts'ing-siao-chouo* (romans de mœurs), tels que le *Kin-p'ing-mei*, le *Hong-leou-mong*, le *P'ing-chan-leng-yen*, etc. ;

4° *Hia-sie-siao-chouo* (romans licencieux), tels que le *P'in-houa-pao-kien*, le *Ts'ing leou-meng*, etc. ;

5° *Hien-ts'ai-siao-chouo* (romans faisant montre de savoir), tels que le *King-houa-youan*, le *Ye-seou-p'ou-yen*, etc.

6° *Fong-ts'e-siao-chouo* (romans satiriques), tels que le *Jou-lin-wai-che*, le *Lao-ts'an-you-ki*, etc. ;

7° *Hia-yi-siao-cho* (romans de chevalerie et de justice), tels que le *San-hia-wou-yi*, le *Che-kong-ngan*, etc. ;

8° *Touan-p'ien-siao-chouo* (romans courts, nouvelles et contes), tels que le *K'in-kou-k'i-kouan*, le *Leao-tchai-tche-yi*, etc.

Cette classification moderne est déjà presque parfaite, car tous les romans chinois existants peuvent trouver place dans un de ces groupes. Cependant, à notre avis, elle n'est pas encore assez précise, et, surtout, ne convient pas très ^{p.030} bien à l'esprit européen. Ainsi, les romans comme *Hong-leou-mong*, le *P'ing-chan-leng-yen* sont classés parmi les romans de mœurs, tandis que, pour des Européens, ce seraient plutôt des romans sentimentaux ; d'autre part, les œuvres qualifiées de romans licencieux ne sont nullement des œuvres comparables à celles que la Bibliothèque Nationale de France abrite dans son « enfer », ni même des romans comme le *Moyen de parvenir* ou *Gargantua*, mais des romans décrivant le monde spécial des acteurs et des chanteuses, qui sont de véritables romans de mœurs.

Le roman chinois

Notre classification personnelle

Dans le présent essai, au cours duquel nous allons examiner une vingtaine de romans intéressants, soit au point de vue bibliographique, soit au point de vue littéraire, afin de nous faciliter notre tâche, nous avons classé les romans de la façon suivante :

1° Romans de magie ; ce groupe est identique au premier groupe de la classification moderne ;

2° Romans semi-historiques, correspondant aux *kiang-che* ou *li-che-siao-chouo* ;

3° Romans sentimentaux, comprenant les œuvres telles que le *Yu-kiao-lî*, le *P'ing-chan-leng-yen*, le *Hong-leou-meng*, etc. ;

4° Romans de mœurs, parmi lesquels nous plaçons le *Kin-p'ing-mei*, le *Ts'ing-leou-meng*, le *P'in-houa-pao-kien*, etc. ;

5° Romans de parade : nous appellerons ainsi les œuvres du cinquième groupe de la classification moderne ;

6° Romans satiriques ;

7° Romans de cape et d'épée ;

8° Recueils de nouvelles et de contes, ces trois derniers groupes étant identiques à ceux de la classification ordinairement adoptée en Chine.

Nous pensons consacrer un chapitre à chaque genre, en suivant l'ordre ci-dessus, et, enfin, dans un dernier chapitre, nous tâcherons d'exposer quelques généralités sur le roman chinois et d'examiner ses rapports avec les autres branches de la littérature chinoise.

Quand ce sera utile, nous donnerons quelques extraits des romans traités, et, dans leur traduction, nous tâcherons de suivre l'original du plus près possible, car nous pensons que seule la traduction littérale peut montrer les particularités de style et les naïvetés ou finesses d'une langue.

CHAPITRE III

Romans de magie

@

Les deux Si-yeou-ki. — Le Fong-chen-tchouan. — Le Si-yang-ki.

Les deux Si-yeou-ki

p.031 Le roman *Si-yeou-ki* (4036-4044) ¹, le plus connu de nos jours, est l'œuvre de WOU TCH'ENG-NGEN. Il est basé sur le voyage que fit, en l'année 629 après J.-C., le bonze Hiuan-tchouang dans l'Inde, afin d'en rapporter les livres bouddhiques. Le fait est historique, et il existe un ouvrage intitulé *Le Si-yu-ki (Mémoires sur les contrées occidentales)* ² qui parle de ce voyage. Longtemps on crut que l'auteur de ce roman était le prêtre taoïste TS'IEOU TCH'OU-KI (surnommé Tch'ang-tch'ouen-tchen-jen), qui vivait à l'époque où gouvernait la dynastie de Youan. TS'IEOU TCH'OU-KI avait fait effectivement un voyage dans l'Inde, et LI TCHE-TCH'ANG en avait fait la relation dans un ouvrage intitulé *Tch'ang-tch'ouen-tchen-jen-si-yeou-ki* (Le voyage vers l'Occident de Tch'ang-tch'ouen-tchen-jen) ; mais cet ouvrage, à l'exception du nom, n'a absolument aucun rapport avec le roman. Longtemps, cependant, on confondit les deux ouvrages, et, au début des Ts'ing, des éditeurs ajoutèrent au roman, comme préface, la relation du voyage de TS'IEOU TCH'OU-KI, ce qui contribua encore à augmenter la confusion.

Cependant, à la fin du règne de l'empereur K'ien Long, KI YUN, le bibliothécaire impérial, affirmait que ce roman était l'œuvre d'un contemporain des Ming, car plusieurs noms de fonctions qu'on voit dans le Si-yeou-ki n'ont existé que sous cette dynastie, — sans pouvoir pourtant préciser qui en était l'auteur ; ce ne fut que plus tard, après

¹ Les chiffres placés après les titres de romans sont les cotes de la Bibliothèque Nationale, figurées sur le « Catalogue des Livres chinois » de M. Maurice Courant.

² *Si-yu-ki ou Mémoires sur les contrées occidentales*, traduit par Stanislas Julien.

Le roman chinois

de nombreuses recherches, que TING YEN et JOUAN K'OUËI-CHENG purent se convaincre que le roman fut écrit par WOU TCH'ENG-NGEN.



Fig. 1. Le bonze Huan-tchouang.
Gravure extraite du *Si-yeou-ki*.

p.032 D'après le *Houai-ngan-fou-tche* (Annales de Houai-ngan-fou),
WOU TCH'ENG-NGEN, surnommé Jou-tchong et portant comme nom de

Le roman chinois

plume CHÖ-YANG-CHAN-JEN (le montagnard de Chö-yang), avait composé beaucoup de « tsa-ki » (œuvres diverses), parmi lesquelles se trouvait le *Si-yeou-ki*. D'une intelligence très vive, il avait, de plus, énormément lu, et pour tout ce qu'il écrivait, en poésie comme en prose, « il l'avait nettement et pleinement conçu dès le moment où son pinceau atteignait le papier ». En l'année Kia-tch'en du règne de l'empereur Kia-king (1544), déjà bachelier, il fut recommandé spécialement à l'empereur qui le nomma *hien-tch'eng* ¹ de la sous-préfecture de Tch'ang-hing. Il ne tarda d'ailleurs pas à donner sa démission et mourut au commencement du règne de Wan-li (App. 1510-1580).

Son roman comprend, en tout, cent épisodes, et les principaux personnages sont, outre le bonze San-tsang, titre de Hiuan-tchouang, ses quatre disciples : Souen Wou-k'ong, Tchou Pa-kiai, Cha-seng, qui sont respectivement un singe, un sanglier et un lion personnifiés, et Po-long-ma, un cheval. Des quatre personnages précités, seul le cheval garde sa physionomie et son caractère naturels et sert de monture à San-tsang ; quant aux trois autres, qui sont plus ou moins versés dans les sciences occultes et surtout la magie, ils aident leur maître à surmonter les nombreuses difficultés ou obstacles auxquels il se heurtera tout au long de sa route.

Au voyage de Hiuan-tchouang dans l'Inde, WOU TCH'ENG-NGEN a ajouté mille péripéties, les unes plus fantastiques que les autres. Voici comment le sujet est traité :

Une nuit, l'empereur Ming-houang voit, en songe, un dragon qui, sous la figure d'un jeune bachelier, vient lui demander secours et protection. Ce dragon, en faisant tomber la pluie, s'était trompé sciemment sur la quantité et avait été condamné de ce fait par le Yu-houang ou empereur de Jade, qui règne sur les divinités, à avoir la tête tranchée par le ministre du souverain régnant Ming-houang et appelé Wei Tcheng. En effet, l'âme de ce dernier peut, à sa volonté, sortir de son enveloppe charnelle pour aller exécuter les ordres célestes. Ming-houang promet son appui au dragon coupable, mais ne réussit pas à

¹ Chargé d'adjoint au sous-préfet.

empêcher Wei Tcheng d'accomplir sa mission. Le dragon décapité porte plainte contre l'empereur par-devant le ^{p.034} tribunal de l'Enfer, mais sa plainte ayant été jugée mal fondée, l'âme de Ming-houang, après un court séjour dans l'empire des morts, est reconduite sur la terre. Ming-houang se réveille alors à la vie et, pour secourir les âmes damnées qu'il a vues en enfer, il veut envoyer quelqu'un dans l'Inde pour y chercher et en rapporter les livres bouddhiques. À cette fin, il fait apposer des affiches demandant un homme de bonne volonté pour faire ce long voyage ; Hiuan-tchouang se présente à son appel et, muni des instructions impériales, se met en route.

En chemin, il rencontre d'abord Souen Wou-k'ong, singe connaissant à fond la magie, et qui, après avoir volé les *p'an-t'ao* (pêches de longévité) dans le séjour des dieux, puis révolutionné l'Olympe chinois par ses « singeries », a été vaincu et emprisonné sous la montagne des Cinq Éléments. Bouddha le délivre à la condition qu'il aidera Hiuan-tchouang dans son voyage. Celui-ci rencontre successivement ses autres disciples et, après de multiples et redoutables aventures, où il risque quatre-vingt-une fois la mort, arrive enfin au séjour de Bouddha, d'où il retourne en Chine avec les livres sacrés ¹.

Ce roman est écrit dans un style souple et facile, mais ce qui le place au premier rang des œuvres similaires, c'est surtout la richesse d'imagination prodiguée par l'auteur. Les quatre-vingt-une aventures de San-tsang auraient pu facilement tomber dans l'inconvénient des redites, mais WOU TCH'ENG-NGEN les a imaginées chacune avec ses péripéties propres, et ces aventures, pourrait-on dire, se suivent mais ne se ressemblent pas. Les personnages qu'il met en scène sont aussi très vivants ; non seulement San-tsang, Wou-k'ong, Pa-kie, Cha-seng ont chacun leur physionomie propre, leur manière distincte de parler, leur caractère, mais encore chaque démon, chaque sorcier a son individualité nettement marquée et, malgré qu'ils soient tous des monstres imaginaires, sont véritablement humains. L'on peut, sans exagération, affirmer que chaque épisode de ce roman, pris à part,

¹ Cf. [H. A. Giles, *History of Chinese literature*, pages 281-287.](#)

Le roman chinois

fournirait à lui seul un joli conte qu'on peut facilement comparer à certaines fables de La Fontaine.



Fig. 2. Le bonze Hiuan-tchouang revient des pays d'Occident, rapportant les livres sacrés.
Gravure extraite du *Sî-yeou-ki*.

Le voyage de Hiuan-tchouang avait déjà inspiré des romanciers bien avant WOU TCH'ENG-NGEN. Sous la dynastie ^{p.035} des Song, il avait paru

Le roman chinois

le *Ta-t'ang-san-ts'ang-k'iu-king-che-houa* (Histoire poétique de la recherche des sùtras par San-tsang des T'ang). Chaque chapitre comprenait plusieurs poésies intercalées ; c'est de là d'ailleurs que provient le titre d'« histoire poétique ». L'auteur en est anonyme, et le texte original est conservé au Japon ; c'est, sans doute, le premier roman chinois divisé en épisodes. Quoique le sujet soit le même que celui traité dans le *Si-yeou-ki*, il existe tout de même une grande différence entre ces deux œuvres, non seulement au point de vue du style, mais encore du fait de la dissemblance des aventures décrites.

Plus tard, également sous la dynastie des Ming, mais avant le *Si-yeou-ki* de WOU TCH'ENG-NGEN, parut un roman portant le même nom mais ne comprenant que quarante et un chapitres et œuvre de YANG TCHE-HO. On ne connaît rien sur cet auteur ; quant à son roman, il est identique comme plan au roman de WOU TCH'ENG-NGEN, et il est fort probable que ce dernier s'en est servi pour écrire son ouvrage.

En effet, dans le *Si-yeou-ki* de WOU TCH'ENG-NGEN, les sept premiers chapitres, lesquels racontent la naissance de Souen Wou-k'ong et son emprisonnement sous la montagne des Cinq Éléments, correspondent aux chapitres 1 à 9 du roman de YANG TCHE-HO.

Le huitième chapitre, qui expose la rédaction des livres sacrés par Bouddha ; le neuvième, qui dépeint la mort des parents de Hiuan-tchouang et la vengeance de ce dernier, ont été ajoutés par WOU TCH'ENG-NGEN, car on ne les trouve pas dans le roman précédent.

Les chapitres 10 à 12, ayant pour sujet la décapitation du dragon coupable, ainsi que le départ de Hiuan-tchouang pour l'Inde, correspondent aux chapitres 10 à 13.

Les chapitres 14 à 99, qui relatent les aventures de Hiuan-tchouang en cours de route, et le chapitre 100, qui constitue l'épilogue, correspondent aux chapitres 14 à 41 de l'œuvre de YANG TCHE-HO.

Mais seul le plan des deux ouvrages est identique, car le roman le premier paru n'est qu'une sorte de canevas, écrit en un style dur et sans vie, avec des aventures à peine esquissées, tandis que WOU

TCH'ENG-NGEN, en reprenant le sujet, l'a énormément développé en l'embellissant, et cela dans un style plein de vie et de mouvement, avec des descriptions d'une richesse incomparable.

p.036 Pour donner une idée de la ressemblance et, en même temps, de la différence qui existent entre les deux *Si-yeou-ki*, voici, par exemple, un passage du sixième épisode du roman de YANG TCHE-HO, décrivant le combat de Souen Wou-k'ong avec le génie Eul-lang :

« Tous deux se transformèrent en géants hauts de dix mille *tchang* ¹, s'éloignèrent de la grotte et s'élevèrent parmi les nuages en combattant. K'ang, Tchang, Yao et Li ² ordonnèrent aux soldats à tête de paille de lâcher les faucons et les chiens, de charger les arbalètes, de tendre les arcs, et entrèrent dans la grotte d'où les singes poursuivis n'avaient même pas de chemin pour fuir. Ta-cheng ³, au plus fort du combat, voyant les singes de sa montagne qui se dispersaient en proie à la plus grande frayeur, recula et fit demi-tour. Tchen-kiun ⁴, à grands pas, se lança à sa poursuite ; plus la fuite était rapide, plus l'était la poursuite. Ta-cheng s' alarma, et, se secouant, il se métamorphosa, puis plongea dans l'eau.

— Ce singe, en entrant dans l'eau, dit Tchen-Kiun, s'est sans doute changé en poisson ou en écrevisse ; je vais me transformer en loutre pour le poursuivre.

Le voyant à sa poursuite, Ta-cheng se transforma en oiseau et s'envola sur un arbre. Tchen-kiun tendit son *tan kong* ⁵ et, d'une balle, le fit tomber sur la pente gazonnée. Il s'approcha, mais ne le trouva pas. Il retourna donc dans le camp de Li T'ien-wang ⁶ et lui raconta la défaite du singe, et comment il

¹ Un *tchang* équivaut à 10 pieds, soit environ 3 mètres.

² Génies subalternes, sous les ordres de Eul-lang.

³ Grand saint. Titre honorifique du singe. C'est après qu'il rencontra San Tsang que celui-ci lui donna le nom de Souen Wou-k'ong.

⁴ Souverain véritable. Titre de Eul-lang.

⁵ Arc avec lequel on lance des balles.

⁶ Li, le roi du ciel, génie possédant un *tchao-yao-king*, miroir servant à éclairer les démons.

Le roman chinois

avait perdu sa trace. Li T'ien-wang regarda dans son miroir et dit précipitamment :

— Ce singe est à Kouan-keou, ton fief !...

Voici maintenant le même épisode, par WOU TCH'ENG-NGEN (*Si-yeou-ki*, chapitre 6) :

« Ils firent plus de trois cents passes sans pouvoir distinguer le victorieux du vaincu. Tchen-kiun, secouant son énergie, se métamorphosa en géant avec une taille de dix mille tchang ; des deux mains tenant son sabre à trois ^{p.037} pointes et deux tranchants, il semblait être la cime la plus haute de la montagne Houa. La figure verte, les dents pareilles aux défenses du sanglier, les cheveux d'un rouge éclatant, féroce, il frappe vers la tête du Grand Sage. Celui-ci, employant sa science de la magie, se transforma aussi en un géant de même taille que Eul-lang ; tenant son bâton aux cerceaux d'or, il ressemblait à la poutre qui, sur la montagne K'ouen-louen, supporte le ciel, et sans fléchir tint tête au génie. Autour d'eux, c'était l'effroi. Le général Ma Lieou, tout tremblant, ne pouvait secouer les drapeaux ; les deux officiers Pong et Pa, angoissés, ne pouvaient employer leurs sabres et épées. Cependant, dans les rangs, K'ang, Tchang, Yao, Li, Kouo-Chen et Tche Kien donnèrent l'ordre de disperser les soldats à tête de paille et, se dirigeant vers la grotte au rideau d'eau, lâchèrent les faucons et les chiens, armèrent les arbalètes, bandèrent leurs arcs, et, tous ensemble, s'élancèrent en avant. Que les malheureux singes faisaient pitié ! Abandonnant les lances, se débarrassant des armures, jetant les épées, lâchant les piques, les uns s'enfuyaient, les autres criaient, certains grimpaient sur la montagne, pendant que d'autres retournaient dans leurs cavernes.

Le roman chinois

Ta-cheng, voyant les singes de son camp se disperser, en fut tout alarmé. Renonçant à sa métamorphose, retirant son bâton, il recula et battit en retraite sans plus attendre. Tchen-kiun le rattrapa et lui cria :

— Où vas-tu ? Soumets-toi au plus vite, j'épargnerai ta vie !

Ta-cheng, n'osant livrer combat, ne put que fuir. Près de la grotte, il rencontra justement Tchang, K'ang, Yao et Li, les quatre officiers supérieurs, Kouo Chen et Tche Kien, les deux généraux, qui l'empêchèrent de passer, disant :

— Où vas-tu, méchant singe ?

Ta-cheng, troublé, rendit son bâton pas plus grand qu'une aiguille à broder, le cacha dans son oreille, puis, se secouant, se transforma en un moineau et s'envola sur la cime d'un arbre dont il ne bougea plus. Les six frères jurés s'empressèrent de le chercher devant, derrière, sans le trouver, et s'écrièrent :

— Il s'est échappé, ce singe ! Il s'est échappé, ce singe !

Comme ils étaient en train de crier, Tchen Kiun arriva et leur demanda à quel moment de leur poursuite avaient-ils perdu la trace du singe. Les génies répondirent : p.038

— Tout à l'heure nous l'avions encerclé, ici, quand il disparut.

Eul-lang ouvrit alors tout grands ses yeux de phénix et vit que Ta-cheng s'était posé sur un arbre sous la forme d'un moineau ; il mit de côté son grand sabre, se débarrassa de son arc et, se secouant, se transforma en un faucon affamé qui, étendant ses ailes, se précipita pour frapper le moineau. Ta-cheng, le voyant arriver, d'un coup d'aile s'envola et monta au ciel, métamorphosé en héron. Eul-lang se dépêcha d'agiter ses plumes, se secoua et prit la figure d'une grande cigogne de mer qui s'enfonça dans les nuages pour lui donner des coups de bec. Ta-cheng descendit alors dans le torrent, se changea en poisson et plongea au fond de l'eau. Eul-lang

Le roman chinois

le poursuivit jusqu'au bord du torrent, puis, ne voyant pas de trace du singe, se dit :

— Il est sans doute descendu dans l'eau, transformé en poisson, je vais aussi me transformer pour m'en emparer.

En effet, il se métamorphosa en cormoran qui se mit à planer à l'aval du torrent au-dessus de l'eau.

(Ta-cheng se transforme successivement en serpent d'eau, en outarde, tandis que Eul-lang se métamorphose en cigogne grise, et à la fin, reprenant sa figure naturelle, d'une balle le fait tomber à terre. Le singe se transforme alors en un petit temple.)

...La bouche grande ouverte devint la porte, les dents remplacèrent ses vantaux ; la langue représenta l'image de Bouddha, les yeux furent deux fenêtres. Seule la queue était difficile à placer ; la dressant derrière lui, Ta-cheng en fit un mât. Quand Eul-lang arriva sous la falaise, il ne vit point l'oiseau qu'il avait fait tomber à terre ; il n'y avait qu'un petit temple. Ouvrant ses yeux tout grands, il l'examina attentivement et se mit à rire :

— Ça, c'est le singe ! s'exclama-t-il, et il est encore en train de me tromper ! J'en ai vu, des temples, jamais je n'en ai vu avec un mât dressé derrière au lieu d'être devant ! C'est sûrement cet animal qui me joue encore un tour ; si j'y entre, d'un coup de dents il me tiendrait ; mais comment pourrai-je avoir envie d'y entrer ? Avec mes poings, je vais d'abord lui crever les fenêtres ; ensuite je donnerai quelques coups de pied aux vantaux de la porte.

Ta-cheng, en l'entendant, se dit, tout alarmé :

— Quelle cruauté ! Les vantaux de la porte sont mes ^{p.039} dents, les fenêtres sont mes yeux. S'il me défonce les dents et me crève les yeux, que faire alors ?

Le roman chinois

Et, d'un bond pareil à celui d'un tigre, il monta dans l'espace et disparut. Tchen-kiun le chercha de tous côtés ; il vit les quatre officiers et les généraux venant à sa rencontre, disant :

— Notre frère a-t-il pris Ta-cheng ?

Tchen-kiun répondit en riant :

— A l'instant ce singe s'est transformé en temple pour me tromper. J'allais justement crever ses fenêtres et défoncer sa porte, quand, d'un bond, il disparut sans laisser de traces : vraiment c'est extraordinaire !

Tous, interdits, regardèrent à l'entour, sans même voir l'ombre du singe. Tchen-kiun dit alors :

— Mes frères, montez la garde ici, pendant que je vais voir en haut pour le chercher.

Il s'empressa de sillonner l'air ; voyant Li, le roi céleste, tenant élevé le tchao-yao-king, et son fils No-tch'a qui se tenaient parmi les nuages, il leur demanda :

— T'ien-wang, avez-vous vu le roi des singes ?

— Il n'est pas remonté ici, répondit Li-t'ien-wang, je suis en train de le mirer dans mon miroir.

Tchen-kiun lui fit alors le récit de leur lutte de métamorphoses, de la capture des nombreux singes et ajouta :

— Il s'était transformé en temple, j'allais le frapper quand il s'est enfui.

Li T'ien-wang, après avoir entendu son récit, mira successivement les quatre points cardinaux avec son miroir et se mit à rire :

Le roman chinois

— Tchen-kiun, allez vite, dit-il, ce singe, après s'être rendu invisible, est sorti du camp qui l'entoure, il est allé à ton Kouan-k'eou...

D'après ce qui précède, on voit la différence qui existe entre les deux romans et quel parti WOU TCH'ENG-NGEN a tiré d'un passage somme toute insignifiant.

Quand le *Si-yeou-ki* de WOU TCH'ENG-NGEN parut, beaucoup de personnes voulurent y voir un sens philosophique. Les uns prétendirent que c'était une allégorie traitant de la Grande Voie ; d'autres, que c'était une parabole bouddhique ; d'autres encore, qu'il fut écrit pour prêcher l'étude, et des auteurs en annotèrent chaque phrase, chaque passage. Le résultat de ce travail fut que cette œuvre devint, suivant les commentateurs, soit un livre bouddhique, soit ^{p.040} un ouvrage de philosophie, sans qu'on puisse se rendre compte de sa véritable physionomie. Il faut donc faire table rase de toutes ces explications erronées, quoiqu'il y en ait de plus ou moins ingénieuses, si nous voulons connaître le véritable caractère du *Si-yeou-ki* et si nous voulons apprécier toute sa valeur au point de vue littéraire.

Le succès de ce roman fit que des auteurs en écrivirent des « suites ». Ainsi, il y a :

Le *Heou-si-yeou-ki* (suite au *Si-yeou-ki*), par un auteur anonyme (4045-4047) ;

Le *Si-yeou-pou* (Le *Si-yeou-ki* complété), par TONG YUE.

Le premier n'est qu'une imitation du *Si-yeou-ki*. Les personnages sont les mêmes, mais portent d'autres noms ; les aventures sont aussi copiées du roman original, et, justement à cause de cette imitation, cette œuvre manque de naturel. Quant au *Si-yeou-pou*, il continue le *Si-yeou-ki* à partir de l'épisode « Les trois prêts de l'éventail en feuille de palmier », et fait entrer en action une foule de personnages historiques. Il vaut mieux que le *Heou-si-yeou-ki*, car il est affranchi de cette contrainte de suivre de trop près son modèle. Il a une

Le roman chinois

personnalité, mais par trop littéraire, il s'adresse plutôt aux lettrés, et n'offre pour les lecteurs ordinaires que peu d'intérêt.

Le Fong-chen-tchouan

Le *Fong-chen-tchouan-yen-yi* (Histoire de l'investiture des dieux, 4054-4061), communément appelé *Fong-chen-tchouan*, parut plus tard que le *Si-yeou-ki* ; tout ce que l'on sait, c'est que ce roman fut bien écrit au temps des Ming. Quelques personnes prétendent que son auteur aurait voulu faire une œuvre capable de soutenir la comparaison avec le *Si-yeou-ki* et le *Chouei-hou-tchouan*, tandis que le *Kouei-t'ien-siao-ki* rapporte l'anecdote suivante :

« Sous les Ming, un lettré ayant deux filles employa presque toute sa fortune à marier son aînée. La cadette s'en plaignit ; son père la consola, disant :

— Sois tranquille, tu ne souffriras pas de la pauvreté.

S'inspirant de la phrase : « Vous, esprits tutélaires, vous m'aiderez, j'espère... » du chapitre Wou-tch'eng du *Chou-king*, il écrivit le *Fong-chen-tchouan*, en donna le manuscrit à sa fille cadette et, après son mariage, le mari de celle-ci fit graver et imprimer le roman et en tira des profits considérables.

p.041 La véracité de cette anecdote est difficile à contrôler ; en tout cas, la préface que TCHANG OU-KIEOU écrivit pour le *P'ing-yao-tchouan* mentionne déjà le *Fong-chen-tchouan* ; aussi, on peut affirmer avec certitude que ce dernier parut dans la seconde moitié du XVI^e siècle.

Le roman débute par le récit du pèlerinage de Cheou-sin, le dernier empereur de la dynastie des Yin, au temple de Niu-koua. Cheou-sin, en voyant l'image de la déesse, écrit sur le mur une poésie dans laquelle il lui manque de respect. Niu-koua, furieuse, ordonne à trois génies malfaisants, un renard, un scorpion et une faisane, d'aller sous des figures de femmes près de l'empereur Cheou-sin pour le troubler et

Le roman chinois

précipiter sa perte, car, d'après le destin, la dynastie des Tcheou doit remplacer celle des Yin.



Fig. 3. L'empereur Wou distribue les fiefs.
Gravure extraite du *Fong-chen-tchouan-yen-yi*.

Les chapitres 2 à 30 racontent les cruautés de l'empereur des Yin, faites sous l'instigation de Ta-ki, qui est en réalité le renard envoyé par

Niu-koua, la retraite de Kiang Tseu-ya, la fuite de Si-po, comte d'Occident, du palais où il était emprisonné par ordre de l'empereur, ainsi



Fig. 4. Kiang Tseu-ya investit les divinités.
Gravure extraite du *Fong-chen-tchouan-yen-yi*.

que la révolte des vassaux de Cheou-sin. Les chapitres suivants décrivent les combats entre les armées de l'empereur et celles de ses

Le roman chinois

vassaux coalisés contre lui, combats pendant lesquels chacune des armées est aidée par des génies ou des dieux. Ceux qui aident l'armée impériale appartiennent à la religion musulmane, ceux du camp adverse au bouddhisme et au taoïsme. Naturellement, dans les combats, chacun fait montre de son pouvoir magique, des talismans innombrables entrent en action et des deux côtés les morts ne manquent pas. Cependant les armées impériales sont vaincues. Cheou-sin meurt sur un bûcher auquel il met lui-même le feu ; l'empereur Wou, de la dynastie des Tcheou, entre dans la capitale ; Kiang Tseu-ya, son général en chef, retourne dans son pays et nomme tous les guerriers morts à des fonctions célestes, tandis que Wou-wang distribue des fiefs aux survivants.

Ce roman fit, et fait encore, les délices de nombreux lecteurs, et surtout des enfants chinois. Mais, comparé au *Si-yeou-ki*, il est loin de l'égaliser, car, quoique les deux traitent d'aventures fantastiques, les personnages du *Si-yeou-ki* sont plus vivants, plus semblables aux hommes que ceux de *Fong-chen-tchouan*. Cependant, l'imagination dont fait preuve l'auteur de ce dernier est réellement extraordinaire : dans toutes les aventures et les combats décrits, on ^{p.042} ne trouve ni similitudes, ni redites, et s'il n'a pu atteindre son but, qui était de faire une œuvre égale au *Si-yeou-ki* et au *Chouei-hou-tchouan*, il a quand même mené à bien une œuvre prenante, capable de faire passer quelques moments agréables au lecteur et que l'on relit toujours avec plaisir.

Le Si-yang-ki

Le *Si-yang-ki* (4024-4026), dont le titre complet est *San-pao-t'ai-kien-si-yang-ki-t'oung-sou-yen-yi* (Histoire populaire des voyages de l'eunuque San-pao vers les mers d'Occident), se compose également de cent chapitres. L'ouvrage porte : « Par EUL-NAN-LI-JEN » et s'agrément de une préface de LO MAO-TENG, écrite en l'année Ting-yeou, de la période Wan-li des Ming (1597), ce qui indique que c'est en cette année que cet ouvrage parut pour la première fois. En réalité, EUL-NAN-LI-JEN

Le roman chinois

est le pseudonyme de LO MAO-TENG lui-même, et c'est lui l'auteur de ce roman, qui raconte les expéditions maritimes de l'eunuque San-pao, de son vrai nom Tcheng Ho. On connaît peu de choses sur LO MAO-TENG ; quant à l'eunuque Tcheng Ho, il n'est pas un personnage de pure fantaisie, mais a vraiment existé.

Dans les annales relatives à l'histoire des Ming, il y a un chapitre intitulé *Tcheng-ho-tchouan* (Biographie de Tcheng Ho) où il est dit que Tcheng Ho, originaire de la province de Yun-nan, était ordinairement désigné sous le nom de l'eunuque de San-pao. L'empereur Yong-lo, après avoir usurpé le trône, croyant que son prédécesseur Houei-ti (dont le règne porte le nom de Kien-wen) s'était réfugié au delà des mers, voulut y faire effectuer des recherches et en même temps exhiber la puissance et la richesse de la Chine aux pays barbares. En la troisième année de son règne, il ordonna à Tcheng Ho, ainsi qu'à quelques-uns de ses collègues, parmi lesquels se trouvait Wang King-hong, d'aller en mission dans les mers de l'Occident. Ils construisirent des vaisseaux longs de 44 tchang, larges de 18 tchang, au nombre de 62, et plus de 27.800 soldats et officiers furent mis à leur disposition. Ils partirent de la rivière Liou-kia-ho (dans le district de Sou-tcheou) et firent route jusqu'au Fou-kien, puis de là ils allèrent d'abord au pays de Tchan-tcheng (sud de l'Annam), et visitèrent successivement tous les États barbares pour y proclamer un édit de l'empereur, tout en distribuant des ^{p.043}cadeaux à leurs chefs. Ceux qui résistaient étaient soumis par la force des armes. Tcheng Ho servit successivement trois empereurs, fit sept voyages et visita plus de trente pays.

Son premier voyage eut lieu lors de la sixième lune de la troisième année du règne de Yong-lo. Il revint pendant la neuvième lune de la cinquième année ; les envoyés des divers pays vinrent avec lui saluer l'empereur. Il présenta également le chef du pays de Palembang qu'il avait fait prisonnier et qui fut décapité sur l'ordre de l'empereur.

Le deuxième voyage eut lieu en la neuvième lune de la sixième année de Yong-lo. Tcheng Ho alla à Ceylan, prit la ville, fit le roi prisonnier et rentra durant la sixième lune de la neuvième année.

Le roman chinois

L'empereur fit grâce à ses prisonniers et leur permit de rentrer dans leur pays.

Le troisième voyage eut lieu au cours de la onzième lune de la dixième année de Yong-lo. Tcheng Ho alla cette fois à Sumatra, fit prisonnier le roi, ainsi que sa femme et ses enfants, et revint au moment de la septième lune de la treizième année.

Le quatrième voyage eut lieu pendant la quatorzième année de Yong-lo. Les pays de Malacca, Calicut, etc., au nombre de dix-neuf, ayant envoyé des ambassadeurs porteurs de présents pour l'empereur, ordre fut donné à Tcheng Ho de porter des cadeaux à leurs chefs. Il revint en la septième lune de la dix-septième année.

Il y retourna au printemps de la dix-neuvième année de Yong-lo, et en revint en la huitième lune de la vingtième année. Ce fut le cinquième voyage.

Le sixième voyage eut lieu dans la première lune de la vingt-deuxième année de Yong-lo. Le chef du pays de Palembang ayant demandé de succéder à la charge de *siuan-wei-che*¹, Tcheng Ho fut chargé de lui envoyer la nomination impériale, ainsi que les sceaux y afférant. Il revint dans l'hiver de la même année. L'empereur Yong-lo était déjà mort.

Le septième voyage eut lieu vers la sixième lune de la cinquième année du règne de Siuan-tö ; Tcheng Ho fut envoyé au pays d'Hormuz et autres, en tout dix-sept pays.

Au cours de ses voyages, les trésors que Tcheng Ho rapporta furent incalculables. Ainsi, le Cambodge envoya en tribut une robe blanche brodée d'or et cinquante-neuf^{p.044} éléphants ; le pays d'Aden, des k'i-lin (girafes ?) ; le pays de Jolo (ou Soulou) envoya des perles pesant plus de sept onces ; le pays d'Hormuz envoya des k'i-lin et des lions ; mais les dépenses supportées de ce fait par la Chine avaient aussi été fort lourdes.

¹ *Siuan-wei-che* : envoyé pacificateur.

Le roman chinois

Les voyages de Tcheng Ho demeurèrent célèbres ; aussi, LO MAO-TENG s'en inspira-t-il pour composer son roman en ajoutant aux faits connus de nombreuses aventures fantastiques, ainsi que des personnages imaginaires. À chaque page on voit apparaître et évoluer des sorciers ou des magiciens ; aussi, quoique basé sur des faits et gestes historiques, tout comme le *Si-yeou-ki*, ce roman doit-il être considéré surtout comme un roman de magie, car il s'écarte beaucoup trop de l'histoire.

Les chapitres 1 à 7 de cet ouvrage racontent la naissance de Pi-fong-tchang-lao ¹, sa retraite du monde et sa victoire sur les démons tentateurs ; les chapitres 8 à 14 racontent le concours de magie entre Pi-fong et Tchang-t'ien-che ², le grand prêtre du taoïsme ; à partir du quinzième chapitre commence le récit de la nomination de Tcheng Ho au rang de général en chef, son expédition vers les îles avec l'aide de Pi-fong, du Maître céleste Tchang, ses combats et ses victoires sur les magiciens qu'il rencontre sur sa route, la soumission des différents pays, et le roman se termine par le retour de Tcheng Ho et la construction du temple où, en récompense de ses signalés services, il lui sera fait des sacrifices, bien qu'il soit encore en vie.

Des combats et luttes que décrit ce roman, beaucoup sont imités du *Si-yeou-ki* et du *Fong-chen-tchouan*, mais le style est négligé et on y trouve beaucoup de lourdeur. Toutefois, ce roman a une qualité, sinon un mérite ; c'est qu'on y trouve l'origine de plusieurs légendes populaires d'aujourd'hui, telles que la légende de la dispute des Cinq esprits avec le P'an Kouan ¹, la révolte des Cinq rats dans la capitale de l'Est, etc. L'histoire des Cinq rats semble provenir du passage de « la lutte entre les deux cœurs » du *Si-yeou-ki* ; quant à l'histoire des Cinq esprits, elle raconte que les guerriers des pays barbares morts dans les combats avec les troupes chinoises sont jugés par le dieu des enfers p.045 et sont, la plupart, condamnés injustement. Les esprits protestent :

¹ *Pi-fong-tchang-lao* : le vieillard de la cime verte.

² *Tchang-t'ien-che* : Tchang, le Maître céleste.

Le roman chinois

« Les Cinq esprits dirent :

— Même si ce n'est pas une affaire de corruption, ce serait, alors, une enquête mal faite et un jugement mal rendu !

— Qui donc a mal jugé ? s'écria Yen-lo-wang ¹, dites-le moi !

Le premier, Kiang Lao-sing prit la parole :

— Moi, humble, dit-il, je suis un des officiers du pays Kin-lien-siang. Pour lui, j'ai oublié ma famille, j'ai fait mon devoir de citoyen ; pourquoi dites-vous que je dois être envoyé au département du châtiment des péchés ? S'il en doit être ainsi, c'est donc que j'ai eu tort de servir mon pays ?

— Ton pays n'avait pas de malheurs, répliqua Ts'ouei, le P'an-kouan ; qu'appelles-tu servir ton pays ?

— Les hommes du Sud avaient mille vaisseaux de guerre, mille officiers de combat, lui répondit Kiang-lao-sing ; cent fois dix mille soldats intrépides. Mon pays était dans une situation plus dangereuse que celle des œufs mis en tas, et vous prétendez que mon pays n'avait pas de malheurs ?

Le juge reprit :

— Les hommes du Sud n'ont jamais détruit les autels des sacrifices à la terre et au ciel des autres pays, ils n'ont jamais convoité l'argent ni les biens des autres, d'où voyais-tu que la situation de ton pays était plus dangereuse que celle d'un tas d'œufs ?

Kiang-lao-sing riposta :

— Comment aurais-je pu tuer sans satiété si la situation du pays n'avait pas été dangereuse ?

— Quand les hommes du Sud arrivèrent, dit le P'an-kouan, une lettre de soumission aurait suffi. Vous ont-ils contraints par la force des armes ? Toute la faute est à vous qui avez

¹ *P'an-kouan* : le juge des enfers.

résisté avec entêtement ; n'est-ce pas tuer du monde sans satiété ?

Yao Hai-kan intervint, disant :

— Juge, vous vous trompez. De mon pays de Java, cinq cents guerriers aux yeux de poisson ont été coupés en deux, chacun d'un coup de sabre ; trois mille hommes d'infanterie ont été tués ensemble comme s'ils avaient été cuits dans ^{p.046} une marmite ; est-ce que cela venait aussi de notre entêtement ?

— Tout cela était de votre faute ! répondit le juge.

Nous, d'un corps, avons été coupés en quatre morceaux, dit Yuan-yen-t'ié-mou-eul, est-ce que cela venait aussi de notre entêtement ?

— Cela était également de votre faute !

— Moi-même, élevant mon sabre, dit P'an-long, troisième fils de roi, je me suis coupé la gorge, n'y fus-je pas contraint ?

— Cela aussi était de votre faute ! répéta le juge.

Po-li-yen dit :

— Nous avons été brûlés en résidus de bûches, n'est-ce pas à cause de leur contrainte par les armes ?

— Cela aussi était de votre faute !

À ces mots, les Cinq esprits s'écrièrent :

— Que racontes-tu avec ton « de votre faute » ? Depuis l'antiquité on dit : « Ceux qui ont tué doivent donner vie pour vie ; ceux qui doivent de l'argent doivent le rendre » ; ils nous ont tués sans raison, comment oses-tu rendre un jugement injuste ?

— J'applique la loi sans partialité, répliqua Ts'ouei, le juge ; qu'appellez-vous rendre un jugement injuste ?

¹ *Yen-lo-wang* : le dieu des enfers.

Le roman chinois

— Puisque tu appliques la loi impartialement, crièrent les Cinq esprits, pourquoi ne condamnes-tu pas nos ennemis à nous indemniser de nos vies ?...

@

CHAPITRE IV

Romans semi-historiques

@

Le *Wou-tai-che-p'ing-houa*. — Le *Ta-song-siuan-ho-yi-che*. — Le *Chouei-hou-tchouan*. — Le *San-kouo-yen-yi*.

Le *Wou-tai-che-p'ing-houa*

p.047 Le *Wou-tai-che-p'ing-houa* (Histoire commentée des cinq dynasties) est le seul *houa-pen* historique (*kiang-che*) des Song qui nous ait été conservé, et encore est-il incomplet. Ce roman comprenait à l'origine dix livres, soit deux livres pour chacune des dynasties Leang, T'ang, Tsin, Han et Tchéou ; il manque maintenant le second livre de l'histoire des Leang et de celle des Han, ainsi que la première page du premier livre de l'histoire des Tsin.

Chaque volume commence par une poésie, ensuite vient l'histoire proprement dite, et le tout se termine par une poésie. Seule l'histoire des Leang commence à partir de la création du monde, pour ensuite passer rapidement en revue l'histoire des diverses dynasties. En voici le début :

« Combien de printemps et d'automnes les luttes des dragons
et les combats des tigres ont-ils duré ?

Pendant les cinq dynasties : Leang, T'ang Tsin, Han et Tcheou.

Leurs prospérités et leurs revers sont semblables à une lampe
dans le vent, qui, allumée, s'éteint aussitôt.

Le changement des princes, la transformation des empires
sont rapides comme les messages transmis par les coureurs !

Quand le chaos se fut divisé, la civilisation se montra : Fou-hi
dessina les pa-koua ¹ et les lettres naquirent ; Houang-ti fit

¹ *Pa-koua* : les huit trigrammes servant à la divination.

Le roman chinois

des vêtements et le monde fut apaisé... À ce moment, tous les vassaux étaient obéissants, seuls Tch'e-yeou et Yen-ti attaquaient et persécutaient leurs voisins tout en n'obéissant pas aux ordres de l'empereur. Houang-ti se mit à la tête de ses vassaux, leva des troupes, mobilisa le peuple et, chassant devant lui les animaux féroces, lions, panthères, ours, tigres, pour servir d'avant-garde, il ^{p.048} combattit Yen-ti dans la plaine de Pan-ts'iuian, et Tch'e-yeou dans le pays de Tchouou-lou... Il tua Yen-ti, fit Tch'e-yeou prisonnier et les dix mille États furent en paix. Ce Houang-ti fut ainsi le premier à faire la guerre ; il enseigna à la postérité le maniement des lances et des bâtons... T'ang attaqua Tsie, Wou-wang attaqua Tcheou. Les vassaux tuèrent leurs suzerains et enlevèrent aux dynasties Hia et Yin le monde situé au-dessous du ciel. Les empereurs T'ang et Wou n'auraient pas dû donner cet exemple ; plus tard, la dynastie des Tcheou s'affaiblit et ses vassaux devinrent grands et puissants ; au temps de Tch'ouen-ts'ieou, pendant deux cent quarante années, il y eut des vassaux tuant leurs suzerains, des fils tuant leurs pères ; K'ong-tseu, le Sage, voyant que les trois principes avaient disparu, que les neuf lois étaient détruites, prenant son pinceau impartial, fit un ouvrage appelé Tch'ouen-ts'ieou où les bons étaient loués et récompensés, et les méchants étaient critiqués et punis. Aussi Meng-tseu a dit : « K'ong-tseu fit le Tch'ouen-ts'ieou, et les mauvais serviteurs et les mauvais fils eurent peur. » Seul Han-kao-tsou, qui se nommait Lieou et dont le prénom était Ki, n'employa pas les moyens de meurtre ni d'usurpation, vraiment :

Tenant à la main l'épée Long-ts'iuian, longue de trois pieds, il prit les quatre cents provinces de la terre du milieu...

Le récit continue par les histoires des Trois Royaumes, des dynasties de Tsin, de T'ang, la révolte de Houang Tch'ao et l'avènement de la

dynastie Leang. Le deuxième livre manque ; sans doute contenait-il l'histoire de cette dynastie tout entière.

Le récit de cet ouvrage est tantôt très simple, tantôt très détaillé ; en général, toutes les grandes affaires historiques ne sont que mentionnées sans développement, tandis que les biographies et les aventures personnelles sont fort détaillées et enjolivées de phrases symétriques, de poésies ou même de plaisanteries.

Le passage suivant en est un exemple :

(Houang Tch'ao, reçu premier à l'examen militaire, mais chassé par l'empereur à cause de sa laideur physique, devient brigand. En compagnie de Tchou Wen et d'autres compagnons, il va attaquer la famille Ma dans le village Heou-kia-tchoang.)

— Si nous allons l'attaquer, dit Houang Tch'ao, il ne sera ^{p.050} pas besoin que mon frère y donne un coup de main ; j'ai une épée Sang-men que le ciel m'a donnée. Dès que je la pointerai en avant, personne ne pourra lui résister !

Après ces paroles, ils s'en allèrent par une haute montagne qui s'appelle Hiuan-tao-fong ¹. Ils n'en descendirent qu'après une demi-journée de marche : vraiment la montagne était haute ! Sa base occupait l'angle de la terre, sa cime rejoignait le bord du ciel, les vieux pins verts frôlaient l'espace immense, les rigides sapins solitaires attaquaient l'air bleu. Les coqs de la montagne ² luttèrent avec le coq du soleil ; la rivière céleste ³ rejoignait l'onde des torrents ; la source jaillissante, telle la pluie, formait un fin store, les rochers monstrueux s'écrasaient contre les nuages. Comment sait-on que cette montagne est haute ?

Quelques années avant, il en est tombé un bûcheron,

Jusqu'à présent il n'est pas encore arrivé en bas.

¹ *Hiuan-tao-fong* : la cime au sabre suspendu.

² *Chan-ki* : coqs de bruyère.

³ *T'ien-ho* : la voie lactée.

Le roman chinois

Houang Tch'ao et ses frères jurés, soit quatre en tout, après avoir franchi cette montagne, aperçurent le village Heou-kia-tchouang. Vraiment c'était un beau village ! On voyait : les pierres taquinaient les nuages nonchalants, la montagne touchait à l'eau du torrent ; les saules pleureurs des bords de la digue, sous le vent, se balançaient en frôlant le pont du ruisseau ; les fleurs oisives des côtés du chemin, au soleil écloses, barraient en touffes le gué. Les quatre frères jurés virent que le village n'était pas à plus de cinq lieues de distance, et comme le soleil était encore haut sur l'horizon, ils allèrent se reposer dans les bois en attendant que le crépuscule leur permît de se diriger vers la maison des Ma...

Le *Ta-song-siuan-ho-yi-che*

Le *Ta-song-siuan-ho-yi-che* est attribué ordinairement à un auteur anonyme du temps des Song ; mais on y voit des expressions telles que « Liu-cheng-youan », « Nan-jou », qui sont du temps des Youan ; aussi ne peut-on préciser si cet ouvrage fut bien composé sous cette dernière dynastie, ou bien si, datant de l'époque Song, il a été revu et corrigé sous les Youan. Il est tantôt en langage vulgaire, tantôt en langage littéraire ; tantôt il raconte simplement les faits historiques, tantôt il y entre-mêle des commentaires, et on ^{p.051} en déduit facilement qu'il a été fait en pillant plusieurs ouvrages, prenant un passage à celui-ci, un passage à celui-là et en les réunissant bout à bout ensemble.

Le roman se compose de quatre livres, et sa disposition est tout à fait conforme au genre *kiang-che* : il débute par des poésies, puis suit une rapide esquisse des successions de différentes dynasties depuis les empereurs légendaires Yao et Chouen jusqu'à la dynastie des Song ; enfin, vient le sujet, ou plutôt les sujets du roman, qui sont les faits principaux survenus pendant les règnes des empereurs Houei-tsong, K'in-tsong et Kao-tsong, et il se termine par une courte dissertation sur les causes du transfert de la capitale au sud du Houang-ho.

Le roman chinois

Ce qui est intéressant, dans cet ouvrage, c'est qu'on y voit déjà l'histoire des brigands de Leang-chan-p'o, qui a formé, un peu plus tard, le sujet du *Chouei-hou-tchouan*.

Elle commence par le récit des aventures de Yang Tche qui, en voulant vendre son sabre, se dispute avec un jeune homme et le tue ; ensuite, c'est le vol par Tch'ao Kai du présent envoyé par Leang Che-pao au ministre Ts'ai, à l'occasion de l'anniversaire de ce dernier ; aussi, tous deux, avec dix-huit compagnons, vont s'établir dans la montagne T'ai Hang, à un endroit dit Leang-chan-p'o. Sur ces entrefaites, Song Kiang est obligé de s'enfuir après avoir tué sa maîtresse qui le trompait ; il va aussi à Leang-chan-p'o, mais en route, poursuivi par des soldats, il se réfugie dans un temple où il trouve un livre céleste contenant trente-six noms, y compris le sien, avec cette mention au bas de la liste : « Ce livre céleste est donné aux trente-six guerriers de T'ien-kang-yuan ¹ ; sous le commandement de Song Kiang, ils feront beaucoup d'actions chevaleresques et supprimeront les bassesses et vilenies. » Song Kiang, en arrivant à Leang-chan-p'o, est acclamé chef, car Tch'ao Kai, l'ancien chef, vient justement de mourir, et, sa troupe grossissant chaque jour, ils occupent et pillent plus de quatre-vingts sous-préfectures. Plus tard, d'autres compagnons viennent s'enrôler ; le nombre des chefs atteint trente-six, et ce sont justement ceux dont les noms sont contenus dans le livre céleste. Quelque temps après, ils font leur soumission au général Tchang-chou-ye et sont nommés à des fonctions militaires. Quant à Song Kiang, envoyé pour ^{p.052} combattre la révolte de Fang-La, il la réduit et est nommé gouverneur militaire d'une province.

À part ce récit, qui occupe une place importante dans l'ouvrage, le *Siuan-ho-yi-che* contient beaucoup d'anecdotes sur les grandes affaires de la dynastie des Song, aux environs de l'époque de transfert de leur capitale au Sud. Quant aux descriptions de la vie des empereurs Houei-tsong et K'ing-tsong, prisonniers chez les Mongols, elles sont aussi fort émouvantes, tout en respectant fidèlement l'histoire.

¹ T'ien-kang-yuan : la Cour des esprits célestes ; la constellation de la Grande Ourse.

Le roman chinois

On peut dire de cet ouvrage qu'il n'a pas de style propre, puisqu'il constitue un ensemble fait de diverses parties prises à d'autres ouvrages, et si nous l'avons mentionné, c'est surtout à cause de l'histoire de Song Kiang et de sa troupe de brigands, qui, ici, est comme le canevas du *Chouei-hou-tchouan* ¹.

Le Chouei-hou-tchouan

Ce dernier roman (3969-3981-3991-4011) est un des chefs-d'œuvre de la littérature romanesque en langue chinoise vulgaire. Il raconte aussi les aventures de Song Kiang et de ses compagnons ; mais tandis que, dans le *Siuan-ho-yi-che*, les personnages principaux sont au nombre de trente-six, le *Chouei-hou-tchouan* l'a porté à cent-huit. Les noms des trente-six personnages qu'on retrouve dans les deux romans ne sont pas identiques non plus ; ainsi, Li Tsin-yi, Wou Kia-liang du premier roman sont devenus Lou Tsiun-yi et Wou Hio-kieou dans le *Chouei-hou-tchouan*.

Vu la multitude des aventures décrites dans ce roman, il est « une composition qui échappe à toute analyse », dit avec raison Bazin, qui a donné un résumé sous forme de table des matières des chapitres 1 à 34, ainsi que quelques extraits du prologue et des chapitres 1 et 23 ; quant à la question de savoir qui était l'auteur de ce roman, elle a soulevé un grand nombre de controverses.

Les uns disent que ce fut CHE NAI-NGAN, et HOU YING-LIN dit, dans le *Chao-che-chan-fang-pi-t'soung* :

« Le roman *Chouei-hou-tchouan*, composé par un nommé CHE de la dynastie des Yuan, est très en vogue.

Tout le monde dit que ^{p.053} les faits qui lui servent de base sont imaginaires ; ceci n'est pas tout à fait vrai. J'ai lu par hasard, dans la préface d'un roman :

¹ Histoire des rivages (analyse détaillée et extraits), par Bazin, dans « Le Siècle de Youen » et « La Chine moderne ». — The adventures of a Chinese giant, par H. S., dans *China Review*.

Le roman chinois

« Un nommé Che allait souvent au marché parcourir les vieux livres qu'il trouvait chez les bouquinistes ; il vit un jour une proclamation aux brigands lancée par le général Tchang Chou-ye des Song et, ayant appris par cette proclamation les origines des cent-huit personnages y mentionnés, il en fit ce roman ¹.

D'autres disent que l'auteur en est LO KOUAN-TCHONG, et c'est ce qu'affirment LANG YING dans le *Ts'i-sieou-lei-kao* et WANG TS'I dans le *Siu-wen-hien-foung-k'ao*.

D'autres disent encore que les matériaux du roman furent réunis par Che, mais que le roman lui-même fut composé par Lo, et enfin, d'après HOU CHE, le personnage de CHE NAI-NGAN n'aurait jamais existé, ce nom étant le pseudonyme d'un lettré vivant vers le milieu de la dynastie des Ming. Cependant jusqu'ici on n'a eu aucune preuve plausible pouvant indiquer l'auteur véritable de ce roman. Peut-être, au temps de la dynastie des Youan, existait un texte primitif, œuvre de CHE NAI-NGAN ou d'un autre auteur, texte qui fut, plus tard, revu, corrigé et augmenté par LO KOUAN-TCHONG ou quelqu'autre écrivain. Quant au texte qui est le plus répandu de nos jours, il fut sans doute beaucoup remanié par des lettrés des Ming.

Comment était le texte primitif ? Cela, personne ne peut le dire, car il existe actuellement plusieurs textes, différant plus ou moins entre eux et dont aucun n'est le texte primitif, perdu depuis longtemps. Ce sont :

- 1° Le *Tchong-yi-chouei-hou-tchouan*, en 115 épisodes, portant : « Composé par LO KOUAN-TCHONG de Toung-youan. » Vers la fin du règne de Tch'ong-tchen des Ming (aux environs de 1650), il a été gravé avec le *San-kouo-tche-yen-yi* et forma ce qu'on appelle le *Ying-hion-p'ou* (Traité sur les héros), nommé plus tard aussi *Han-song-k'i-chou* (Le livre merveilleux relatif aux Han et aux Song) ; sur chaque page, la moitié supérieure est consacrée au *Choei-hou-tchouan*, celle inférieure

¹ *Siao-chouo-kieou-wen-tch'ao*, page 7.

au *San-kouo-yen-yi*, et on ne sait s'il en existe une édition indépendante. Le récit commence par la libération des mauvais esprits par suite de l'inadvertance de Hong, le grand maître du palais ; ensuite ce sont les aventures et la réunion à Leang-chan-p'o des ^{p.054} cent-huit personnages principaux, leur soumission, la guerre qu'ils font au pays de Leao, la pacification de la révolte de T'ien Hou, Wang K'ing et de Fang La, la mort de Song Kiang et son élévation au rang de génie. Le style est lourd, sans élégance et inégal ; les poésies intercalées dans le texte sont également grossières et vulgaires ; ce texte semble être à peine terminé et non encore revu, et s'il n'est pas le texte primitif, c'est sans doute celui qui s'en rapproche le plus.

Il existe encore un *Tchong-yi-choei-hou-tchouan* en 110 épisodes, également gravé avec le *San-kouo-tche-yen-yi*, « qui ne se différencie pas beaucoup de celui en 115 chapitres » ¹, et un autre en 124 chapitres, ayant beaucoup de caractères ou de phrases manquantes, ce qui en rend la lecture assez difficile.

- 2° Le *Tchong-yi-choei-hou-tchouan*, en 100 épisodes, portant la mention : « Texte authentique de CHE NAI-NGAN de Ts'ien T'ang, arrangé par LO KOUAN-TCHONG ». C'est celui qui était originellement conservé dans la famille de KOUO HIUN (marquis de Wou-ting) et fut édité par elle. Il est précédé d'une préface écrite par T'IEN-TOU-WAI-TCH'EN, pseudonyme de WANG T'AI-HAN ; LOU SIUN, dans son « Histoire du roman chinois », avoue ne « l'avoir jamais vu ».

Il existe un autre texte en 100 épisodes avec une préface et des notes par Li Tche, qui est sans doute le même que celui qui précède, mais il porte la mention : « CHE NAI-NGAN en a réuni les matériaux, LO KOUAN-TCHONG l'a composé et revu. » Ce texte est aussi assez difficile à trouver de nos jours, quoiqu'au Japon on en ait réimprimé les dix premiers chapitres en 1728 et les dixième au vingtième chapitres en 1759. Le récit est le même que celui du *Choei-hou-tchouan* en 115 chapitres, mais beaucoup de corrections ont été apportées au style ;

¹ *Hou-che-wen-tsouen*, première série, volume 3, page 152.

ainsi les poésies médiocres ont été supprimées, les phrases symétriques ont été augmentées et les descriptions sont beaucoup plus finies ¹.

- 3° Le *Tchong-yi-choei-hou-tchouan* en 120 épisodes portant, comme le précédent, la mention « CHE NAI-NGAN en a réuni les matériaux, LO KOUAN-TCHONG l'a composé et revu », et une préface de YANG TING-KIEN. Le récit est identique à celui du texte en 115 épisodes, sauf pour le passage sur la conquête du pays de Leao, où il manque aussi des poésies, et celui sur la pacification des révoltes de Tien Hou p.055 et Wang K'ing, où même les aventures sont décrites différemment.

- 4° Le *Choei-hou-tchouan* en 70 épisodes, ou plutôt en 71 épisodes, car il y a un prologue qui raconte la libération des mauvais esprits (premier épisode des autres textes). Il porte la mention : « Composé par CHE NAI-NGAN de la Capitale orientale. »

Le récit ne diffère pas beaucoup des 70 premiers épisodes du texte en 120 épisodes, mais il finit par le songe de Lou Ts'iun-yi, dans lequel celui-ci se voit fait prisonnier avec tous ses compagnons par le général Ki Chou-ye, et décapité par son ordre.

Quoiqu'il y ait une grande analogie entre les deux textes, la plupart des phrases symétriques ont été supprimées dans le dernier cité. Il fut édité par KIN JEN-JOUEI, plus connu sous son surnom de CHENG-T'AN.

Dans une préface, celui-ci déclare qu'il avait édité ce texte d'après un autre plus ancien qu'il aurait trouvé et qui ne comportait que 70 épisodes. Quant au récit de la soumission de Song Kiang et de toutes les aventures qui suivent dans les autres textes, d'après lui, ce serait l'œuvre de LO KOUAN-TCHONG, et il le qualifie de « méchant ouvrage ». Cette assertion a été sans doute inventée par KIN JEN-JOUEI, et beaucoup de critiques se refusent à y attacher de l'importance. Mais c'est surtout à cause de ce dernier texte que ce roman a été attribué à CHE NAI-NGAN, car KIN JEN-JOUEI l'a fait précéder d'une fausse préface de CHE NAI-NGAN, préface que KIN JEN-JOUEI avait écrite lui-même.

¹ *Tchong-kouo-siao-chouo-che-lo*, page 143.

On s'est souvent préoccupé de savoir pourquoi celui-ci, au lieu d'éditer l'œuvre complète, avait supprimé tous les chapitres faisant suite au soixante-dixième. D'après HOU CHE, ce serait parce que « KIN JEN-JOUËI, vivant au temps où les brigands couvraient la Chine, voyant Tchang Hien-tchong, Li Tseu-tch'eng et autres dévastant le pays, pensait que le brigandage ne pouvait être loué, et devait être mis à l'index » ¹. Cette raison est assez plausible ; cependant, sous les Ts'ing, des éditeurs firent paraître les chapitres 67 à 115 du texte en 115 chapitres sous le nom de *Heou-choei-hou-tchouan* (Suite au *Choei-hou-tchouan*), appelé aussi *Tang-p'ing-sseu-ta-k'eou* (La pacification des quatre bandes de brigands), et *Tcheng-sseu-k'eou-tchouan* (La _{p.056} guerre contre les quatre bandes de brigands), soit séparément, soit ajoutés au texte en 70 chapitres.

Le *Choei-hou-tchouan* est une œuvre extrêmement hardie si l'on considère l'époque où il fut écrit, car non seulement les mœurs du peuple, la vie dissolue des gens riches y sont peintes de main de maître, mais encore la sottise, l'impotence, la cupidité des mandarins y sont durement attaquées. Et surtout ce qui lui confère un caractère révolutionnaire, c'est qu'elle est tout entière à la louange des brigands ; ceux-ci y jouent le beau rôle, ce sont eux qui défendent les faibles, qui vengent les opprimés, qui redressent les torts, tandis que les mandarins, petits ou grands, commettent les bassesses et les injustices les plus révoltantes pour s'enrichir le plus rapidement possible.

Comme le dit si bien HOU CHE dans son étude sur ce roman, « le Roman des Rivages est une œuvre par où s'exhalent tous les griefs et les ressentiments du peuple et des lettrés contre le gouvernement » ².

Cependant, ceci n'est pas encore toute la raison du succès dont a joui et jouira encore ce roman, car, au point de vue du style et des descriptions, il est de beaucoup supérieur aux *tch'ouan-k'i* des T'ang ou aux *houa-pen* des Song. Sans compter les personnages de second plan, les personnages principaux seuls atteignent le nombre respectable de cent-huit ; mais chacun a son individualité propre qui lui est bien

¹ *Hou-che-wen-ts'ouen*, volume 3, page 142.

² *Ibid.*

Le roman chinois

personnelle et, à la lecture, on croirait le voir véritablement. L'entourage de chaque personnage, l'atmosphère ambiante dans laquelle il se meut, ses origines et ses aventures sont racontées d'une façon détaillée, sans qu'il y ait répétition ; pour chacun il y a des aventures d'un nouveau genre, et quant aux personnages tels que Lin Tch'ong, Wou Song, Lou Tche-chen, Li K'ouei, tous gens rudes et grossiers, dont les caractères se rapprochent, l'auteur a pu décrire chacun d'eux d'une manière inédite, sans qu'on puisse dire qu'ils soient identiques. Seul un artiste avait pu réussir ce tour de force, et, après l'apparition de ce roman, on peut dire que le roman chinois était enfin parvenu à son point de réussite.

Cependant, ce roman a le grand défaut de n'avoir guère réussi ses personnages féminins. Ceux-ci sont assez nombreux ; mais, que ce soit la maîtresse de Song Kiang ou la belle-sœur de Wou Song, ou encore la femme de Yang ^{p.057} Hiong, on peut dire qu'ils ont été tous tirés d'un même moule, car leurs portraits se ressemblent entièrement. Peut-être cela tient-il à ce que l'auteur n'a jamais attentivement observé les caractères des femmes, mais ce défaut ne diminue pas de façon sensible les qualités du *Choei-hou-tchouan*, les personnages féminins étant tous épisodiques et d'un intérêt secondaire.

Bazin, parlant de cet ouvrage, le qualifie de roman comique, disant :

« Cet ouvrage, que Fourmont avait pris pour une histoire de la Chine au III^e siècle, M. Klaproth, pour un roman historique et M. Abel-Rémusat, pour un roman historique de la même nature que le *San-kouo-tche*, est presque tout entier d'invention ; c'est le premier roman comique des Chinois. Quoiqu'on le réimprime tous les jours à mi-page avec le *San-kouo-tche*, on aurait tort de le regarder comme le pendant de l'Histoire des Trois Royaumes »...

Pourtant, c'est ce qu'ont fait, jusqu'ici, tous les critiques chinois, car ils considèrent que le *Choei-hou-tchouan* est un roman historique ou semi-historique tout comme le *San-kouo-tche*. En effet, les détails de l'action du Roman des Rivages sont de pure invention, cela nous n'avons aucune peine à le reconnaître ; mais il en est de même pour le

Le roman chinois

San-kouo-tche, et pour ce dernier roman, Bazin admet lui-même que « l'émouvant épisode de Tiao-tch'an est de son invention » (de LO-KOUAN-TCHONG) ¹. D'ailleurs, si les personnages de l'histoire populaire des Trois Royaumes sont historiques, les personnages du *Choei-hou-tchouan* le sont aussi, sinon tous, du moins la plupart, car dans les Annales des Song, nous lisons :

« La bande du brigand Song Kiang de Houai-nan attaqua les troupes de Houai-yang ; l'empereur envoya des soldats pour la combattre ; elle pénétra alors dans le territoire de Hai-tcheou dans la province de Tch'ou, en passant par l'est de la capitale et le nord du Fleuve. L'empereur ordonna au préfet Tchang Chou-ye d'inviter Song Kiang à se soumettre. (Song che, livre 22, chronique de la troisième année du règne Siuan-ho de Houei-tsong (1121).

« Song Kiang ravagea l'est de la capitale ; Heou Meng présenta une pétition disant : « Song Kiang, avec ses 36 chefs, ravage les provinces de Ts'i et de Wei, sans que les quelques dizaines de mille hommes des troupes ^{p.058} impériales osent lui résister ; son génie est sûrement supérieur aux autres hommes. Actuellement, les brigands se sont soulevés à Ts'ing-ts'i, il vaudrait mieux amnistier Song Kiang et l'envoyer contre Fang La pour racheter ses crimes ». (Song che, livre 351).

« Song Kiang partit des sources du fleuve, captura dix préfectures ; les troupes régulières n'osaient lui résister. » (Song che, livre 353).

On voit par ces citations que Song Kiang a réellement existé, et qu'il dût faire sa soumission ; mais l'histoire ne nous dit plus comment finit sa vie. D'après HOU CHE, au temps des Song du Sud il circulait, sans doute parmi le peuple, nombre de légendes sur ce personnage, sur ses compagnons et leurs hauts faits ². Ces légendes ont, plus tard, formé

¹ [Bazin, Le Siècle des Youen, page 107](#)

² *Hou-che-wen-tsouen*, volume 3, pages 91 et suivantes.

Le roman chinois

l'histoire de Song Kiang dans le *Siuan-ho-yi-che* qui, développée, a formé à son tour le *Chouei-hou-tchouan*.

À cause de ses sources historiques, la plupart des critiques classent cette œuvre parmi les romans historiques et nous croyons bien faire en les imitant.

Sous les Ts'ing, parut le *Heou-chouei-hou-tchouan* (Suite du *Chouei-hou-tchouan*) en 40 chapitres, qui continuait le récit du texte en 100 chapitres. La préface portait : « Écrit par un ancien sujet de la vieille dynastie Song, commenté par le bûcheron de la montagne Yen-yen. » Le récit débute après la mort de Song Kiang. Ses compagnons, malgré cela, combattent pour les Song contre les barbares du Nord, mais sans succès ; aussi Li Kiun emmène ses compagnons sur la mer et finit par devenir roi de Siam.

La fin de cet ouvrage a une grande analogie avec le *tch'ouan-k'i* nommé *K'iou-jan-ko-tchouan* ; quant à l'auteur la préface du roman dit que : « on ne connaît pas son identité véritable, mais, en nous basant sur la chronologie, il devait vivre au temps de CHE et LO ». En réalité, le pseudonyme de « Ancien sujet des Song » cachait la personnalité de TCH'EN TCH'EN. Celui-ci était originaire de la province de Tche-kiang et ce roman est tout ce qui nous reste de ses œuvres. Il était en effet un vieux sujet de la dynastie des Ming, et dans le roman il a écrit son rêve — fuir les Mandchous qui venaient de conquérir la Chine — en le reportant au temps des Song.

Sous le règne de l'empereur Tao-kouang (1821-1850),^{p.059} un nommé YU WAN-TCH'OUEN fit paraître le *Kie-chouei-hou-tchouan* (Epilogue du *Chouei-hou-tchouan*), appelé communément *Tang-k'eou-tche* (Récit de la suppression des brigands)¹. L'idée directrice de cette suite est tout à fait contraire à celle de l'ouvrage précédent : les chefs des brigands sont, soit tués sur le champ de bataille, soit faits prisonniers. Le récit est divisé également en 70 chapitres, plus une conclusion, et ce qu'il a d'original, c'est que le personnage principal est du sexe féminin. L'auteur YU WAN-

¹ The *Tang-kou-chi*. A modern chinese novel, par L. Oxenham, dans *China Review*.

Le roman chinois

TCH'OUEN avait pour surnom TCHONG-HOUA ; il accompagna son père au Kouang-tong, et à la révolte des barbares Yao, il fit la guerre contre eux. Plus tard, il s'installa comme médecin dans le district de Hang-tcheou, mais sur ses vieilles années, il se consacra à l'étude du taoïsme et du bouddhisme ; il mourut en 1849. Il consacra 22 années à écrire son roman (1826-1847) « et mourut sans avoir eu le temps de le corriger ». C'est seulement en 1851 que son fils, nommé Long Kouang le revit et après y avoir apporté quelques retouches, le fit imprimer ¹.

Le style de YU WAN-TCHOUEN est énergique, et ses descriptions sont bien finies ; le plan de l'ouvrage est également bien constitué, et s'il n'y avait pas eu le *Chouei-hou-tchouan*, si vivant, avant lui, son roman aurait été une œuvre parfaite.

Le San-kouo-yen-yi

Le *San-kouo-tche-t'oung-sou-yen-yi* (Histoire populaire des trois royaumes (3940-3985) ² est un roman que « tout Chinois a lu, lit, et lira autant que durera la Chine » ³, et dont le « sujet est pris dans l'histoire d'une guerre civile qui dura près d'un siècle, depuis l'an 168 jusqu'à l'an 265 de notre ère » ⁴. L'auteur en est LO KOUAN-TCHONG, surnom de LO PEN, originaire de la sous-préfecture de Ts'ien-t'ang. De même que pour CHE NAI-NGAN, les opinions sur cet auteur sont très partagées ; les uns disent que son nom _{p.060} était LO KOUAN et non LO PEN ; d'autres, qu'il était un disciple de CHE NAI-NGAN. Quoique des auteurs affirment qu'il naquit au temps de la dynastie des Ming, LOU SIUN croit qu'il naquit plutôt sous la dynastie précédente, et qu'il vivait encore au début de la dynastie des Ming (1330-1400) ⁵. Il écrivit plusieurs romans, plusieurs dizaines, d'après le *Si-hou-yeou-lan-tche-yu* (paru sous les Ming) mais il ne nous a été transmis que le *San-kouo-*

¹ Préface du *T'ang-k'ou-tche*.

² *Histoire des Trois Royaumes*, par T. Pavie. (Traduction inachevée.) — Sélections from the « Three Kingdoms » par Rev. F. L. Hawks. — *San-kuo-chi. The romance of the 3 Kingdoms*, par C. H. Brewitt Taylor, 2 vol.

³ G. Maspero, *La Chine*, volume 1, page 29.

⁴ [Bazin, Le Siècle des Youen, page 107.](#)

⁵ LOU SIUN, *Tchong-kouo-siao-cho-che-liao*, page 137.

tche, le *Souei-t'ang-yen-yi* (Histoire populaire des dynasties Souei et Tang) et le *San-souei-p'ing-yao-tchouan* (Pacification des démons par les



Fig. 5. Kouan-kong, dieu de la Guerre, un des principaux personnages du *San-kouo-yen-yi*.
Gravure extraite du *San-kouo-yen-yi*.

trois Souei). Cependant, le *San-kouo-tche-yen-yi* qui circule de nos jours a été, tout comme le *Chouei-hou-tchouan*, corrigé par des auteurs

postérieurs, et la physionomie véritable de l'œuvre de Lo ne peut être aperçue maintenant.

Des récits sur l'époque des Trois Royaumes existaient déjà à l'époque des Song, et c'étaient un des genres dans lesquels s'étaient spécialisés les *Chouo-houa-jen*. Le grand poète SOU CHE (1036-1101), dans son *Tche-lin* (kiuan 6) dit :

« Quand les enfants du peuple étaient turbulents, leurs parents excédés leur donnaient de l'argent et leur ordonnaient de s'asseoir ensemble pour écouter des histoires. Quand on arrivait aux récits des Trois Royaumes, en entendant parler de la défaite de Lieou Siuan-tö, ils fronçaient leurs sourcils, et il y en avait qui pleuraient ; quand ils entendaient dire que Ts'ão Ts'ao était vaincu, ils étaient contents, ils chantaient joyeusement.

Le théâtre des époques Kin et Yuan avait souvent aussi pour sujets des aventures du temps des Trois Royaumes, et ceci prouve suffisamment que ces récits circulaient déjà beaucoup parmi la masse, bien avant que Lo eut écrit son roman.

Celui-ci est basé sur le *San-kouo-tche* (Histoire des Trois Royaumes) de TCH'EN CHEOU, œuvre qui fait partie de la collection des « 24 histoires », et sur les commentaires de P'EI SONG ; aussi l'édition faite sous le règne de Kia-king des Ming porte-t-elle la mention « Histoire transmise par TCH'EN CHEOU, marquis de P'ing Yang des Tsin, composée par LO KOUAN-TCHONG », mais certains passages ont été empruntés aux récits populaires et d'autres enfin, imaginés par l'auteur. Par suite de ce mélange d'histoire et de fiction, l'œuvre ne vaut pas le *Chouei-hou-tchouan*, car ^{p.061} l'auteur, ne voulant pas trop s'écarter de l'histoire, ne peut donner libre cours à sa fantaisie dans les descriptions qui ne sont cependant pas toujours conformes, non plus, aux faits historiques. On peut dire que c'est une œuvre hybride, et SIE TCHAO-TCHE des Ming, dans son *Wou-tsa-tsou* lui reproche d'être « pédant parce que trop historique », tandis que TCHANG HIO-TCH'ENG des Ts'ing, dans son *Ping-*

Le roman chinois

tch'en-tcha-ki, lui reproche « d'induire les lecteurs en erreur par ses sept dixièmes de vérité et trois dixièmes de fiction ».

Le texte primitif de ce roman est introuvable aujourd'hui ; celui qui a cours maintenant a été revu, corrigé et commenté par MAO TSONG-KANG, sous le règne de l'empereur K'ang-hi des Ts'ing (1162), en imitant la manière de KIN JEN-JOUEI pour le *Chouei-hou-tchoan* et la pièce de théâtre le *Si-siang-ki*. Il prétendait avoir trouvé un ancien texte qu'il aurait gravé après l'avoir revu et commenté, et après que cette édition eut paru, l'ancien texte ne tarda pas à disparaître. Mais ce qui est singulier, c'est qu'il nomma son édition « Cheng-t'an-wai-chou » (Œuvre extérieure de KIN JEN-JOUEI, celui-ci ayant surnom CHENG-T'AN), ce qui fit que longtemps les critiques crurent que c'était l'œuvre de ce dernier. Ce roman est assez connu en France, aussi ne nous attarderons-nous plus sur ce sujet, pour passer tout de suite aux romans sentimentaux.

@

CHAPITRE V

Romans sentimentaux

@

Le Hong-leou-meng. — La vie de T'sao Siue-k'in. — La clé du roman.
— L'opinion de Hou-che.

^{p.063} Dans cette catégorie, nous avons classé les œuvres telles que le *P'ing-chan-leng-yen* (4012, 4080, 4086), le *Hao-k'ieou-tchouan* (4101, 4106), le *Yu-kiao-li* (4012, 4016), et le *Hong-leou-mong* (4165, 4169), que beaucoup d'auteurs considèrent comme des romans de mœurs. Dans le chapitre II du présent essai, nous avons déjà exposé les raisons qui nous ont fait choisir cette classification, aussi n'y revenons-nous pas.

Les trois premiers ont été traduits en Europe ¹ et furent étudiés par Giles et Pauthier. Ce dernier les tient en grande admiration ; d'après lui, ce seraient des modèles du genre ; mais en Chine, quoiqu'ils aient été classés dans les *Ts'ai-tseu-chou*, ou Livres des écrivains de génie, on les considère ordinairement comme des œuvres de qualité secondaire, en y attachant bien moins d'intérêt qu'en Europe. On leur reproche leur intrigue à peu de chose près uniforme, leurs descriptions qui manquent de fini, et leur style sans vie ni mouvement. Ces romans, quoique écrits en langage vulgaire, ont cependant des prétentions littéraires ; le résultat en est un mélange quelquefois risible, souvent pédant ; et quant aux nombreuses poésies qu'ils contiennent, elles sont la plupart du temps vulgaires et ^{p.064} comparables, dit LOU SIUN, à celles que ferait un « lettré de campagne ».

¹ *Hau Kiou Choan* or The Pleasing History, par un traducteur inconnu. — Traduit de l'anglais en français : *Hau Kiou choan* ou L'Union bien assortie, par M. *** — *Hau-kieou-tchouan* ou la Femme accomplie, par Guillard d'Arcy. — The Fortunate Union, par J. F. Davis. — A little History of China and a Chinese Story, par A. Brebner. — La Brise au clair de Lune, par G. Soulié de Morant. — *Iu-kiao-li*, ou les Deux Cousines, par Abel Rémusat (traduit du précédent en anglais par un traducteur inconnu). — Les Deux Cousines, par Stanislas Julien. — The two fair Cousins, par D. Wedderburn. — *P'ing-chan-leng-yen*. Les deux jeunes filles lettrées, par Stanislas Julien.

Le roman chinois

Ils sont assez connus en Europe, grâce à leurs traductions, aussi, obligés que nous sommes de nous renfermer dans les plus étroites limites, nous n'en parlerons plus dans le présent essai, pour en venir tout de suite au *Hong-leou-meng*, bien plus intéressant à tous les points de vue, chef-d'œuvre de la littérature romanesque chinoise, qu'aucune autre œuvre n'a pu, jusqu'ici, détrôner.

Le Hong-leou-meng

Le texte du *Hong-leou-meng* ¹, répandu actuellement, se compose de 120 chapitres, mais quand ce roman parut pour la première fois à Pékin, sous le règne de l'empereur K'ien-long, vers 1765, il ne comprenait que 80 chapitres, les 40 derniers ayant été ajoutés plus tard. Il circula d'abord sous forme de manuscrit, chaque exemplaire valant quelques dizaines de taëls ; mais malgré ce prix élevé, en cinq ou six années, tous ceux qui en avaient les moyens en possédaient un exemplaire.

Le premier chapitre forme une sorte de prologue, dans lequel l'humain est allié au merveilleux, et qui, pour le lecteur averti, est une préface et une sorte de clé de l'ouvrage. Voici en résumé son contenu :

Quand la déesse Niu-koua fabriqua des pierres pour compléter le ciel, elle en fit une de trop qu'elle n'eût pas lieu d'employer. Étant de source divine, cette pierre ne tarda pas à se personnifier, et quoiqu'elle fut toute chagrine de rester inutile, parcourait souvent le séjour des divinités pour tromper son oisiveté. Dans une de ces pérégrinations, elle arriva près d'une belle fleur pourpre qui se mourait de sécheresse ; prise de pitié, la pierre la soigna délicatement, l'arrosant chaque jour avec soin, jusqu'à ce qu'elle redevint vigoureuse et vivace, et l'âme de la fleur, — car cette fleur avait une âme fée — promit de rendre à la pierre toute l'eau dont elle avait été arrosée, mais sous forme de larmes.

¹ The Hung lou meng, commonly called the Dream of the Red Chamber, par H. A. Giles. — Hung lou meng, or the Dream of the Red Chamber, Book 1, par H. Bencraft. — The Secret of the Red Chamber, par W. A. Cornaby.

Le roman chinois

On ne sait combien de temps plus tard, un jour la pierre vit venir à elle deux prêtres, un bouddhiste et un taoïste ^{p.065} qui lui dirent :

« ...D'après ta forme, tu es déjà un objet précieux, mais tu n'as pas encore de qualités réelles ; il vaudrait mieux graver quelques caractères sur toi, pour que les humains, en te voyant, sachent que tu es un objet merveilleux. Ensuite, nous pourrions t'emporter dans une contrée prospère et riche, dans une famille de lettrés et de mandarins, dans un pays où les saules et les fleurs sont beaux et nombreux, dans un endroit riche, noble et doux, pour que tu puisses y habiter et jouir de la vie.

Aussi l'emportèrent-ils. Après on ne sait combien de transformations subies par l'univers, un taoïste nommé K'ong-k'ong-tao-jen (le Taoïste du Néant) vit cette grande pierre — qui depuis longtemps avait réintégré son séjour primitif — qui portait des caractères gravés ; à la demande de la pierre, il transcrivit ce texte et le répandit par le monde. Ce taoïste, « à cause du vide, vit la forme ; de la forme, il lui naquit l'amour ; il transmet l'amour à la forme ; et de la forme, il comprit le vide » ; il changea son nom en celui de Ts'ing-seng (le Bonze amoureux) et celui de *Che-t'eou-ki* en celui de *Ts'ing-seng-lou* (Récit du Bonze amoureux) ; plus tard, K'ONG MEI-TS'I le nomma *Fong-yue-pao-kien* (Miroir précieux du vent et de la lune) ¹. Encore plus tard, TS'AO HUIE-K'IN l'étudia pendant dix ans dans le Tao-hong-hiuen (Le Pavillon déplorant (la mort) des beautés), le corrigea cinq fois, coupa le texte pour en former des épisodes distincts et le nomma *Kin-ling-che-eul-tch'ai* (Les Douze Beautés de Kin-ling), le faisant précéder de cette poésie :

Tout le papier est couvert de paroles incohérentes,
Mais c'est une poignée de larmes amères.
Chacun dit que l'auteur est niais,
Qui donc comprendra ce qui y est caché ?

(Épisode 1.)

¹ *Fong-yue*, le vent et la lune, sont une périphrase désignant l'amour.

Le roman chinois

Le récit proprement dit commence au second épisode, et comprend en tout, tant pour les personnages principaux que pour ceux secondaires, 235 personnages masculins et 213 féminins. Les plus importants sont : Kia Pao-yu (Jade précieux), les Douze Beautés principales (*Che-eul-tch'ai*) et les Douze Beautés secondaires (*Che-eul-fou-tch'ai*).

p.067 L'action est située dans la ville imaginaire de Che-teou-tch'eng (La Ville de la Pierre), au palais des ducs Jong et Ning, dont le nom de famille était Kia, tous deux morts depuis longtemps. Le duc Ning avait eu deux petits-fils, dont l'aîné mourut très jeune, aussi ce fut son second petit-fils King qui succéda au titre. Mais celui-ci, très porté vers les sciences occultes, se retira bientôt en une montagne pour y rechercher le secret de l'immortalité, laissant son titre à son fils Tchen. Tchen eut un fils, nommé Jong, qui se maria à Ts'in K'o-ts'ing.

Le duc Jong eut une petite-fille et deux petits-fils ; sa petite-fille épousa Ling Jou-hai, et mourut assez jeune en laissant une fille Tai-yu (Jade noir) ; son petit-fils aîné Chö eut un fils, Lien, marié à Wang Hi-fong ; son petit-fils cadet Tcheng se maria avec une demoiselle Wang (nommée dans le roman Wang-fou-jen, la dame Wang). Il eut d'abord un fils Tchou, marié à Li Wan, mais qui mourut peu de temps après son mariage. Plus tard il eut encore une fille nommée Yuen-tchouen, et un fils, Pao-yu. La naissance de ce dernier fut accompagnée d'un phénomène extraordinaire : il vint au monde portant dans sa bouche un morceau de jade, portant des caractères gravés ; chacun était convaincu que son origine ne devait pas être commune à celle des autres humains, et sa grand'mère Che-t'ai-kiun l'avait pris particulièrement en affection. Naturellement, la famille Kia a encore beaucoup d'autres parents, tels que Hiue Pao-tch'ai, fille de la tante maternelle de Pao-yu, Che Siang-yun, petite-fille du frère de Che-t'ai-kiun, et enfin il y a une jeune bonzesse Miao-yu, qui vit retirée dans le temple familial des Kia.

Quand le récit commence, la sœur de Kia Tcheng vient de mourir. Sa fille Tai-yu, n'ayant personne pour s'occuper d'elle, et étant de

constitution délicate, vient habiter chez sa grand'mère. Son cousin Pao-yu est justement du même âge qu'elle ; et tous deux, quoique enfants, se sentent attirés par une sympathie réciproque. Cela n'empêche pas que comme tous les amoureux du monde, ils ont souvent des bouderies pendant lesquelles Tai-yu ne sait que pleurer. Plus tard, la sœur de Wang (la femme de Kia Tcheng), la dame Hsueh, arrive avec ses enfants, dont une fille Pao-tch'ai, aussi sérieuse que belle, d'un an plus âgée que Pao-yu. Celui-ci l'aime aussi, ce qui rend Tai-yu fort jalouse, d'où de nouvelles occasions pour elle de pleurer. Peu après, Yuan-tch'ouen (la sœur aînée de Pao-yu) ^{p.068} est nommée concubine de l'empereur régnant : la famille du duc Jong devient de jour en jour plus prospère ; et quand Yuan-tch'ouen vient rendre visite à ses parents, un parc immense nommé Ta-kouan-yuan (le parc du grand Spectacle) est construit spécialement pour la recevoir. Après sa visite, Pao-yu et ses sœurs, ainsi que ses cousines, vont habiter dans le parc ; bien que déjà adolescent, il passe quand même ses journées en compagnie des jeunes filles.

La famille Kia semble être, à ce moment, à l'apogée de la prospérité, mais en réalité, il n'en est pas ainsi, car « si la façade est encore debout, la bourse est bien près d'être vide » (Épisode 2).

Peu à peu, d'ailleurs, des malheurs surviennent : Pao-yu, quoique vivant au sein de la richesse et du luxe, fait aussi connaissance avec la mort. D'abord c'est Tsin K'o-ts'ing, la femme de son neveu, qui se suicide, puis c'est son frère Ts'in Tchong qui meurt de maladie (et ces deux personnages sont de ceux que Pao-yu aime le plus) ; une jeune servante, King-hiun, accusée à tort d'avoir une conduite déréglée, se jette dans un puits ; You Eul-kie, une jeune parente de la famille Kia, se suicide en avalant une bague en or ; la servante préférée de Pao-yu, Ts'ing-wen, meurt quelques jours après avoir été renvoyée. Quant à Pao-yu lui-même, il a une longue maladie, par suite d'un maléfice que lui a jeté la concubine de son père, avec le concours d'une sorcière, et ainsi, lentement, un voile de tristesse et de deuil tombe sur le riche et joyeux Ta-kouan-yuan.

Le roman chinois

Quoique le dénouement du *Che-teou-ki* ait été indiqué, d'une façon sibylline et fort obscure d'ailleurs, dans un songe que fait un jour Pao-yu (Épisode 2), le roman original en 80 chapitres finissait sur cette impression de tristesse vague qui laissait au lecteur toute liberté d'en tirer un dénouement à son gré. En l'année 1792, parut enfin le texte en 120 épisodes ; le titre du roman était changé en celui de *Hong-leou-meng*, et dans le texte même quelques légères modifications étaient apportées. Dans sa préface, Tch'eng Wei-yuen disait :

« ...Cependant, l'index du texte original comprenait 120 épisodes... aussi employais-je toutes mes forces à effectuer des recherches : depuis les collections des bibliophiles jusqu'aux tas de vieilles paperasses, partout je faisais attention. Cependant, je ne réussis, après quelques années, qu'à réunir une vingtaine d'épisodes. Un jour, par hasard, j'en trouvai une dizaine sur ^{p.069} l'étalage d'un petit marchand brocanteur, et je les achetai un bon prix... Mais c'était en un tel désordre qu'il était difficile de s'y reconnaître ; avec un ami, j'y fis un choix judicieux, raccourcissant ce qui était trop long, développant ce qui était trop court, et enfin, après l'avoir copié en une œuvre entière, je la fis graver pour la répandre à ceux qui, comme moi, aiment ce roman. Ainsi, le *Che-teou-ki* complet fut enfin parachevé...

L'ami dont il parle était KAO NGO ; celui-ci fit aussi une préface, portant à la fin : « Faite en l'année Sin-yeou, un jour après le solstice d'hiver », soit une année avant que ne fut faite la préface de TCH'ENG WEI-YUEN.

Dans les quarante chapitres ajoutés au texte original, de grands malheurs arrivent, et les morts se suivent. Pao-yu perd son morceau de jade et tombe grièvement malade ; la santé de Tai-yu, qui est phtisique, faiblit de jour en jour ; Youan-tch'ouen, la concubine impériale, meurt. Sur ces entrefaites, Kia Tcheng, père de Pao-yu, nommé à un poste de province, voudrait, avant de partir, conclure et célébrer le mariage de son fils ; mais, pour le choix de sa bru, il hésite entre Tai-yu et Pao-tch'ai. Il se décide en faveur de cette dernière, vu

la santé trop fragile de Tai-yu, et surtout sur l'instigation de la femme de Kia Lien. Le projet de mariage est caché à Tai-yu, ainsi qu'à Pao-yu lui-même, car on connaît leur amour réciproque ; jusqu'au jour de son mariage, Pao-yu est convaincu que c'est à Tai-yu qu'il est officiellement fiancé et cette pensée le guérit presque ; mais quand, dans la chambre nuptiale, il reconnaît Pao-tch'ai en la nouvelle mariée, il tombe évanoui et sa maladie s'aggrave encore. Entre temps, Tai-yu qui, grâce à l'indiscrétion d'une petite servante, a appris les fiançailles de Pao-yu, croyant à son infidélité, ne se soigne plus ; sa maladie fait des progrès rapides, et, le soir même où, dans le palais des Kia, la gaieté et la joie règnent à l'occasion du mariage de Pao-yu, elle meurt, seule et abandonnée, après avoir brûlé toutes ses poésies, n'ayant à ses côtés que Li Wan, qui, étant veuve, ne pouvait assister au mariage, ainsi qu'une jeune servante.

Peu de temps après, Kia Chö est accusé du crime de trahison envers l'empire ; il est destitué de son titre, ses biens sont confisqués et naturellement l'autre branche de la famille en subit aussi les conséquences : la vieille dame Che-t'ai-kiun ne peut résister à ce déshonneur, elle meurt ; la bonzesse Miao-yu est enlevée par des brigands ; p.070 Wang Hi-fong, la femme du fils aîné de Kia Chö, meurt du chagrin d'avoir perdu son autorité. Cependant, la maladie de Pao-yu est guérie par un bonze ; après sa guérison, il se transforme complètement et se met résolument à l'étude. L'année suivante il obtient le titre de licencié aux examens, avec le rang de septième. Sa femme est alors sur le point d'être mère ; l'empereur, en souvenir de sa concubine défunte, rend ses faveurs à la famille Kia : tout indique qu'une nouvelle ère de prospérité va commencer. Mais Pao-yu, au sortir du hall des examens, ne revient pas chez lui ; toutes les recherches faites pour le retrouver sont vaines : il a disparu sans laisser de traces.

Kia Tcheng était allé dans sa province natale procéder à la mise en tombeau de sa mère ; sur le chemin du retour, par une nuit de neige, son bateau avait accosté à un endroit nommé Pi-ling-yi pour y passer la

Le roman chinois

nuits. Tout à coup du rivage vint un personnage, la tête nue et rasée, les pieds nus, portant sur les épaules une grande pèlerine pourpre. Sans dire un mot, ce personnage se prosterna en dehors de la cabine où Kia Tcheng lisait. À la faible lueur des chandelles, après avoir bien regardé, celui-ci reconnut son fils ; au moment où il allait lui adresser la parole vinrent subitement un bonze et un prêtre taoïste, qui l'emmenèrent. Kia Tcheng, avec ses domestiques, se précipita à leur poursuite, mais, arrivés sur le rivage, sur la plaine toute blanche, ils ne virent personne.

« Plus tard, quand on lut cette histoire extraordinaire, on y ajouta encore quatre vers, approfondissant encore les paroles de l'auteur du début :

Parlant de choses amères,
Incohérent, c'est encore plus triste ;
Toujours la vie a été pareille à un songe,
Ne vous moquez pas de la niaiserie des humains ! »

(Épisode 120.)

On peut dire de ce roman qu'il est unique dans son genre, car, soit au point de vue style, soit au point de vue intrigue, tout y est parfait, et non seulement on peut le lire et le relire, sans jamais s'en lasser, mais, à chaque lecture, on est plus pénétré de ses beautés, car ce roman est tout de finesse. C'est d'ailleurs le premier roman chinois qui soit vraiment sentimental et vraiment émouvant, et les plus grands romanciers occidentaux ne désavoueraient pas cette œuvre. Sans doute, l'amour est un sujet qui avait inspiré plus d'un écrivain chinois, et on le p.071 constate dans les ballades des T'ang comme dans les romans des Ming, tels que les trois dont il a été parlé au début de ce chapitre ; mais, dans ces œuvres, l'amour était toujours conventionnel ; les amoureux n'exprimaient leurs sentiments qu'au moyen de poésies, et encore quand ils voulaient bien les exprimer, car leurs sentiments n'étaient jamais décrits, et on peut assez bien comparer ces œuvres aux romans français du XVII^e siècle. D'ailleurs, la meilleure preuve de l'incapacité des écrivains chinois à décrire l'amour, c'est le succès de la fameuse pièce de théâtre *Si-siang-ki* (Le pavillon de l'Ouest) ; sans doute, le style de cette

Le roman chinois

pièce est fort beau et joue un rôle prépondérant dans son succès ; cependant les pièces qui peuvent être comparées au *Si-siang-ki*, au point de vue style, sont assez nombreuses, et si aucune d'elles ne jouit d'une pareille vogue auprès de la majorité des lecteurs, c'est que le *Si-siang-ki* peint fort bien les états d'âme des amoureux. À ce point de vue, le *Hong-leou-meng* lui est encore supérieur ; dans ce roman, l'amour est humain, vraisemblable ; il se traduit par les paroles, les gestes des amoureux, aussi bien par les scènes de bouderies de Pao-yu que par les larmes de Tai-yu. D'autre part, dans les œuvres antérieures à ce roman, existaient aussi des passages touchants ou émouvants, mais, là encore, manquait toujours le naturel. La mort de Li Wa, dans *Li-wa-tchouan*, si pathétique qu'elle soit, laisse le lecteur presque indifférent, car jamais une amante délaissée ne se serait exprimée comme elle, tandis que, dans le roman qui nous occupe, l'épisode de la mort de Ts'ing-wen, et surtout celui de la mort de Tai-yu, ont fait pleurer on ne sait combien de lectrices et même de lecteurs.

Le *Hong-leou-meng* est écrit en langage mandarin de Pékin, celui qu'on parle tous les jours dans la bonne société, mais il contient aussi de fort belles poésies, et les stances que dit Tai-yu, quand elle enterre les fleurs, ainsi que celles que compose Pao-yu à l'anniversaire de la mort de Ts'ing-wen, sont réputées à juste titre ¹.

La vie de Ts'ao Siue-k'in

La question de l'identification de l'auteur de ce roman a suscité nombre de controverses et de recherches et, tout ^{p.072} récemment, HOU CHE a établi que c'était TS'AO SIUE-K'IN, cité déjà dans le prologue de l'ouvrage. Il cite ce passage du *Souei-yuan-che-hoa* de YUAN MEI à l'appui de son affirmation :

« Sous le règne de l'empereur Kang-hi, Ts'ao Lien-t'ing occupait le poste de grand-maître de tissage de Kiang-ning. Quand il sortait avec les huit chevaux courant devant lui, il

¹ Les stances de Tai-yu ont été traduites *in extenso* par H. A. Giles ([*History of chinese literature*, page 365](#)).

Le roman chinois

avait toujours à la main un livre qu'il lisait sans cesse. Quelqu'un lui demanda :

— Pourquoi êtes-vous donc si studieux ?

— Non, ce n'est pas cela, répondit-il, mais, quoique n'étant pas un fonctionnaire contrôlant le territoire, le peuple se lève quand il me voit passer ; comme cela me gêne, le livre sert à me cacher les yeux...

Son fils SIUE-K'IN écrivit un ouvrage, le *Hong-leou-meng*, décrivant le luxe et l'amour ¹.

D'après les recherches qu'a faites HOU CHE, SIUE-K'IN était, non pas le fils, mais bien le petit-fils de Ts'ao Lien-t'ing ².

SIUE-K'IN était le surnom de TS'AO TCHAN, qui avait aussi comme surnom K'IN-P'OU. Il était chinois d'origine, mais appartenait à la bannière bordée de bleu ³. Son grand-père TS'AO YIN fut grand-maître des ateliers de tissage de Kiang-ning sous le règne de l'empereur Kang-hi. Pendant les cinq voyages que ce dernier fit dans la Chine méridionale, il habita quatre fois à la résidence du grand-maître, ce qui nous prouve suffisamment que la famille Ts'ao était fort riche. Plus tard, le fils de TS'AO YIN, TS'AO FOU, succéda dans la charge de son père. Son fils, TS'AO TCHAN, naquit à l'époque où il occupait encore ce poste, mais, quand il retourna à Pékin, TS'AO TCHAN l'y suivit. Après cette époque, la famille Ts'ao subit sans doute des revers, car elle devient aussi pauvre qu'elle était riche auparavant, et quand TS'AO TCHAN arriva à l'âge mûr, il en fut réduit à habiter dans la banlieue ouest de Pékin et à se nourrir de bouillie de riz. Mais, malgré sa pauvreté, de temps en temps, il s'offrait de copieuses libations — les lettrés chinois ont toujours eu un faible pour l'alcool — et composait des poésies. Il est fort probable que le ^{p.073} *Hong-leou-meng* a été composé à cette

¹ *Hou-che-wen-ts'ouen*, volume 3, page 201.

² *Idem*.

³ Quand les Mandchous firent la conquête de la Chine, leurs troupes furent divisées en bannières, au nombre de huit. Ces bannières comprenaient les Mandchous proprement dits, les Mongols et les soldats chinois ayant fait leur soumission aux conquérants.

époque, mais il ne put l'achever, car, en l'année 29 du règne de l'empereur Kien-long, son fils mourut ; quelques mois après, lui-même ne tarda pas à mourir aussi du chagrin qu'il en éprouva (1719 ?-1764). Son roman parut sous forme de manuscrit un an après sa mort.

Quant aux quarante derniers chapitres, ils sont de KAO NGO, l'ami dont parlait TCH'ENG WEI-YUEN dans sa préface. Nous avons déjà dit précédemment que KAO NGO avait également écrit une préface ; il y disait :

« Mon ami TCH'ENG SIAO-TS'IUAN (surnom de TCH'ENG WEI-YOUAN) vint me montrer le roman complet qu'il venait d'acheter, disant :

— Ceci est le résultat de la peine que j'ai dépensée à le réunir petit à petit, et j'ai l'intention de le faire imprimer et de le publier pour ceux qui l'aiment comme moi. Tu es sans occupation et découragé, pourquoi ne partagerais-tu pas mon travail ?

Je trouvai que cet ouvrage... n'était pas contraire à la morale... aussi j'y apportai mon aide.

Quoiqu'il ne veuille pas le reconnaître dans cette préface, c'est bien lui qui est l'auteur des quarante chapitres ajoutés, et ce n'était nullement un secret pour ses contemporains, surtout ses collègues, et HOU CHE cite, dans son étude sur le *Hong-leou-meng*, un passage de *Siao-fou-mei-sien-houa* de YU YUEH qui dit :

« Le *Tch'ouan-chan-che-ts'ao* contient une poésie intitulée « A mon collègue Kao Lan-chou », où il y a cette phrase : « Homme sentimental, vous parlez naturellement de Hong-leou(-meng) » ;

et une note porte :

« À partir du 80^e chapitre, tout le Hong-leou-meng fut complété par LAN-CHOU ¹. »

¹ *Hou-che-wen-ts'ouen*, volume 3, page 239.

Le roman chinois

LAN-CHOU était le surnom de KAO NGO. Il était également d'origine chinoise, mais appartenait à la bannière bordée de jaune. Il fut reçu licencié en 1788, docteur en 1795, entra bientôt au collège de l'Académie et occupa le poste de lecteur impérial, ainsi que celui d'examineur à l'examen local de la préfecture de Chouen-t'ien en 1801 ; malheureusement on ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort.

p.074 Il dut écrire la suite au *Hong-leou-meng* vers 1791, à l'époque où il n'avait pas encore été reçu docteur et où il était « sans occupation et découragé » ; aussi, partageait-il sans doute les sentiments de tristesse de Ts'ao Tchan ; cependant il n'avait pas perdu tout espoir d'arriver et différait de ce dernier, « homme vieilli, pauvre et malade, qui petit à petit montrait déjà des tendances à quitter ce monde » (*Hong-leou-meng*, épisode 1). C'est pourquoi, quoique la suite du roman soit fort mélancolique, elle finit en nous montrant Pao-yu et son neveu reçus tous deux licenciés et la famille Kia en train de recouvrer sa splendeur primitive.

La « suite » écrite par KAO NGO n'est pas exempte de défauts : on y relève quelques oublis concernant les personnages du texte primitif et le dénouement n'est peut-être pas celui que TS'AO TCHAN comptait donner au roman ; mais, tel qu'il est, c'est déjà un travail qui fait honneur à son auteur. Ce qui est le plus remarquable, c'est que KAO NGO n'a pas craint de s'affranchir de la routine des romanciers chinois, qui coûte que coûte s'arrangent de façon à ce que leurs romans finissent par le mariage du héros et de l'héroïne. Il a osé faire du *Hong-leou-meng* une œuvre à dénouement tragique et émouvant, et c'est une chose dont tous les lecteurs de ce roman lui gardent un sentiment de reconnaissance et d'admiration.

La clé du roman

Après qu'eut paru le *Hong-leou-meng* les lettrés chinois voulurent y voir, tout comme pour le *Si-you-ki* ou le *Kin-p'ing-mei* (dont il est parlé plus loin), un sens caché. Ainsi, il y en eut qui prétendirent que le

Le roman chinois

roman était une satire déguisée sur la famille de Ho K'ouen, le favori de l'empereur Kien-long ; d'autres, qu'il cachait des prédictions sur les affaires de l'empire ; d'autres encore, que c'était la représentation des figures divinatoires du Livre des Transformations, le *Yi-king*, etc. Nous laissons de côté ces explications qui sortent un peu trop des limites de la vraisemblance pour n'en retenir que trois qui ont formé de véritables écoles, ayant chacune leurs partisans et leurs détracteurs.

La première école affirme que le roman cache l'histoire des amours de l'empereur Chouen-tche et de sa favorite Tong Siao-wan, et WANG MONG-JOUAN et CHEN P'ING-NGAN, p.075 qui écrivirent le *Hong-leou-meng-souo-yin* ¹, en sont les chefs.

La deuxième soutient que le *Hong-leou-meng* est un roman politique ; le premier qui donna cette explication fut SIU CHE-TONG, et TS'AI YUAN-P'EI reprit cette hypothèse dans son *Che-t'eou-ki-souo-yin* ². D'après eux, le mot Hong remplacerait le mot Tchou (signifiant également rouge ou pourpre, et qui est le nom de famille de la dynastie des Ming), les mots Che-teou désigneraient King-ling, l'ancienne capitale des Ming, tandis que les « douze beautés de Kin-ling » cacheraient les personnalités de douze lettrés du début des Ts'ing.

La troisième, qui compte le plus de partisans, prétend que le roman décrit la vie de Na-lan-tch'eng-tö. Celui-ci, qui s'appela plus tard Hing-tö, était le fils de Ming Tchou, ministre de l'empereur Kang Hi. TCHANG WEI-P'ING dans son *Che-jen-tcheng-liao*, YU YUEH dans son *Siao-feou-mei-sien-hoa* soutinrent cette affirmation, et, plus récemment, TS'IENT KING-FANG, dans le *Hong-leou-meng-k'ao* (Étude sur le *Hong-leou-meng*, publiée en appendice au *Che-teou-ki-souo-yin*), approuve cette théorie.

L'opinion de Hou-che

Toutes ces hypothèses ont été minutieusement examinées par HOU CHE, dans son *Hong-leou-meng-k'ao-tcheng* ³, et réfutées une à une.

¹ Recherches sur le *Hong-leou-meng*.

² Recherches sur le *Che-t'eou-ki*.

³ Étude sur le *Hong-leou-meng*.

Le roman chinois

D'après lui, le roman serait tout simplement une autobiographie de l'auteur, et cette affirmation est basée sur le fait que ce que nous savons sur la vie de Ts'ao Tchan s'accorde assez bien à ce qui est décrit sur celle de Pao-yu. Mais la preuve la plus forte, c'est que l'auteur lui-même nous le dit fort explicitement dans le premier épisode du *Hong-leou-meng* car on y lit :

« L'auteur dit :

— Maintenant je passe une vie inoccupée en ce bas monde, sans y rien réussir ; mais quand subitement je me rappelle les jeunes filles qui existaient alors, et que j'y songe attentivement, je sens que leurs actes, leurs raisonnements étaient de beaucoup supérieurs aux miens... Pourquoi donc moi, un homme, ne les atteins-je pas ? A cause ^{p.076} de cela, je veux faire un livre pour raconter au monde la faute que j'ai commise, car, à l'époque où la grâce du Ciel et la vertu des ancêtres me protégeaient, au temps où je portais des vêtements de satin et de soie et mangeais des choses nombreuses et délicates, je trahissais la bonté de mon père et de mes frères qui m'instruisaient et m'éduquaient, ainsi que l'amitié des maîtres et des amis qui me donnaient des conseils ; à cause de cela, aujourd'hui je n'ai pas un métier et passe la moitié de ma vie dans l'indigence...

« Je suis d'opinion que, dans tous les romans, les époques où ils sont situés empruntent le nom des dynasties des Han ou des T'ang et que cela ne vaut pas ce que moi, la pierre, j'ai écrit, car je n'emploie pas cette méthode surannée. Je ne me base que sur mes propres aventures, mes propres raisonnements, et au moins ceci est nouveau et original...

...Ce qui est encore plus ennuyeux, c'est qu'ils (les auteurs) y mettent « tche, hou, tche, ye » ¹, et, si ce n'est pas trop grossier, c'est alors trop littéraire ; cela s'écarte trop de la

¹ Particules servant à terminer les phrases en style littéraire.

Le roman chinois

réalité et souvent ils se contredisent eux-mêmes. Ils sont loin de valoir les quelques jeunes filles que j'ai vues de mes propres yeux, dont j'ai entendu parler de mes propres oreilles. Quoique je n'ose dire qu'elles surpassent celles que contiennent les livres parus avant le mien, cependant, en voyant les causes et effets de leurs aventures, on peut aussi se distraire...

Ceci est, sans doute, fort clair, mais les critiques ont toujours douté de ces affirmations, et WANG KOUO-WEI les attaque en disant que « *Ts'in kien ts'in wen* » (voir de ses propres yeux et entendre de ses propres oreilles) peut aussi bien s'appliquer à un personnage complètement en dehors de l'action, à un spectateur et non nécessairement à un acteur. Mais HOU CHE répondit à cette attaque somme toute bien fondée en prouvant que Ts'ao Tchan, l'auteur du roman, avait, tout comme Pao-yu, grandi au sein de la richesse et du luxe pour, à l'âge mûr, tomber dans l'indigence, et qu'une partie au moins de sa vie ressemblait de façon frappante à celle de la « pierre ».

*

p.077 Avec le *Choei-hou-tchouan*, le *Si-you-ki*, le *Kin-p'ing-mei* et le *San-kouo-tche*, le *Hong-leou-meng* forme le groupe des chefs-d'œuvre de la littérature romanesque chinoise. Du *Si-you-ki*, il était relativement facile de faire une œuvre longue, car, si les personnages de ce roman sont nombreux, leurs aventures l'étaient encore plus ; il en est de même pour le *Choei-hou-tchouan* ; mais le *Kin-p'ing-mei* et le *Hong-leou-meng* ne décrivent que la vie d'une famille, et quoiqu'on n'y trouve ni dangers surmontés, ni combats homériques, ni aventures fantastiques, leurs auteurs ont réussi à faire une œuvre de longue haleine, dont l'intérêt ne faiblit pas un instant. À ce point de vue cependant, le *Kin-p'ing-mei* ne peut quand même être comparé au *Hong-leou-meng*, car, tandis que le premier met en scène tout un monde de parasites, de pique-assiettes et autres personnages équivoques, ainsi que des femmes de classe moyenne qui, tous et toutes, ont une grande expérience de la vie, et qui, chacun, ont leur caractère propre, ne ressemblant nullement à celui de leur voisin,

Le roman chinois

le second ne décrit que quelques jeunes filles naïves et sentimentales, dont les caractères se rapprochent et dont la vie quotidienne se passe dans des conditions analogues.

Quant aux descriptions du *Hong-leou-meng*, elles sont si bien finies qu'on dirait que l'auteur a peint ses personnages avec un pinceau très fin ; de chacun nous pouvons distinguer les plus petits détails. Quand il dépeint la grand'mère de Pao-yu, nous pensons voir une vieille dame, bonne et charitable, ne pensant qu'à gâter ses petits-enfants ; quand il parle de Tai-yu, nous pensons voir une jeune fille malade, qui sans motif est triste et chagrine, et surtout jalouse ; et même les personnages secondaires, tels que les parents, les domestiques, les servantes de la famille Kia, tous sont décrits d'une manière vivante, dans un style naturel, sans recherche ni contrainte, et leurs dialogues sont brillants, sans être pédants ni vulgaires. Quant au plan de l'ouvrage, il nous change complètement de l'ordinaire des romans sentimentaux, dont le héros inévitablement est un jeune lettré pour qui l'art poétique n'a pas de secret, tandis que l'héroïne est non moins inévitablement une beauté accomplie, et dans lesquels nous voyons au dénouement le héros, reçu premier aux examens ^{p.078} de doctorat, épouser celle qu'il aime sur l'ordre de l'empereur régnant, après en avoir été séparé par toutes sortes d'obstacles.

D'ailleurs, le dénouement du *Hong-leou-meng* sortait tellement des chemins battus que, plus tard, certains auteurs, bien que ce roman fût terminé et bien terminé, le reprirent et en donnèrent des « suites » dans lesquelles Pao-yu et Tai-yu finissaient quand même par se marier.

Tantôt la « suite » se raccordait au beau milieu du roman primitif, là où Tai-yu vivait encore ; tantôt on la faisait tout simplement ressusciter après sa mort, tandis que Pao-yu était retrouvé après sa disparition ; ou bien enfin, par un phénomène de métempsychose, ils renaissaient et, dans leur seconde vie, finissaient par s'unir.

De ce genre d'ouvrages, nous citerons pour mémoire :

Heou-hong-leou-meng ;

Hong-leou-heou-meng ;

Le roman chinois

Siu-hong-leou-meng (4175-4176) ;

Hong-leou-fou-meng (4170-4174) ;

Hong-leou-tch'ong-meng ;

Hong-leou-tsai-meng, etc., etc.

Nous croyons utile d'insister sur le caractère insipide de ces œuvres pour la plupart anonymes, et dont les titres peuvent tous se traduire par : « Suite au *Hong-leou-meng* ». Ils n'ont, au point de vue littéraire, aucune valeur qui vaille qu'on en parle, et, si on les lit quelquefois, c'est plutôt par simple curiosité.

@

CHAPITRE VI

Romans de mœurs

@

Le *Kin-p'ing-mei*. — Le *P'in-houa-pao-kien*. — Le *Hai-chang-houa-lie-tchouan*.

Le *Kin-p'ing-mei*

p.079 Le *Kin-p'ing-mei* (4019-4021) ¹ est sans contredit le premier en date parmi les romans chinois pouvant être qualifiés de romans de mœurs. Parlant de cet ouvrage, M. Abel Rémusat l'apprécie comme suit :

« Le *Kin-p'ing-mei* est un roman célèbre, qu'on dit au-dessus ou, pour mieux dire, au-dessous de tout ce que Rome corrompue et l'Europe moderne ont produit de plus licencieux. Je ne connais que de réputation cet ouvrage, qui, quoique flétri par les cours souveraines de Pékin, n'a pas laissé de trouver un traducteur dans la personne d'un des frères de l'empereur Ching-tsou, et dont la version que ce prince en a faite en mandchou passe pour un chef-d'œuvre d'élégance et de correction ².

La réputation de cet ouvrage n'a pas été surfaite à M. Abel Rémusat, et pour ce qui est de la condamnation de ce livre par la cour de Pékin, nulle part chez les auteurs chinois nous n'avons pu en retrouver une trace. Cette condamnation nous paraît assez douteuse, car les romans, comme nous l'avons déjà dit, étaient considérés comme choses sans importance par les lettrés, et si quelques-uns parmi eux ont blâmé le

¹ Histoire de Wou-song et de Kin-lien (extrait du 1^{er} chapitre du *Kin-p'ing-mei*), par Bazin (Chine moderne). — Lotus d'Or, par G. Soulié.

² Cette traduction est, actuellement, assez difficile à se procurer ; pourtant, nous avons eu le bonheur d'en voir une très belle édition à la Bibliothèque de l'école A. Comte, une des institutions de l'Université franco-chinoise de Pékin. D'ailleurs, cette bibliothèque, fort riche en ouvrages de tous genres, a accueilli très largement la littérature fictive chinoise, et on y trouve nombre d'ouvrages très difficiles à rencontrer ailleurs.

Le roman chinois

Kin-p'ing-mei pour sa licence, la cour avait bien d'autres choses à faire que de s'occuper p.080 d'un roman. Par ailleurs, il est vrai que ce livre fut interdit plusieurs fois par des magistrats locaux, car il est incontestable qu'il contient d'assez nombreux passages dont la lecture n'est pas à conseiller à toutes personnes, et, de nos jours encore, beaucoup de gens ne veulent voir dans le *Kin-p'ing-mei* qu'un livre licencieux, mais en réalité il est un miroir fidèle de la société et de la famille chinoises de condition moyenne.

Le titre de cet ouvrage, a-t-il été dit au commencement de cet essai, est formé des noms de ses trois héroïnes, soit : P'an Kin-lien, Li P'ing-eul et Tch'ouen-mei. Dans le *Choei-hou-tchouan*, chapitres 23 et 24, il est question des amours adultères de Si Men-k'ing et de P'an Kin-lien, la belle-sœur de Ou Song, qui empoisonna son mari, et que Ou Song tua plus tard pour venger son frère. Le *Kin-p'ing-mei* s'inspire de ce sujet en y apportant quelques modifications :

Si-men K'ing, natif de Ts'ing-ho, a déjà, au moment où débute l'histoire, une femme et trois concubines ; cela ne l'empêche pas de faire la connaissance de la femme de Ou Ta et, sur son instigation, celle-ci empoisonne son mari et Si-men K'ing la prend comme cinquième femme. Ou Song, frère de Ou Ta, vient venger sa mort ; il tue par erreur Li Wai-fou, est condamné à la déportation, tandis que Si-men K'ing, ayant échappé par miracle à la mort, donne libre cours à ses mœurs dissolues. En effet, il entretient des rapports coupables avec Tch'ouen-mei, la servante de P'an Kin-lien, et encore avec Li P'ing-eul, la femme d'un de ses amis, qu'il prend également comme concubine à la mort de son mari. En même temps, il s'enrichit par des moyens plus ou moins honnêtes. Bientôt Li P'ing-eul donne le jour à un fils, tandis que Si-men K'ing obtient un poste de « sous-chef de mille familles », grâce à l'appui du premier ministre Ts'ai King. Ayant descendance, richesse et honneurs, Si-men K'ing donne libre cours à ses débauches ; ses femmes et concubines ne lui suffisant pas, il court encore à droite et à gauche. Mais P'an Kin-lien, jalouse de ce que Li P'ing-eul a un fils, fait ce qu'elle peut pour nuire à l'enfant : grâce à ses soins (?), l'enfant

meurt, suivi de près par sa mère qui ne peut résister à son chagrin. P'an Kin-lien en profite pour cajoler encore plus son mari ; mais un soir, lui ayant administré un aphrodisiaque en trop grande quantité, celui-ci meurt subitement. Après sa mort, P'an Kin-lien et sa servante ^{p.081} Tch'ouen-mei nouent des relations avec son gendre T'chen Tsing-tsi ; leur intrigue ayant été découverte, P'an Kin-lien est renvoyée, Tch'ouen-mei est vendue. La première, en attendant de se remarier, va habiter chez une vieille femme Wang, mais son beau-frère Ou Song, qui a bénéficié d'une amnistie, revient à l'improviste et la tue. Quant à Tch'ouen-mei, elle est achetée comme concubine par un général nommé Tcheou ; elle lui donne un fils, et bientôt est élevée au rang de femme légitime. Peu après les Barbares envahissent la Chine ; partout règnent le désordre et la confusion et, au moment où les envahisseurs vont atteindre Ts'ing-ho, la femme de Si-men K'ing emmène son fils Siao-ko, né peu de temps après la mort de son mari, pour tâcher de se réfugier dans la ville de Tsi-nan. En route ils s'arrêtent dans un monastère ; pendant la nuit, Wou Yueh-niang, la femme de Si-men K'ing, voit en songe la vie passée de son mari ainsi que la rétribution céleste qu'il est en train de recevoir ; elle comprend en même temps que, par un phénomène de métempsychose, c'est son mari qui revit en la personne de son fils. Le lendemain, pour lui permettre de racheter ses péchés passés, elle le fait entrer comme bonze sous le nom de Ming-wou (Qui comprend clairement), dans le monastère où elle a passé la nuit.

Ce roman lui aussi n'existait tout d'abord qu'à l'état de manuscrit ; ce n'est qu'en 1610 qu'il parut imprimé et divisé en 100 épisodes, dont les 53 au 57, qui manquaient primitivement, furent complétés au moment de la gravure. Le *Ye-hou-pien* (livre 25) le dit ; mais on s'en aperçoit facilement à la lecture, car non seulement le style de ces cinq chapitres détonne au milieu des autres, mais encore on y trouve nombre d'expressions du dialecte de la province du Kiang-sou, tandis que tout le roman est écrit en langage du Chan-tong.

Le roman chinois

L'auteur du *Kin-p'ing-mei* est inconnu : CHEN TE-FOU dit seulement que c'était un grand lettré bien connu sous le règne de Kia-king (début du XVI^e siècle) ; aussi, croit-on communément que ce fut WANG CHE-TCHEN ¹, quoique quelques-uns supposent que ce fut plutôt un de ses p.083 disciples. De ce mystère naquirent — c'était inévitable — des légendes plus ou moins ingénieuses disant que WANG CHE-TCHEN écrivit ce roman pour s'en servir comme moyen de vengeance. Certains racontent que, le roman terminé, son auteur imprégna les feuillets du manuscrit d'un poison violent et le présenta à Yen Che-fan, le fils du premier ministre. Celui-ci le lut en mouillant ses doigts de salive pour tourner les pages ; aussi, le roman fini, mourut-il empoisonné. D'autres disent que la victime de cette ruse ne fut pas Yen Chen-fan, mais bien un nommé T'ang Chouen-tche, sur la dénonciation de qui le père de Wang Che-tchen aurait été condamné à mort. On ne peut guère accorder crédit à ces légendes ; cependant, sous le règne de l'empereur K'ang-hi (au XVII^e siècle), quand TCHANG TCHOU-P'O fit paraître le *Kin-p'ing-mei* après l'avoir commenté, il y ajouta une préface intitulée : « De la piété filiale difficile à pratiquer ».

À cause de ses nombreux passages trop licencieux, le *Kin-p'ing-mei* a été toujours considéré comme un livre pornographique ; c'est seulement il y a une dizaine d'années que des critiques l'ont réhabilité, car on s'est aperçu que, les passages incriminés mis à part, ce roman était un très bon roman de mœurs, décrivant d'une manière frappante la vie quotidienne, les mœurs et les défauts de toute une classe de la société. Le style en est riche et varié ; il raconte les choses tantôt d'une manière directe, tantôt d'une manière détournée ; tantôt c'est clair et brutal, tantôt c'est caché et sous-entendu ; d'ailleurs, c'est à cause de la beauté de son style que ce roman a été attribué à WANG CHE-TCHEN, celui-ci étant considéré comme la seule personne de son temps capable de faire une telle œuvre. Quant à l'opinion commune disant que le *Kin-p'ing-mei* ne décrit que des personnages plus ou moins débauchés,

¹ WANG CHE-TCHEN, de son surnom YUAN-MEI ou encore FENG-TCHEOU, était un grand lettré vivant sous les Ming. Sous le règne de Wan-li, il occupa la charge de ministre de la Justice. Il joua un très grand rôle dans les milieux littéraires de son époque et il était également connu comme bibliophile.

parasites, pique-assiettes, gens de basse extraction, elle n'est pas tout à fait juste, car non seulement Si-men K'ing appartenait, d'après l'auteur, à une grande et vieille famille, mais encore il avait de fort belles relations et, quoique droguiste de son métier, les lettrés même ne dédaignaient pas de nouer des relations avec lui. Tout en le prenant pour héros, l'auteur avait fait entrer dans son roman toutes les classes de la société et ne s'était pas contenté d'en dépeindre une seule.

Ce qu'il y a encore de remarquable dans ce roman, c'est ^{p.084} que le premier en date (puisque'il est de beaucoup antérieur au *Hong-leou-meng*) il a très bien réussi ses personnages féminins. Dans les romans chinois, tels que le *Choei-hou-tchouan* et autres, ces personnages sont toujours assez sommairement traités, tandis que le *Kin-p'ing-mei* en diffère totalement à ce point de vue. Ainsi, P'an Kin-lien, dans le *Choei-hou-tchouan*, n'est qu'un personnage décrit identiquement à celui de la femme de Yang Hiong ; mais, dans le roman qui nous occupe, il est un des personnages principaux et chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, tout contribue à lui donner une personnalité bien définie. Quant aux autres personnages féminins du roman, tels que Wou Yue Niang (la femme de Si-men K'ing), Mong Yue-leou, Tch'ouen-mei (ses concubines), etc., tous sont également dépeints d'une manière bien originale, chacun avec son caractère propre.

Enfin, quoique dans le *Choei-hou-tchouan* l'histoire de Si-men K'ing n'occupe que deux chapitres, le *Kin-p'ing-mei*, qui n'en est que le développement, ne montre cependant aucune trace de lourdeur et, pour donner une idée de ce roman, en voici deux passages parmi les plus typiques :

« La femme (P'an Kin-lien) s'écria :

— Justement, je viens de me rappeler quelque chose : je voulais en parler, mais je l'avais oublié.

Elle ordonna alors à Tch'ouen-mei :

— Apporte le brodequin pour le lui montrer (à Si-men K'ing) ! Sais-tu à qui appartient ce brodequin ?

Si-men K'ing répondit :

— Je ne sais à qui c'est !

— Regardez-le donc ! Il ment encore ! Tu me trompes comme un chat jaune à queue noire ¹ ! Un belle chose que tu as faite ! Un sale sabot de la femme de Lai-wang ², et comme une perle de ta paume tu le conserves dans la grotte de T'sang-tch'ouen-wou, dans un coffret, avec des papiers et du parfum ! Est-ce donc une chose si rare que tu en prennes tellement soin ! Je ne serais pas étonnée si après sa mort cette dévergondée tombait dans l'enfer Ha-pi !

Et, désignant Ts'ieou-kiu, elle ajouta :

— Cette idiote, croyant que c'était un brodequin à moi, l'a sorti de sa cachette. Je l'ai bien battue pour cela !

À T'chun-mei : p.085

— Jette-moi ça vivement dehors !

T'chouen-mei jeta le brodequin par terre et dit en regardant Ts'ieou-kiu :

— Je t'en fais cadeau, tu pourras le mettre !...

...Ts'ieou-kiu s'en alla, emportant le brodequin, mais Pan Kin-lien la rappela, disant :

— Apporte-moi un couteau, pour que je fasse quelques morceaux du brodequin de cette dévergondée et les jette aux cabinets, pour que cette p..., derrière la montagne des Enfers, ne puisse jamais renaître à la vie !

S'adressant alors à Si-men K'ing, elle ajouta :

— Plus tu auras de peine en voyant cela, plus menu je le hacherai !... » (Épisode 28.)

¹ Expression équivalant à : dire un mensonge cousu de fil blanc.

² Domestique de Si-men K'ing.

Le roman chinois

Et voici le deuxième passage, extrait de l'épisode 49 :

« ...Au moment où les lampes allaient être allumées, le censeur Ts'ai ¹ dit :

— Toute une journée je vous ai troublé profondément ; arrêtez, je vous en prie, le vin !

Et il se leva et quitta la table. Ses serviteurs voulaient déjà allumer les lanternes ; Si-men K'ing dit :

— N'allumez pas les lanternes pour le moment ; je prie mon vieux maître d'aller à l'intérieur pour se changer...

Alors... il le fit entrer dans le pavillon du Jade ; la porte de communication fut fermée ; on vit alors deux chanteuses en toilettes luxueuses, qui se tenaient debout au pied du perron et qui, s'avançant, saluèrent en se prosternant quatre fois, comme si elles piquaient des chandelles dans des chandeliers. Le censeur Ts'ai, en les voyant, ne pouvait s'avancer tout en le désirant, mais ne se résignait pas à partir tout en voulant reculer ; alors il dit :

— Sse-t'siouen ², pourquoi donc me gêner tellement ? Je crains que ce ne soit faisable !...

Alors ils entrèrent dans le pavillon et le censeur demanda du papier et un pinceau, ayant l'intention de faire une poésie pour la laisser en souvenir à son hôte. Si-men K'ing ordonna immédiatement au petit domestique chargé de la bibliothèque de faire de l'encre bien épaisse sur la pierre à encre du ruisseau Toan-ts'i ³, et d'étaler du ^{p.086} papier de brocart. Ce censeur Ts'ai, après tout, avait bien le talent de Tchoang-yuan ⁴ ; prenant le pinceau en main, sans prendre le temps

¹ Ts'ai King, censeur impérial, grâce à l'appui de qui Si-men K'ing obtiendra sa charge de maître adjoint de mille familles.

² Surnom de Si-men K'ing.

³ Sous-préfecture de Kwang-tong où il y a une carrière dont on extrait des pierres à encre renommées.

⁴ Lettré reçu premier aux examens de doctorat.

Le roman chinois

de ponctuer sa littérature, faisant des caractères tels des serpents et des dragons, sous la clarté de la lampe, d'un seul jet il termina une poésie...

Ces deux passages, quoiqu'un peu courts, montrent assez bien, croyons-nous, le talent de l'auteur du *Kin-p'ing-mei*. Car le premier, en quelques lignes, nous fait voir d'une manière saisissante une femme sans éducation, jalouse à l'excès, tandis que le second nous montre la vénalité d'un grand fonctionnaire, sa soif de plaisirs qui fait qu'il ne se résigne pas à partir en voyant que son hôte avait appelé des chanteuses, mais aussi, en même temps, nous montre qu'il a bien conservé son caractère de lettré.

Les romans de l'époque Ming étaient souvent des romans à clef, écrits dans un but diffamatoire, chacun des personnages fictifs cachant une personnalité du temps. Naturellement, on pensa que le *Kin-p'ing-mei* ne faisait pas exception, et un écrivain, CHEN TÖ-FOU, identifia même les principaux personnages de ce roman. Cependant, M. TCHENG TCHEN-TOUO ¹ pense que ces personnages sont purement fictifs, tandis que LOU SIUN ², quoique ne voulant se prononcer d'une manière définitive, croit pourtant que le héros du roman, Si-men K'ing, cache un personnage de l'époque, sans vouloir préciser son affirmation.

Sous le règne de l'empereur Wan-li, il existait un ouvrage intitulé *Yu-kiao-lî*, attribué à l'auteur du *Kin-p'ing-mei*, et qui aurait été la suite de ce dernier ouvrage. CHEN TÖ-FOU en avait vu le premier livre et, d'après lui, les obscénités qu'on y relève seraient encore plus nombreuses que dans le *Kin-p'ing-mei* ³, mais cet ouvrage est introuvable aujourd'hui, et sans doute a-t-il complètement disparu. Il est vrai qu'il existe encore un roman portant ce nom, mais ce qui y est raconté diffère totalement de ce qu'en dit CHEN TÖ-FOU ; sans doute

¹ Histoire générale de la littérature, volume III, page 126.

² *Tchong-huo-siao-chouo-che-lïo*, page 203.

³ *Yeh lou pien*, cité par LOU SIUN, dans *Tchong-kouo-siao-chouo-che-lïo*, page 205.

Le roman chinois

c'est un auteur qui a voulu profiter de ce que le roman original avait disparu pour en emprunter le titre, afin d'écouler son œuvre.

Il existe, en outre, un *Siu-kin-p'ing-mei* (Suite au *Kin-p'ing-mei*) (4022-4023), en 64 épisodes, œuvre de TING YAO-HANG (1620?-1691). Dans ce roman, tous les personnages du *Kin-p'ing-mei* renaissent dans leur seconde vie, pour finir les actes de leur vie antérieure et recevoir leur rétribution céleste. Tout le roman a comme cadre le Livre des récompenses et des peines (*T'ai-chang-kan-ying-p'ien*), chaque chapitre étant précédé d'une sorte d'introduction exhortant le lecteur à pratiquer la vertu et à fuir la luxure. Malgré son but moral, ce livre fut plus tard interdit par les autorités, car s'il réfutait en quelque sorte le *Kin-p'ing-mei*, il n'a pu éviter de tomber dans des descriptions non moins licencieuses que celles de ce dernier. Malgré ce défaut, cet ouvrage est mieux écrit que les « Suites » des autres romans, qui sont ordinairement fades et sans vigueur, et surtout les passages où sont décrites l'invasion des Barbares, ainsi que les souffrances subies par les Chinois pendant cette invasion, sont très vivants, et M. TCHENG TCHEN-TOUO croit que l'auteur n'a fait qu'y décrire ses propres aventures pendant cette époque troublée.

Enfin, il existe un roman intitulé *Ko-lien-houa-ying* (L'ombre des fleurs à travers la jalousie), en 48 épisodes, d'auteur inconnu. Il est presque identique au *Siu-kin-p'ing-mei*, mais les noms des personnages ont été changés, les passages traitant des causes et effets, de la rétribution et des châtiments célestes ont été supprimés, tandis que les passages licencieux du *Siu-kin-p'ing-mei* étaient conservés. Cet ouvrage fut également frappé d'interdiction.

Le P'in-houa-pao-kien

Le *P'in-houa-pao-kien* (Le miroir précieux pour apprécier les fleurs), qui comprend 60 épisodes, fut pour la première fois imprimé en la seconde année du règne de Hien-fong (1852) et décrit le monde des acteurs, à partir de l'époque de K'ien-long. L'auteur en est un lettré de Tch'ang-tcheou (dans le Tche-kiang), nommé TCH'EN SEN-CHOU, et qui

Le roman chinois

avait le surnom de CHAO-YI. Sous le règne de l'empereur Tao-koang (1821-1850), il habitait Pékin et fréquentait beaucoup le monde du théâtre ; avec tous les faits et aventures dont il avait été témoin ou dont il avait entendu parler, il fit ce roman. Il s'arrêta d'abord au trentième chapitre pour aller voyager ; en 1849, ayant parcouru presque toute la Chine, il revint à Pékin et fit les trente derniers ^{p.088} chapitres de son roman. Celui-ci terminé, ce fut, parmi les amateurs d'œuvres de ce genre, à qui s'empresserait de le copier, et ce ne fut que trois ans plus tard qu'il fut imprimé.

L'intrigue de ce roman est plutôt insignifiante, puisqu'il ne fait que décrire les aventures de certains acteurs, ainsi que de ceux qui les fréquentaient, mais ce qui le particularise, c'est que cet ouvrage a été fait sur le modèle des romans sentimentaux, donnant à ses personnages les sentiments d'amants et d'amantes ; les propos tendres y foisonnent ; mais, comme dit LOU SIUN, « les héroïnes ne sont pas des femmes, chose qui ne fut jamais décrite dans d'autres ouvrages ¹ ». Ainsi, le passage qui décrit la visite du célèbre « Tan » ² Tou K'in-yen à son ami malade Mei Tseu-yu est vraiment typique :

« Quand K'in-yen arriva dans la famille Mei, son cœur était rempli de crainte, pensant que cette fois-ci il allait sûrement recevoir des insultes. Mais quand il eut vu Mme Yen (la mère de Mei Tseu-yu), non seulement elle ne le réprimanda point, mais encore en eut pitié et de plus lui ordonna d'aller consoler Tseu-yu. Ceci dépassait vraiment les limites de ce qu'il avait prévu, et en son cœur il eut de la joie tout en ayant de la peine. Mais il ne savait si Tseu-yu était gravement malade ou non, et comment le consoler ? Il ne put qu'obéir aux ordres de la dame et, faisant bonne contenance, entra dans la chambre de Tseu-yu. Il vit que les jalousies et les rideaux n'étaient pas enroulés, que la poussière naissait sur les tables et les guéridons, et aperçut un petit lit en bois précieux

¹ *Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao*, page 296.

² [Voir note page 24.](#)

portant des rideaux de mousseline légère. Yun-eul (le domestique), soulevant les rideaux, appela :

— Chao-yeh ! (jeune maître), K'in-yen est venu vous voir !

Tseu-yu, qui était justement dans le sommeil, répondit vaguement un ou deux mots. K'in-yen s'assit alors au bord du lit et vit que Tseu-yu avait la figure jaune et amaigrie et l'air terriblement fatigué. Se penchant sur l'oreiller, il l'appela tout bas ; et, sans en avoir conscience, ses larmes coulèrent avec abondance, tombant sur la figure de Tseu-yu. Tout à coup, celui-ci se mit à rire, disant : p.089

Le septième jour de la septième lune, au Tch'ang-cheng-tien,
Au milieu de la nuit, quand sans témoins on se parlait tout bas ¹.

Après avoir déclamé ces deux vers, il poussa encore un éclat de rire. K'in-yen, le voyant délirer ainsi, avait peine à supporter sa douleur ; il souleva un peu la couverture et, pensant que la dame étant au dehors, il n'était pas convenable d'appeler Tseu-yu à haute voix, il appela :

— Chao-yeh !

Tseu-yu, en songe, pensait que, arrivé le septième jour de la septième lune, il irait chez Sou-han rencontrer K'in-yen, et que tous les trois ils pourraient encore causer de leur âme et de leur cœur ; c'était une chose que Tseu-yu n'oubliait pas même un instant, aussi dit-il ces deux vers d'une poésie des T'ang. Il dormait si profondément qu'en un moment il lui était difficile de se réveiller. On le vit encore rire un moment, puis déclamer :

Je pensais qu'aux sources jaunes et dans les cieux bleus,
Il serait difficile de chercher...

¹ Deux phrases de la poésie célèbre de Po Kiu-yi, le *Tch'ang-hen-ko* (La chanson du regret éternel). Dans « Le Pavillon de la longévité » (*Tch'ang-cheng-tien*), un soir du septième jour de la septième lune, l'empereur Ming-hoang des T'ang et sa favorite Yang Koei-fei s'étaient juré « d'être au ciel des oiseaux ayant leurs ailes côte à côte, sur terre des arbres aux branches entrelacées », et d'être époux dans toutes leurs vies successives.

Le roman chinois

Ayant déclamé, il se retourna vers l'intérieur pour se rendormir. K'in-yen le voyant troublé à ce point, ses larmes furent encore plus nombreuses ; il ne put que le regarder fixement, sans oser l'appeler de nouveau. » (Episode 29.)

Quant à la conclusion qu'avait imaginée l'auteur pour terminer son ouvrage, elle est contenue dans le dernier chapitre : Les lettrés connus et les acteurs célèbres se réunissent dans le « Parc des Neuf Parfums » et, ayant peint les acteurs sous la figure de fées des fleurs, les lettrés font des stances louangeuses sur chacun d'eux. Quant aux acteurs, ils confectionnent des tablettes de longévité et de bonheur au nom des lettrés, en faisant également des stances ; toutes les poésies sont gravées sur pierre afin d'en perpétuer le souvenir, et la stèle est déposée cérémonieusement sous le pavillon des Neuf Parfums. À ce moment, ^{p.090} tous les acteurs avaient déjà abandonné leur ancien métier ; devant les lettrés, ils font fondre leurs bijoux et brûlent leurs vêtements de femmes. Au moment où tout va être consumé...

« tout à coup un souffle de brise parfumée enleva les cendres en l'air ; flottantes et morcelées, éclairées par le soleil pourpre, elles ressemblaient à d'innombrables papillons. Répandant un parfum qui pénétrait dans les narines, plus elles tourbillonnaient, plus elles montaient, et, montées au milieu du ciel, devinrent mille points d'or qui disparurent en un clin d'œil...

Les personnages du roman ont tous existé ; on peut facilement les reconnaître d'après leurs noms qui sont assez transparents et aussi d'après leurs caractères et leur manière d'être ; seuls Mei Tseu-yu et Tou K'in-yen sont des personnages fictifs, entièrement inventés par l'auteur (les seconds caractères de ces deux noms — Yu et Yen — réunis ensemble, signifient « apologue », ce qui démontre clairement que ces personnages ont été inventés). Quant à l'auteur lui-même, il s'était dépeint sous le nom de Kao P'in (caractère élevé).

Le roman chinois

Le Hai-chang-houa-lie-tchouan

Le *Hai-chang-houa-lie-tchouan* est composé de 64 épisodes et porte : « Par YUN-KIEN-HOUA-YE-LIEN-NONG » ¹. Quelques-uns sont d'avis que, sous ce pseudonyme, se cache la personnalité de HAN TSEU-YUN. Celui-ci était fort habile au jeu des échecs chinois, aimait l'opium et habita longtemps la ville de Shanghai. Il fut à un certain moment rédacteur dans un journal : tout ce qu'il touchait, il le dépensait chez les chanteuses, et naturellement il acquit une grande expérience de ce milieu spécial. Tseu-yun était son surnom, son prénom n'est pas connu ; quant à son roman, il parut en la dix-huitième année de Kouang-siu (1892).

Le roman a pour héros Tchao P'ou-tchai et autour de lui gravitent tous les autres personnages. En voici le résumé :

À l'âge de 17 ans, Tchao P'ou-tchai vient à Shanghai visiter son oncle Hong Chan-k'ing. Il se met à fréquenter les maisons de thé, mais, jeune et inexpérimenté, il y prend goût et ne tarde pas à se ruiner. Hong Chan-k'ing le renvoie dans sa famille mais il revient en cachette et, de p.091 déchéance en déchéance, il en est réduit à devenir tireur de pousse-pousse.

Le roman s'arrêtait d'abord là, c'est-à-dire au vingt-huitième épisode. Comme on le voit, l'intrigue du roman est pour ainsi dire inexistante ; pourtant, autour du personnage de Tchao P'ou-tchai, s'agitent une foule de personnages pittoresques : commerçants des concessions de Shanghai, jeunes gens riches et débauchés, entremetteurs, ainsi que des chanteuses de toutes classes, depuis celles nommées vulgairement « T'chang-san » jusqu'à celles attachées aux fumeries d'opium.

En l'année 20 du règne de Kouang-siu parurent les épisodes 29 à 64 du roman. Dans cette partie, Hong Chan-k'ing rencontre un beau jour son neveu dans les brancards d'un pousse-pousse ; il écrit

¹ « Les fleurs même ont de la compassion pour moi, de la sous-préfecture de Yun-kien. »

immédiatement à sa sœur pour l'informer de la déchéance de son fils. Celle-ci ne sait que faire ; heureusement sa fille Eul-pao est très intelligente, et toutes deux, sur l'instigation de celle-ci, viennent à Shanghai à la recherche de Tchao P'ou-tchai. Elles réussissent à le retrouver, mais, éblouies par la vie joyeuse qu'on mène à Shanghai, elles ne songent plus au retour. Hong Chan-k'ing les exhorte à partir, mais comme elles ne l'écoutent point ils se brouillent. Bientôt l'argent qu'avait Mme Tchao s'épuise ; elle et ses enfants n'ont plus de quoi payer leurs frais de voyage et ne pourraient partir, même s'ils le désiraient. Eul-pao devient chanteuse à son tour et obtient beaucoup de succès. Un jour, elle fait la connaissance d'un fils de famille nommé Che, très riche, qui l'emmène dans sa villa passer l'été et lui promet le mariage ; mais il part bientôt pour Nankin, sous prétexte de mettre ses affaires en ordre, en promettant de revenir bientôt. Après son départ, Eul-pao, se préparant à la vie sérieuse, ne veut plus recevoir de visiteurs ; d'autre part, elle emprunte de l'argent pour s'acheter toilettes et bijoux en vue de ses noces qu'elle croit prochaines. Le jeune Che cependant ne reparaît plus. Eul-pao envoie un domestique à Nankin aux nouvelles et apprend que Che, qui vient de se fiancer à une jeune fille de grande maison, est allé à Yang-tcheou pour célébrer son mariage. À cette nouvelle, Eul-pao s'évanouit ; on la rappelle à elle, mais, ayant quelques milliers de dollars de dettes, elle ne peut faire autrement que de reprendre son ancien métier.

Le roman s'arrête définitivement sur ces faits. Dans une ^{p.092} postface, l'auteur avait promis de le continuer, mais il ne réalisa pas sa promesse.

Les faits et les personnages du roman sont, pour la plupart véridiques, et aujourd'hui nombre de ces derniers vivent encore. Bien entendu, leurs noms ont été changés dans le roman, sauf cependant celui de Tchao P'ou-tchai. On dit que celui-ci était un ami de l'auteur HAN TSEU-YUN et souvent lui prêtait de l'argent. Un jour pourtant il eut assez de l'insatiabilité de Han ; celui-ci écrivit alors ce roman pour se venger. Quand il en eut paru vingt-huit épisodes, Tchao P'ou-tchai lui

fit parvenir une forte somme d'argent pour acheter son silence ; aussi le roman s'arrêta-t-il là ; mais, devant le succès qu'il avait obtenu auprès des lecteurs, à la mort de Tchao P'ou-tchai, HAN TSEU-YUN en continua la publication dans un but de lucre, poussant même l'effronterie jusqu'à dire que la sœur de Tchao était devenue chanteuse.

Ce procédé fit école : pendant les dernières années du règne de Siuen-t'ong (1908-1912), parurent à Shanghai beaucoup de ces romans écrits dans un but de chantage, et par là même n'ayant aucune valeur au point de vue littéraire. Ils étaient publiés ordinairement dans les journaux comme feuillets, s'arrêtant brusquement souvent après la parution de quelques épisodes : leurs auteurs étant parvenus à leurs fins et ayant reçu de quoi faire taire leur inspiration.

Le *Hai-chang-houa-lie-tchouan* fut à l'origine imprimé avec deux autres romans, le tout était intitulé : « *Hai-chang-k'i-chou-san-tchong* »¹. Il en paraissait un fascicule tous les huit jours et dans chacun d'eux il y avait deux chapitres du *Hai-chang-houa-lie-tchouan*, constituant sans contredit le premier ancêtre des innombrables revues de nos jours. Mais ceci n'est pas sa seule particularité, car ce roman, par sa construction, est un peu analogue au *Jou-lin-wai-che* (dont il sera parlé ultérieurement), car, quoiqu'il ait Tchao P'ou-tchai pour personnage principal, il n'a pas d'intrigue propre et n'est qu'une succession d'anecdotes mises bout à bout, sans plan bien défini d'avance, racontées plutôt au fur et à mesure que les aventures véritables se produisaient ou bien parvenaient à la connaissance de l'auteur. D'autre part, ce roman est entièrement, p.093 en ce qui concerne les dialogues, écrit dans le dialecte de Shanghai ; au point de vue de l'étude du langage en Chine, il a une valeur qui n'est pas à dédaigner.

Quant à la raison pour laquelle il a pu avoir du succès et retenir ses lecteurs, c'est sans doute la véracité et le respect pour la couleur locale du récit, car les personnages qu'on voit se mouvoir dans le roman sont des types qu'on peut rencontrer chaque jour, le langage qu'ils parlent

¹ Trois œuvres originales de Shanghai.

Le roman chinois

est celui qu'on entend couramment à Shanghai. Le style de l'ouvrage est naturel, les descriptions sont exactes, et, pour l'exemple, voici le petit passage où est racontée la visite de Tchao P'ou-tchai avec un ami à une fumerie d'opium :

...Wang Ah-eul (Wang la seconde), en apercevant Siao-ts'ouen, s'élança vers lui en criant :

— Eh bien, tu m'as trompée, n'est-ce pas ? Tu avais dit que tu retournais chez toi pour deux ou trois mois, et maintenant seulement tu reviens ! Est-ce deux ou trois mois ? Je crois bien qu'il y a déjà deux ou trois ans !...

Siao-ts'ouen s'empessa de lui faire une figure souriante et la supplia, disant :

— Ne te fâche pas, je vais te dire.

Et, s'approchant de l'oreille de Wang Ah-eul, il lui parla tout bas. Il n'avait pas encore dit quatre phrases que Wang Ah-eul sursauta, et, d'une voix grave, dit :

— Tu es vraiment malin ! Tu penses prendre une blouse mouillée et la faire endosser par d'autres ? tandis que toi-même tu files, n'est-ce pas ?

Siao-ts'ouen, s'énervant, dit :

— Mais non ! attends donc que j'aie fini !

Wang Ah-eul se pelotonna de nouveau sur la poitrine de Siao-ts'ouen pour l'écouter ; on vit celui-ci, tout en parlant, désigner Tchao-P'ou-tchai d'un mouvement de ses lèvres ; immédiatement Wang Ah-eul se retourna pour jeter un regard vers celui-ci ; ensuite Siao-ts'ouen dit encore quelques mots.

Wang Ah-eul dit :

— Et l'autre ?

Siao-ts'ouen répondit :

— Moi, je suis comme auparavant !

Wang Ah-eul le laissa alors tranquille ; se levant, elle ranima la lampe, demanda le nom de Tchao P'ou-tchai, puis, de la tête aux pieds, l'examina attentivement. Tchao P'ou-tchai tourna son visage de l'autre côté, faisant ^{p.094} semblant de lire les inscriptions accrochées au mur. On vit à ce moment une servante d'âge moyen, d'une main portant une bouilloire, de l'autre tenant deux boîtes d'opium, qui monta lentement d'en bas... posa les boîtes à opium dans le plateau à fumer, alluma la lampe, prépara une tasse de thé et, tenant toujours la bouilloire, elle redescendit.

Wang Ah-eul, se mettant à côté de Siao-ts'ouen, se mit à griller de l'opium ; voyant P'ou-tchai assis tout seul, elle lui dit :

— Venez donc vous coucher un peu sur le lit !

P'ou-tchai n'attendait que cette phrase ; aussi il se coucha à la place inférieure du lit ¹ et regarda Wang Ah-eul qui, après avoir bien grillé une dose d'opium, la plaça sur la pipe et la donna à Siao-ts'ouen. Celui-ci, faisant : séou, séou, séou..., l'aspira jusqu'à la fin... À la troisième dose, Siao-ts'ouen dit :

— Je ne veux plus fumer !

Wang Ah-eul, retournant la pipe, la donna à P'ou-tchai. P'ou-tchai n'avait pas l'habitude de fumer ; à moitié de la dose, sa pipe s'obstrua... Wang Ah-eul, prenant l'aiguille, perça le trou dans la boulette d'opium et l'aida à maintenir la pipe au-dessus de la lampe. P'ou-tchai profita de cette situation pour lui serrer le poignet ; Wang Ah-eul, retirant sa main, de toute sa force frappa la cuisse de P'ou-tchai, lui causant du chatouillement, du mal, mais aussi du plaisir. P'ou-tchai, après avoir fini sa pipe, regarda furtivement Siao-ts'ouen ; il le vit les yeux fermés, somnolent, ayant l'air mi-endormi, mi-éveillé. P'ou-tchai l'appela doucement :

¹ À droite, le côté gauche étant considéré comme la place d'honneur.

Le roman chinois

— Mon frère Siao-ts'ouen !

Il l'appela deux fois de suite ; Siao-ts'ouen secoua seulement sa main, sans répondre. Wang Ah-eul dit :

— Il est pris par l'opium, laisse-le dormir !

P'ou-tchai alors ne l'appela plus...

Nous avons dit précédemment que le moyen de chantage pratiqué par l'auteur du *Hai-chang-houa-lie-tchouan* avait fait école. Avant de clore ce chapitre, il est juste que nous fassions remarquer que ce roman eut encore une autre influence sur la littérature romanesque de ces trente dernières années, une influence plus honorable et bien plus grande. En effet, de nos jours encore, on voit souvent apparaître des romans qui, comme lui, n'ont pas de plan bien défini d'avance, se contentant de relater des faits récents en les enjolivant tant soit peu, romans, si on veut, mais plutôt sortes de chroniques scandaleuses du temps. La plupart de ces œuvres furent publiées soit dans des revues, soit comme feuilletons de journaux. Elles sont quelquefois intéressantes à lire, mais, défaut qu'elles doivent précisément à leur forme, parfois leur auteur ne peut pas les finir, les faits relatés étant tellement sans lien qu'il devient impossible de leur raccorder un épilogue.

@

CHAPITRE VII

Romans de parade

@

Le *Ye-seou-pou-yen*. — Le *King-houa-youan*. — Le *Yen-chan-wai-che*.

p.097 Comme nous l'avons dit au chapitre premier, ces romans ont été écrits par leurs auteurs dans le but de montrer, soit toute l'étendue de leurs connaissances, soit toute leur habileté à faire de belles phrases symétriques bourrées de citations et d'allusions littéraires. Aussi, si cette catégorie de romans comprend des œuvres remarquables au point de vue originalité, elles le sont moins au point de vue littéraire, car, où le fond est sacrifié à la forme, où l'intrigue est négligée au profit des descriptions techniques. Les romans les plus représentatifs de cette catégorie sont le *Ye-seou-pou-yen*, le *King-houa-yuan* et le *Yen-chan-wai-che* ; nous allons les examiner successivement.

Le *Ye-seou-pou-yen*

Le *Ye-seou-pou-yen* parut au commencement du règne de Kouang-siu (vers 1880). Le *Houa-tchao-cheng-pi-ki* ¹ dit que son auteur fut un nommé Miao, mais, d'après la préface même du roman, ce serait plutôt un nommé Hia, originaire de Kiang-yin.

« Bachelier très connu, celui-ci se présenta à l'examen de licence ; n'ayant pas été reçu, il accepta les invitations de grands personnages à devenir leur secrétaire. Ainsi il parcourut successivement les provinces de Tche-li, Chan-si, Chen-si, puis il traversa le Yun-nan et le Sseu-tch'ouan et revint chez lui en remontant le Fleuve par les provinces de Hou-nan et de Hou-peï. Son expérience étant riche, quand il la manifesta dans des compositions, celles-ci en eurent un esprit sortant du commun... mais sa tête était déjà grise. Dorénavant il écarta toute pensée

¹ Cité dans *Siao-chouo-k'ao-tcheng*, volume 2, page 127.

d'avancement et se consacra uniquement à la composition d'ouvrages ¹.

p.098 L'avant-propos du *Kiang-yin-yi-wen-tche* ² donne plus de précisions ; il dit que le roman fut écrit par HIA EUL-MING ; or, EUL-MING était un surnom de HIA KING-K'IU, et le *Kiang-yin-hien-tche* dit sur ce dernier :

« KING-K'IU, qui avait comme surnom MAO-SIOU, était bachelier. Très intelligent et instruit, il connaissait bien les Annales et les classiques et, de plus, connaissait à fond les cent philosophes, les rites, la musique, la stratégie, le code, l'astronomie, le calcul, etc. Durant sa vie, les traces de ses pas se répandirent presque partout « entre les mers ». Il n'entretenait des relations qu'avec des sages ou des personnages importants... ³

Le *Ye-seou-pou-yen* est une œuvre formidable, comprenant 154 épisodes, divisés en 20 k'iuan. Ces derniers ne sont pas numérotés comme cela se fait ordinairement, mais sont classés au moyen des 20 caractères formant les deux phrases symétriques suivantes :

« Exciter les talents militaires, mesurer la littérature, cela est d'un lettré droit n'ayant pas son égal sous le Ciel ; fusionner les livres canoniques, fondre les Annales, ceci est le premier livre extraordinaire parmi les humains,

et l'auteur s'en est servi pour résumer en quelque sorte le roman tout entier. Celui-ci comprend à peu près toutes les connaissances des Chinois de cette époque : des récits, des dissertations, des discussions sur les livres canoniques, des explications des Annales, des exemples de piété filiale, des exhortations à la fidélité envers le prince, les arts, tels que la poésie, la médecine, la stratégie et le calcul, les sentiments, tels que la joie, la colère, la tristesse ou la crainte, rien n'y manque, et

¹ Préface du roman.

² Généralités sur la littérature de Kiang-yin.

³ Cité par LOU SIUN, dans *Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao*, page 277.

Le roman chinois

le héros du livre, celui qui a toutes les vertus, tous les talents, est nommé Wen Po, ayant comme surnom Sou-tch'en.

C'était

« un homme de fer, un génie unique ; dans ses poèmes, il avait chanté toutes les rivières et les montagnes ; dans son cerveau étaient réunies toutes les étoiles et constellations. On aurait dit qu'il ne recherchait pas les fonctions officielles, et pourtant il raisonnait comme Ts'i-tiao ; on dirait qu'il ne connaissait pas la galanterie, et pourtant il était délicat comme Song Yu. Faisant courir son pinceau, quand il composait des poèmes, il égalait Sseu-ma Siang-jou ; frappant des mains, quand il parlait de stratégie, il ^{p.099} égalait Tchou-ko Liang. D'une force capable de porter un trépied brûle-parfum, il était cependant modeste comme s'il ne pouvait supporter le poids de ses vêtements ; d'un courage capable de tuer un dragon, il était cependant craintif comme s'il allait tomber dans un précipice... Il considérait ses amis comme sa propre vie ; il honorait les Grands Principes comme des dieux ; c'était vraiment un vrai Jou ayant du caractère, un lettré célèbre ne connaissant pas le chaud et le froid des sentiments. Il avait un grand talent, c'était de respecter seulement les études orthodoxes, et ne croyait pas aux croyances hérétiques ; il avait un grand courage, c'était de comprendre ce que les autres ne pouvaient comprendre, de dire ce que les autres n'osaient dire ». (Épisode 1.)

Par bonheur pour lui, l'empereur régnant est sage et éclairé ; la renommée l'ayant fait connaître, Wen Po devient fonctionnaire, puis s'élève rapidement en grade ; quoi qu'il fasse, quoi qu'il tente, tout lui réussit admirablement. Son renom est tel que non seulement les Barbares environnant la Chine viennent lui faire leur soumission, mais encore son seul nom écrit sur une bande de papier suffit pour éloigner les mauvais esprits, tandis que le dragon, la licorne, le phénix et la tortue, symboles de vertu et de sagesse qui n'apparaissent qu'en

Le roman chinois

l'honneur du vrai sage, viennent se fixer dans son parc. Il réalise tous les exploits, tant civils que militaires, et l'empereur, qui a la plus grande vénération pour lui, ayant souvent recours à ses conseils, lui décerne le titre honorifique de « Père Sou ».

Wen Po a encore d'autres talents : non seulement il peut transformer son aspect, mais encore il connaît l'art de procréer à volonté ; il a de nombreuses concubines ; celles-ci lui donnent vingt-quatre fils, qui à leur tour occupent tous des postes en vue et lui donnent cent petits-enfants. Ceux-ci à leur tour ont des enfants, et le jour où la mère de Wen Po, Mme Chouei, fête son centième anniversaire, ce sont six générations successives qui se trouvent réunies ensemble, ce qui en Chine est considéré comme l'un des plus grands bonheurs de la terre. Naturellement, à l'occasion de cet anniversaire, de grandes fêtes sont données ; soixante-dix pays conquis grâce à la valeur de Wen Po lui envoient des ambassadeurs porteurs de présents, et l'empereur lui-même, non seulement vient en personne apporter ses félicitations à Mme Chouei, mais encore lui fait présent d'une paire d'inscriptions de souhaits sur lesquelles il la désigne p.100 sous le titre de « Pacificatrice du pays, protectrice de l'empire, la vertueuse, pieuse, charitable, jouissant d'une longue vie, exemple d'achèvement, Mme Wen, née Chouei ». (Épisode 144.)

Tout ce qu'un homme peut rêver d'actions d'éclat, de grandeurs, d'honneurs, est contenu dans ce roman ; c'est seulement devant le rôle d'empereur que l'auteur a reculé pour son héros. Quant aux doctrines hérétiques ou considérées comme telles, le bouddhisme et le taoïsme surtout, il s'efforce de les réfuter et de les combattre ; dans le roman, les prêtres bouddhistes ou taoïstes sont mis à mort, les temples et les pagodes sont détruits, seule la famille du « Père Sou » réunit tous les bonheurs et toutes les prospérités, objet du respect et de la vénération généraux.

Dans l'avertissement qu'on trouve en tête de l'ouvrage, il est dit que l'auteur du *Ye-seou-pou-yen* se sentant capable de faire de grandes actions mais n'ayant jamais eu l'occasion de mettre ses capacités à

Le roman chinois

l'épreuve, vieillit obscur et méconnu ; aussi écrivit-il son roman en y étalant toutes ses connaissances, en y décrivant toutes les grandes actions qu'il aurait voulu accomplir. D'ailleurs, le nom du héros du roman, « Wen Po », n'est que le caractère Hia décomposé en deux ; donc c'est bien lui-même que l'auteur aurait voulu décrire. Pourtant, peut-être lui-même ne se prenait-il pas tant au sérieux ; le titre de l'ouvrage nous indique que ce sont là des « radotages de vieux campagnard qui bavarde en se chauffant au soleil » ¹.

D'après TS'IEN KING-FANG ², HIA KING-K'IU termina son roman juste à l'époque où l'empereur K'ang-hi faisait un voyage dans le sud de la Chine. HIA fit relier son œuvre, se proposant de la présenter à l'empereur ; mais ses proches, craignant que cet acte ne provoquât la colère impériale avec toutes ses conséquences — car le livre contient certains passages fort licencieux — au lieu des récompenses qu'il espérait obtenir, tâchèrent de l'en dissuader. HIA ne les écouta pas. Changeant de tactique, ses proches s'adressèrent alors à sa femme en lui représentant tous les dangers que pouvait faire naître l'acte de son mari et lui recommandant de faire tout ce qui était en son pouvoir pour l'en empêcher. Celle-ci ne trouva rien de mieux que ^{p.101} d'enlever en cachette quatre ou cinq pages de chaque fascicule et, lors du passage de l'empereur à Kiang-yin, quand HIA voulut lui porter son roman, elle joua la surprise en disant :

— Comment, tu veux le présenter aux regards de l'empereur ? Mais nos enfants, sans connaître la valeur de ce manuscrit, en ont détruit un bon nombre de pages !

HIA fut furieux, mais le mal étant fait, il s'empressa de le réparer ; il compléta son œuvre, mais, quand il eut terminé, l'empereur était déjà parti.

Cette anecdote, comme tant d'autres, appartient en réalité au domaine de la légende. Ce qui lui donna naissance, c'est que, d'après

¹ Yé : campagnard ; seou : vieillard ; pou : se chauffer au soleil ; yen : paroles.

² *Siao-chouo-ts'ong-k'ao*, volume 2, page 46.

Le roman chinois

LOU SIUN ¹, HIA KING-K'IU avait composé également des travaux sérieux, parmi lesquels il y avait le *Kang-mou-kiu-tcheng* ². Il chargea un de ses amis, gouverneur du Fou-kien, de présenter cet ouvrage à l'empereur, sans y réussir ; aussi, quand l'empereur K'ien-long fit son voyage en 1751, HIA se rendit à Sou-tcheou à sa rencontre, projetant de l'offrir lui-même, mais il en fut empêché par une cause restée inconnue.

Le *Ye-seou-pou-yen* mérite vraiment la qualification de « fiction », son personnage principal étant par trop irréel. À ce point de vue, le « Voyage vers l'Occident » est peut-être plus humain, car si les personnages de ce dernier roman sont des sorciers ou des bêtes féroces personnifiées, au moins leurs sentiments, leurs actes, sont ceux des hommes ; ils sont plausibles et véridiques. Par contre, Wen Po est un personnage purement mythique, produit d'une fantaisie exubérante et que l'imagination a peine à se représenter. D'ailleurs, il faut noter que si le *Ye-seou-pou-yen* a un certain succès auprès des lecteurs, ce n'est la plupart du temps qu'un succès de curiosité, beaucoup de personnes ne le lisant que pour se rendre compte de ses défauts, plutôt que pour apprécier ses qualités. Il nous est impossible d'en donner ici un extrait car il est difficile d'en choisir un passage bien caractéristique ; cependant nous ferons remarquer que ce roman reflète bien son époque, le XVII^e siècle, époque où la classe des *Jou* attaqua de toutes façons les autres doctrines religieuses, surtout le bouddhisme et le taoïsme, en ne voulant laisser subsister que la doctrine de Confucius et de ses disciples, tels que Tchou-hi, son commentateur. Il est vrai que ce mouvement ^{p.102} fut une réaction assez naturelle, car sous les Ming, surtout à partir de l'époque de Tch'eng-houa (1465-1487), les prêtres, tant bouddhistes que taoïstes, avaient une influence énorme à la cour et occupaient des postes importants, se comportant, pour ce qui est de la vie quotidienne, comme des princes de sang. Aussi, quand Siao-tsong (1488-1505) monta sur le trône, son premier soin fut de se débarrasser de ces

¹ *Siao-chouo-kio-wen-tch'ao*, page 90.

² Rectifications sur la table du Kang-kien.

Le roman chinois

parasites religieux, et il supprima 437 charges de fa-wang (rois de la loi), 789 lamas et 1.129 autres fonctionnaires religieux ¹. Pour cette raison sans doute, dans le *Ye-seou-pou-yen*, les plus mauvais rôles sont tenus par des prêtres, tandis que leurs crimes et turpitudes sont punis par Wen Po, personnification de toutes les qualités d'un *Jou*.

Le King-houa-youan

L'auteur du *King-houa-youan* (Alliance mystérieuse du miroir et de la fleur) (4228-4231) ² se nommait LI JOU-TCHEN ; SONG-CHE était son surnom. Originaire de la province du Tche-li, il fut dès sa jeunesse remarquable par son intelligence ; cependant il n'aimait pas à faire des compositions à la mode du temps, compositions en huit parties, dont la maîtrise était indispensable à celui qui voulait se présenter aux examens impériaux. En 1782, il alla à Hai-tcheou avec son frère, celui-ci y occupant une fonction officielle : il eut l'occasion de suivre les enseignements du grand lettré LING T'ING-K'AN et, à ses moments de loisir, il traitait avec celui-ci des questions de phonétique, pour lesquelles, disait LI JOU-TCHEN lui-même, « il reçut de nombreux profits ».

LI JOU-TCHEN eut de nombreux amis, dont un grand nombre étaient également versés dans la phonétique chinoise ; aussi petit à petit il y acquit également une grande science. Il était en même temps habile dans toutes sortes d'arts considérés comme secondaires, tels que l'astrologie, la médecine, le calcul, les jeux littéraires, etc. Malheureusement, comme ses compositions littéraires n'étaient pas conformes à la mode du temps, il ne put jamais être reçu licencié et il mourut bachelier. Pendant les dernières années de sa vie il composa pour se distraire son roman ; il y mit plus p.103 de dix ans. Au cours de la huitième année du règne de Tao-koang (1828) en parut la première édition imprimée et, quelques années plus tard, LI JOU-TCHEN mourut, âgé d'une soixantaine d'années (environ 1763-1830). Outre son roman, il avait encore écrit des traités de phonétique

¹ Cf. *Siao-chouo-ts'ong-k'ao*, volume 2, page 50.

² How snow inspired verse, and a rash order made the flowers bloom (chapitre IV du *Ching-Houa-Yuan*). Par G. B.

dans lesquels il donnait plus d'importance à l'emploi pratique des tons, et osait critiquer les anciens.



Fig. 6. Lin Tche-yang, beau-frère de T'ang Ngao.

Gravure extraite du *King-Houa-youan*.

Le *King-houa-youan* eut beaucoup de succès dès sa parution : son intrigue est plaisante sans être par trop invraisemblable, il n'est pas trop pédant et la première partie, qui décrit des êtres, animaux ou plantes extraordinaires et fabuleux, ne manque pas d'intérêt. Ce roman

Le roman chinois

raconte que sous les T'ang, l'impératrice régnante Wou voulut un jour d'hiver voir les fleurs de son parc en pleine floraison ; elle donna un ordre dans ce sens aux cent génies des fleurs. Ces génies n'osèrent désobéir à l'impératrice des humains, et la floraison eut lieu, mais cela leur valut d'être punis par l'empereur de Jade qui les fit naître chez les mortels sous la figure de filles.

À la même époque vivait un bachelier nommé T'ang Ngao qui, se présentant aux examens de licence, y fut reçu troisième ; mais des censeurs l'accusèrent d'entretenir des relations avec Siu King-ye, grand de l'empire qui s'était insurgé contre l'impératrice et voulait rétablir sur le trône l'héritier de l'empereur défunt. T'ang Ngao est cassé de son grade de licencié ; déçu et dégoûté, il songe à quitter le monde pour aller vivre en ermite loin des humains, et se décide alors à accompagner son beau-frère qui part faire du commerce avec les pays étrangers. Ils traversent des pays bizarres, aux habitants tous plus extraordinaires les uns que les autres, tels que le pays des hommes percés, le pays des sages, le pays des géants, le pays au roi immortel, etc., et rencontrent des animaux et des plantes non moins extraordinaires. Au cours de ces voyages, T'ang Ngao tombe un jour sur une plante merveilleuse qui confère l'immortalité ainsi que le pouvoir de s'élever en l'air à celui qui l'a absorbée ; il s'empresse de la manger et peu après il quitte son beau-frère pour ne plus revenir.

Plus tard, sa fille T'ang Siao-chan va à sa recherche. En compagnie de son oncle, elle refait le trajet qu'avait fait son père sans réussir à le retrouver. Cependant, un jour qu'elle arrive dans une île, un bûcheron lui remet une lettre autographe de T'ang Ngao lui donnant le prénom p.104 de Koei-tch'en ¹ et lui commandant de se présenter aux examens impériaux féminins institués par l'impératrice. Cette lettre lui redonne du courage, et avançant dans l'île elle trouve une tombe portant l'inscription : « Tombeau du miroir et des fleurs » ; plus loin, elle arrive dans un village nommé « Village de l'eau et de la lune », et enfin, elle arrive devant un kiosque portant le nom « Kiosque où l'on pleure les

¹ Koei : gynécée ; tch'en : sujet de roi.

beautés » ; dans ce kiosque, se trouve une stèle avec cent noms : le premier est celui de Che Yeou-t'an ¹, le dernier celui de Pi Ts'iuen-tchen ², tandis que celui de T'ang Koei-tchen se trouve être le onzième. À la suite des noms, une inscription dit :

« Le Maître du Kiosque où l'on pleure les beautés dit : Ce pourquoi la liste commence par Che Yeou-t'an et Ngai Ts'oei-fang ³, c'est parce que le Maître dit lui-même que, faisant à fond des recherches dans les annales privées, il fit des trouvailles. Il regrettait que celles-ci fussent enfouies et inconnues et déplorait que la foule des fleurs parfumées ne se transmissent pas à la postérité, aussi il les nota avec son pinceau... Ce pourquoi la liste finit par Houa Tsai-fang ⁴ et Pi Ts'iuen-tchen, c'est parce que la foule des fleurs parfumées sont déchues et sont presque anéanties sans qu'on en entende parler ; maintenant, grâce à ceci, elles sont devenues impérissables ; n'est-ce pas comparable aux fleurs qui refleurissent ? Parmi les cent noms qui sont portés sur la liste, il n'y en a pas qui ne soient des arbres de jade ⁵ réunis en forêt ou des perles accouplées ; aussi avons-nous conclu la liste par la pureté accomplie. » (Épisode 48.)

Koei-tch'en, sachant que son père a conquis l'immortalité, et comprenant que ses recherches seraient vaines, se décide alors à revenir chez elle. En effet, à ce moment l'impératrice Wou fait procéder à des examens féminins ; Koei-tch'en qui s'y présente est reçue onzième et avec les autres lauréates qui portent précisément les noms qu'elle a lus sur la stèle, elle se retrouve dans le palais des examinateurs où journellement ont lieu des fêtes et des festins, pendant lesquels toutes s'amusent à toutes sortes de jeux. ^{p.105} Au beau milieu de ces agréables passe-temps, arrivent deux inconnues se

¹ *Che* : annales ; *yeou* : mystère ; *t'an* : rechercher.

² *Pi* : finir ; *ts'iuen* : accomplir ; *tchen* : pureté.

³ *Ngai* : déplorer ; *ts'oei* : sans mélange ; *fang* : fleur.

⁴ *Houa* : fleur ; *tsai* : de nouveau ; *fang* : fleurir.

⁵ Arbres de jade : personnes de talent.

disant être des lauréates du 4^e degré ; en réalité, ce sont les génies du Vent et de la Lune. Pour une cause futile, elles se fâchent avec les autres jeunes filles, mais tout s'arrange grâce à l'intervention de Koei-sing, le dieu de la littérature, et de Ma-kou, la déesse de la longévité. Cette dernière profite de sa venue pour prédire, au moyen de poésies, l'avenir des personnes présentes.

Peu de temps après, la révolte de Wen Yun, qui veut rétablir les Li ¹ sur le trône, éclate ; parmi les jeunes filles, il y en a qui vont servir dans son armée et quelques-unes meurent sur le champ de bataille. Finalement, les troupes impériales sont vaincues, l'empereur Tchong-tsong monte sur le trône, donnant le titre honorifique d'Impératrice Très Sainte à Wou Tse-t'ien. Celle-ci publie un édit, annonçant des examens pour l'année suivante ; en attendant, les lauréates du premier examen étaient invitées à se rendre au banquet de la Littérature Rouge ¹.

À la fin du roman l'auteur avait écrit : « Si on veut connaître les reflets complets du miroir, qu'on attende la suite de l'Alliance », mais cette suite n'a jamais été écrite ; peut-être est-ce la mort qui ne lui en a pas laissé le temps ? Quant au but primitif de l'ouvrage, il est exposé clairement dans l'inscription de la stèle du Kiosque : c'est que l'auteur, déplorant l'oubli dans lequel étaient tombés les noms de ces jeunes filles, voulut les transmettre à la postérité grâce à son roman. Celui-ci fut longtemps considéré comme un simple roman de « parade », dans lequel l'auteur étalait ses connaissances ; certains critiques le nomment même, tout comme pour le *Ye-seou-pou-yen*, un « roman encyclopédique », et en effet on trouve dans ce roman des explications sur les échecs et autres jeux, le calcul, la calligraphie, la médecine, l'astrologie, la phonétique, etc. C'est à HOU CHE que revient l'honneur de réhabiliter ce roman, en déclarant que c'est plutôt un roman à tendances féministes, et d'autres critiques le suivirent dans cette voie. Et en effet, si on le regarde de près, on peut dire que dans le *King-houa-yuan*, LI JOU-TCHEN a proposé rien moins que d'interdire le maquillage, le percement des

¹ Nom de famille des empereurs de la dynastie des T'ang.

oreilles, le bandage des pieds des femmes qui les avilissent et en font un p.106 objet d'amusement pour les hommes ; il s'oppose également aux consultations des devins pour la conclusion d'un mariage, à la coutume de prendre des concubines, et il revendique pour les femmes les mêmes droits politiques que pour les hommes ².

Là où les opinions de LI JOU-TCHEN sont les plus étonnantes, c'est quand il dit que les femmes étaient à l'origine les égales de l'homme et que ce fut ce dernier qui les ravala à un rang inférieur. Pour bien faire comprendre ses idées, pour faire sentir combien la façon de traiter les femmes en Chine est injuste et déraisonnable, il imagine de faire subir à un héros de son roman tous les mauvais traitements que subit une femme dès son jeune âge. Ce personnage, Lin Tche-yang, arrivé dans le pays des Femmes, est choisi par la princesse régnante comme concubin royal ; pour cela il doit, tout comme une femme, avoir les oreilles percées, les pieds bandés ; il est poudré, fardé, coiffé comme une femme ; heureusement que T'ang Ngao le tire de ce mauvais pas avant la conclusion de la cérémonie nuptiale.

Pour expliquer son opposition au fait de prendre des concubines, Li Jou-tchen fait ainsi parler la femme d'un chef de bandits qui, ayant capturé T'ang Koei-tchen, veut en faire sa concubine :

— Puisqu'il en est ainsi, pourquoi, de tout ton cœur, tu ne penses qu'à prendre une concubine ? Supposons que je prenne un concubin et que je te délaisse tous les jours, serais-tu content ? Vous autres, hommes, quand vous êtes pauvres, vous pratiquez encore les règles de la morale ; mais dès que vous devenez riches ou nobles, tout de suite il vous naît de l'injustice et vous oubliez même votre figure première ! Non seulement vous vous éloignez de vos parents et amis, non seulement vous devenez fiers de toutes façons, mais vous abandonnez même votre femme qui pourtant a

¹ Le rouge est considéré, en Chine, comme le symbole des jeunes filles et jeunes femmes.

² *Tchong-kouo-fou-niu-cheng-houo-che*, page 250.

partagé vos peines et votre misère. Ce sont là déjà des actes de scélérats qui vous font mériter d'être coupés en mille morceaux, mais encore vous ne pensez qu'à prendre concubine ; et que faites-vous donc de la fidélité ? Aujourd'hui, je ne te bats pas pour autre chose, je te bats uniquement parce que tu ne connais que toi-même sans songer aux autres ; quand je t'aurai frappé jusqu'à ce que tu n'aies plus d'orgueil, quand de ton cœur auront jailli de ^{p.107} la fidélité et de l'indulgence, alors seulement je serai satisfaite, et après cela, désormais, je ne m'occuperai plus de toi. En un mot, si tu ne prends pas de concubine, ça ira ; mais si tu en prends, il faudra que d'abord tu me trouves un concubin, alors seulement je serai satisfaite. Quant aux concubins, les anciens les appelaient *mien-cheou* ¹, *Mien*, parce qu'ils étaient beaux de visage ; *cheou*, parce qu'ils avaient de beaux cheveux. C'est là une chose que je n'invente pas, mais qui existe depuis l'antiquité...

La pensée de l'auteur, dans ce passage, c'est que l'homme doit avoir de la fidélité et en même temps de l'indulgence, et, faisant un retour sur soi-même, se demander : « Serais-je content si ma femme voulait prendre un concubin ? Puisque je ne le serais pas, ai-je le droit de prendre une concubine ? » Cette pensée fait honneur à LI JOU-TCHEN ; il est seulement regrettable qu'à la fin de la tirade citée ci-dessus, il se mette soudain à vouloir expliquer l'origine lointaine des concubins pour faire preuve d'érudition. Ce cas d'ailleurs n'est pas unique dans le roman.

Ce désir de l'auteur d'étaler tout son savoir gâte un peu le plaisir qu'on a à lire le *King-houa-youan*, mais là n'est pas son seul défaut, car parfois LI JOU-TCHEN, en faisant le procès des institutions sociales en vigueur, dépasse la mesure et ses critiques nous apparaissent alors risibles. Ainsi les mœurs du pays des Sages le remplissent d'admiration ; cependant, n'est-ce pas un peu de l'hypocrisie que le fait

¹ *Mien* : figure ; *cheou* : tête.

de se disputer à force de se céder mutuellement ? Aussi, comme le conseille LOU SIUN ¹, vaut-il bien mieux considérer cela comme de l'humour et en rire. Voici ce passage :

« ...Tout en causant, ils arrivèrent dans une rue animée et virent un geôlier de prison ² en train de faire des achats et qui, tenant un objet dans la main, disait :

— Mon frère, pour une marchandise d'une qualité supérieure, vous ne demandez qu'un prix infime ; si moi, votre cadet, je l'achetais, comment pourrais-je avoir la conscience tranquille ? Je vous prie instamment d'augmenter le prix pour que je puisse suivre vos instructions et l'emporter. Sinon, c'est que vous ne désirez pas me faire honneur et trafiquer avec moi. p.108

...Le marchand répondit :

— Puisque vous, mon frère, me faites l'honneur de vous adresser à moi, comment oserais-je ne pas prendre votre intention en considération ? Mais tout à l'heure, j'ai follement demandé un prix exagéré : déjà j'en suis honteux ; je ne m'imaginais pas que vous, mon frère, vous diriez au contraire que la marchandise est supérieure et que les prix sont infimes : n'est-ce pas rendre votre cadet encore plus confus ? Sans compter que ma vile marchandise n'est nullement à prix fixe ; dans le prix demandé, il y a place à marchandage, car on dit ordinairement : « Demander un prix haut comme le Ciel, répondre un prix bas comme la Terre. » Maintenant vous, mon frère, vous ne diminuez pas mon prix mais encore vous voulez l'augmenter : puisque vous êtes si consciencieux, je ne peux que vous prier d'aller faire votre achat chez d'autres ; moi, votre cadet, je ne puis obéir à vos ordres.

— Demander un prix haut comme le Ciel et répondre un prix bas comme la Terre, dit T'ang Ngao en les entendant, sont des

¹ *Tchong-kouo-siao-chouo-che-lö*, page 291.

² Ceux-ci ont la réputation d'être des gens sans scrupule.

Le roman chinois

paroles dites ordinairement par les acheteurs ; quant à la phrase : « Les prix ne sont nullement fixes, là dedans il y a place à marchandage », ce sont également des paroles d'acheteur ; jamais je n'aurais cru qu'ici elles sortiraient de la bouche de celui qui vend. Cela ne manque pas d'être amusant !

À ce moment, le geôlier dit de nouveau :

— Mon vieux frère, avec des marchandises supérieures vous demandez de bas prix, mais vous dites au contraire que moi, votre cadet, je suis consciencieux, n'est-ce pas manquer à la règle de l'indulgence pour autrui ? En toutes choses il ne faut pas tromper les gens, alors seulement c'est de la justice ; je me permets de demander qui donc, « en son ventre, n'a pas un abaque à calcul » ; comment moi, votre cadet, puis-je être berné par vous ?

Après de longues discussions, le vendeur s'entêtant à ne pas augmenter son prix, le geôlier, de guerre lasse, paya le prix demandé, mais prit la moitié des marchandises. Il allait partir, mais comment le marchand l'aurait-il laissé faire ? Ne cessant de répéter que la somme payée était trop forte pour des marchandises trop peu nombreuses, il retenait le geôlier sans le lâcher. Finalement, deux vieillards qui passaient arbitrèrent avec impartialité et firent emporter par le geôlier les huit dixièmes des marchandises pour ^{p.109} la somme qu'il avait payée. Alors seulement le marché fut conclu...

Les pays bizarres, leurs habitants, les animaux fabuleux et les plantes miraculeuses qu'on rencontre dans le *King-houa-yuan* ne sont pas tous les fruits de la fantaisie de LI JOU-TCHEN, mais viennent bien des sources les plus sérieuses. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples :

Le pays des Sages se trouve dans le *Pouo-wou-tche* de TCHANG HOUA, qui dit :

Le roman chinois

« Les citoyens du pays des Sages portent des robes, des chapeaux et des épées ; ils se cèdent avec politesse et ne se disputent pas.

Le pays des Longs Bras se trouve dans le *Chou-yi-ki* :

« Les habitants du pays sont habiles et savent fabriquer des voitures volantes qui, suivant le vent, vont au loin.

Le pays des Géants se trouve dans le *Wen-hien-t'ong-k'ao* :

« A l'est de Sin-louo, les habitants sont hauts de trente pieds, leurs dents sont pareilles à une scie, leurs griffes à des crochets ; des poils couvrent leur corps et ils attrapent les hommes pour les manger.

L'animal guérisseur se trouve dans le *Lou-che* de LOUO PI :

« A l'époque de Chen-nong, le pays du peuple Blanc présenta un animal guérisseur. Quand on tombait malade, on lui parlait en lui caressant le dos ; l'animal partait et revenait portant une plante dans sa gueule. On guérissait dès l'absorption de cette plante...

King-wei, l'oiseau qui veut combler la mer, se trouve dans le *Chan-hai-king* :

« La jeune fille de Yen-ti, s'appelant Niu-wa, se promenant sur la mer de l'Est, s'y noya. Elle se transforma en oiseau nommé King-wei ; il portait dans son bec des pierres des monts de l'Ouest pour en combler la mer...

Le riz « purifiant les intestins » se trouve dans le *Che-yi-ki* :

« En en mangeant un grain, on n'a plus faim pendant un an...

L'herbe qui fait marcher dans le vide se trouve dans le *Tong-ming-ki* :

« Elle a une graine comme de la moutarde ; si on la met dans sa paume et qu'on lui souffle dessus, alors elle grandit. Après l'avoir mangée, on peut se tenir debout dans le vide, sans que les pieds touchent la terre... ¹, etc., etc.

¹ *Siao-chouo-ts'ong-k'ao*, I, pages 69 et suivantes.

Le roman chinois

Le Yen-chan-wai-che

p.110 Le *Yen-chan-wai-che* ou Histoire romanesque de la montagne des Hirondelles, est l'œuvre de TCH'EN K'IEOU. Celui-ci, originaire de la sous-préfecture de Sieou-chouei dans le Tche-kiang, avait pour surnom YUN-TCHAI. Il était bachelier ; mais de famille pauvre, il vendait des peintures pour vivre. Il était habile à faire des compositions en phrases symétriques, aimait les *tch'ouan-k'i* ; aussi, eut-il l'idée d'employer ses talents à écrire un roman qu'il croyait nouveau dans son genre : car il ne connaissait pas le *Yeou-sien-k'ou* de TCHANG TS'O des T'ang qui était également écrit en phrases symétriques. Son œuvre fut terminée vers 1810 ; le sujet en était extrait de l'*Histoire de Teou-cheng* de FONG MONG-TCHEN, et TCH'EN K'IEOU n'a fait que développer cette histoire jusqu'à en faire un roman comprenant environ trente mille caractères. En voici le résumé :

Sous le règne de l'empereur Yong-lo des Ming vit à Pékin un jeune homme nommé Teou Cheng-tsou. Parti dans la préfecture de Kia-hing pour y parfaire ses études, il y fait la connaissance d'une jeune fille, Li Ngai-kou, avec laquelle il cohabite. Mais, au bout d'un certain temps, son père le forçant à se marier à une jeune fille d'une grande famille de Sseu-tchouan, il se sépare de Li Ngai-kou. Celle-ci, abandonnée, d'abord trompée par un marchand de sel qui veut la prendre comme concubine, finit par devenir chanteuse, mais grâce au concours d'un nommé Ma Lin elle parvient à rejoindre Teou Cheng-tsou. La femme de ce dernier est très jalouse ; elle maltraite Li. Finalement Teou un beau jour emmène cette dernière et s'enfuit.

Juste à ce moment a lieu la révolte de T'ang Sai-eul ; dans le désordre qui en est la conséquence, Teou et Li sont à nouveau séparés. Teou revient chez lui ; il est complètement ruiné ; sa femme, ne pouvant supporter une vie médiocre, le quitte et il vit tout seul. Mais un jour, Li Ngai-kou revient après s'être abritée pendant un certain temps dans un temple de bonzesses ; Teou Cheng-tsou, stimulé par sa présence, se met au travail avec ardeur, est reçu aux examens, et de grade en grade arrive à être nommé inspecteur-gouverneur de la province du Chan-tong. Il fait venir Li Ngai-kou qu'il honore comme sa femme légitime. Bientôt celle-ci

Le roman chinois

lui donne un fils ; la nourrice qu'ils engagent pour lui se trouve être l'ancienne femme de Teou, qui, après s'être remariée, était devenue veuve et dont ^{p.111} l'enfant est également mort. Son ancien mari l'accueille favorablement, mais non satisfaite elle veut nuire à Ma Lin qui la tue. Teou est soupçonné de ce meurtre ; heureusement qu'il est disculpé et rétabli dans sa charge. Il finit par devenir un immortel en compagnie de Li Ngai-kou et ils s'envolent ensemble au Ciel.

On voit par cet exposé que le *Yen-chan-wai-che* ne brille pas par l'originalité de son intrigue, et que celle-ci ne quitte pas les sentiers battus de réunion de deux amoureux après maintes aventures, intrigue qui fait le fond de tant de *tch'ouan-k'i*. Le style de ce roman seul constituerait une originalité ; cependant, si tout exprimer par des phrases symétriques de quatre et six caractères constitue un joli tour de force, les descriptions y perdent beaucoup et tout paraît guindé et artificiel. D'autre part, ce style même fait que ce roman ne peut être lu que par une classe restreinte de lettrés, la grande masse du peuple n'ayant pas l'instruction nécessaire pour comprendre son texte : c'est là également un reproche qu'on lui a adressé. Enfin le *Yen-chan-wai-che* est intraduisible, car ce qui fait son originalité et parfois sa beauté, les phrases symétriques, perdent toute saveur à la traduction ; aussi n'en donnons-nous pas d'extraits.

@

CHAPITRE VIII

Romans satiriques

@

Origine des romans satiriques. — Le Jou-lin-wai-che. — Le Kouan-tch'ang-hien-hing-ki. — Le Lao-ts'an-yeou-ki.

Origine des romans satiriques

p.113 Comme nous l'avions dit dans le premier chapitre du présent essai, le roman satirique n'a vu son éclosion que vers la fin de la dynastie des Ts'ing, c'est-à-dire à l'époque presque contemporaine. Ils ont été écrits la plupart du temps sous l'impulsion de la colère ou de l'indignation, car si, sous les règnes de Kia-k'ing et suivants, le gouvernement mandchou a pu rétablir à maintes reprises l'ordre et la paix à l'intérieur du pays et consolider le trône menacé par des bandes de rebelles, telles que celles de la secte du Lotus blanc, de l'empire des T'ai-p'ing, etc., par contre à l'extérieur il s'attira des désastres dans ses relations avec l'Angleterre, la France ou le Japon. Le peuple, il est vrai, ne s'en préoccupa guère ; il continua à vivre comme par le passé, allant même jusqu'à écouter avec plaisir les récits des pacifications des rebelles intérieurs, tout en buvant du thé et en fumant des pipes, mais les gens instruits cependant mettaient tous les revers subis par le pays sur le compte de la veulerie et de l'incapacité de ses dirigeants et songeaient déjà à modifier le régime politique. Aussi, parut-il des romans, soit satiriques, soit politiques, dans lesquels on encourageait les sentiments de patriotisme, ou l'on se proposait d'imiter l'Europe, et n'ayant qu'un but : rendre la Chine puissante et prospère.

Le Jou-lin-wai-che

Parmi les romans purement satiriques, le plus connu, celui qui est le plus lu, est le *Jou-lin-wai-che* (Histoire privée des lettrés) (4114-4116),

œuvre de WOU KING-TSEU ¹. Celui-ci était originaire de la province du Ngan-hoei. Son surnom était MIN-HIUAN ; à sa vieillesse, il prit le nom de plume ^{p.114} de WEN-MOU-LAO-JEN. Très intelligent dès sa prime jeunesse, il était, arrivé à l'âge d'homme, habile surtout à retenir par cœur tout ce qu'il lisait, et il était également prompt à composer des poèmes courts ou longs. Mais il ne sut pas bien régir sa fortune ; d'autre part, comme il était prodigue et généreux, aimant à venir en aide à ses amis dans le besoin, il dissipa en quelques années le patrimoine assez important que lui léguaient ses parents. Il en arriva à ne pouvoir faire du feu en hiver ; mais de nature fière, et quoiqu'il eût plusieurs centaines d'amis et parents occupant des fonctions officielles, il ne voulut pas leur demander du secours. Sous le règne de Yong-tcheng, en 1735, le gouverneur de sa province le présenta comme candidat aux examens de Pouo-hio-hong-ts'eu ; WOU KING-TSEU refusa de s'y présenter et déménagea à Nankin, où les lettrés le considérèrent comme leur chef. Pendant les dernières années de sa vie, il alla à Yang-tcheou ; c'est là qu'il mourut à l'âge de 54 ans (1701-1754). Outre son roman, il écrivit encore une « Dissertation sur la poésie » (*Che-chouo*) en sept k'iuén, un « Recueil de la Chaumière montagnarde de Wen-mou » (*Wen-mou-chan-fang-ki*) en cinq k'iuén, et sept k'iuén de poèmes. Ces œuvres ne sont pas très connues.

On aura remarqué que les œuvres de WOU KING-TSEU forment toujours un nombre impair ; son roman, n'échappant point à la règle, comprend 55 chapitres. Il fut terminé vers la fin du règne de Yong-tcheng (vers 1730) ; comme à ce moment on n'était séparé de la dynastie des Ming que par un siècle à peine, les lettrés avaient encore les habitudes du temps de cette dernière dynastie, et à part l'élucubration de leurs compositions littéraires, ne s'occupaient pas d'autre chose, tout en marquant cette indifférence et cette inertie sous le prétexte d'imiter les anciens sages. Ce fut cette sorte de lettrés que dépeignit WOU KING-TSEU, et il le fit non pas d'après son imagination, mais d'après ce qu'il avait personnellement vu ou entendu. Comme

¹ Préface de l'édition moderne ponctuée du *Jou-lin-wai-che*.

d'autre part son style est vif et coloré, il pouvait bien rendre ce qu'il décrivait, c'est pourquoi les maîtres d'études, les *Jou*, les lettrés connus, les ermites qui fuyaient la renommée, et aussi parfois des gens du peuple, tous, dans le roman, se montrent avec leur personnalité et leur façon d'être, leurs gestes et leurs parlers, leurs défauts et leurs qualités. Quant aux défauts du roman, il y en a un dont on lui a surtout tenu grief, c'est que tout comme pour le *Hai-chang-houa-lie-tchouan* dont il a été parlé ^{p.115} plus haut, il n'a pas une intrigue unique reliant ses récits ; ces derniers sont juxtaposés les uns aux autres ; ce sont plutôt des épisodes détachés tout crus de la vie courante qui sont mis bout à bout, sans aucun lien logique, suivant l'apparition dans le roman des divers personnages ; quand un de ceux-ci disparaît, le récit se rapportant à lui prend fin et un autre commence.

Les personnages du *Jou-lin-wai-che* ont la plupart existé réellement, seul leur nom est déguisé ; mais si on les confronte avec les recueils littéraires des écrivains du temps de Yong-tcheng ou K'ien-long, on les identifie facilement. Un de ces personnages nommé M. Ma le second (Ma-eul-sien-cheng), se nommait en réalité Fong Ts'oei-tchong ; c'était un des meilleurs amis de l'auteur. Le passage où est décrite sa promenade au lac de l'Ouest est très amusant ; on n'y sent aucune méchanceté, mais le lettré un peu nigaud, ne ressentant aucune des beautés du paysage qui l'entoure et qui ne fait que manger tout son soûl, y est décrit avec humour :

« M. Ma-eul tout seul, prenant quelque peu d'argent sur lui, sortit par la porte de Ts'ien-t'ang, et après avoir pris quelques tasses de thé dans le kiosque à thé, alla s'asseoir sous le p'ai-leou ¹ sur le bord du lac, et vit des femmes de la campagne venues en pèlerinage, qui remplissaient une foule de bateaux ; toutes étaient suivies de leur mari, et débarquées, se dispersaient dans les différents temples. Après avoir regardé un moment, M. Ma-eul n'y trouvant pas d'intérêt, se leva et parcourut un peu plus d'une lieue, et vit sur le bord du lac des

¹ *P'ai-leou* : sorte d'arc de triomphe.

restaurants qui se suivaient. Il n'avait pas d'argent pour s'y acheter à manger,... il ne put qu'entrer dans une boutique de nouilles où, avec 16 sapèques il s'acheta un bol de nouilles. Comme il n'était pas rassasié, il alla de nouveau à côté, dans une boutique de thé, où il prit une tasse de thé, s'acheta pour deux sapèques de tablettes de tch'ou ¹, qu'il se mit à croquer : cela lui parut assez bon. Après avoir mangé, il sortit... allant droit devant lui. Après avoir dépassé les six Ponts, et après un tournant, il se trouva dans un endroit ressemblant à un village. Il y avait, en plus, des cercueils entreposés par les gens ; ... rencontrant un passant, il lui demanda : p.116

— Est-ce qu'il y a encore des endroits intéressants devant moi ?

L'homme lui répondit :

— Après ce tournant, sont le temple de King-ts'eu et la Tour du Pic du Tonnerre, comment ne serait-ce pas intéressant ?

M. Ma-eul, de nouveau, continua sa marche en avant. Après avoir dépassé la Tour du Pic du Tonnerre, de loin il vit quelques bâtiments recouverts de tuiles vernissées... S'approchant, M. Ma-eul vit une très haute porte de temple avec un panneau vertical à caractères dorés, portant : « Temple King-ts'eu, fondé par décret impérial ». À côté de la porte principale était une petite porte. M. Ma-eul y entra ; ... les dames des familles riches ou nobles, en foule, allaient et venaient sans cesse au-dedans et au-dehors... M. Ma-eul était de haute taille et de plus, portait une haute coiffure carrée ; le visage noir, le ventre en avant, portant un paire de vieilles bottes à semelles épaisses, il courait de droite et de gauche, et ne faisait que se fourrer dans la foule. Les femmes ne le regardaient pas, lui non plus ne regardait pas les femmes... Après avoir tout parcouru, devant et derrière, il ressortit s'asseoir dans le kiosque à thé... où il prit une tasse de thé.

¹ Tch'ou-p'ien : sorte de petites galettes.

Le roman chinois

Sur le comptoir étaient rangées des assiettes contenant : galettes croustillantes, bonbons aux graines de sésame, gâteaux de riz, galettes cuites au four, jujubes noirs, marrons cuits à l'eau. M. Ma-eul acheta quelques sapèques de chaque sorte, et sans se demander si c'était bon ou mauvais, il mangea de tout jusqu'à satiété. Après cela, il se sentit fatigué ; tout droit il entra par la porte de Ts'ing p'ouo et, arrivé à l'auberge, il ferma sa porte et se coucha... » (Chapitre 14.)

Quant au passage où WOU KING-TSEU raconte les aventures de Fan Tsin qui, de pauvre qu'il était, acquiert subitement honneurs et richesses, grâce à ses succès aux examens et qui, à la mort de sa mère, se conforme scrupuleusement aux rites du deuil, on n'y voit pas un mot de blâme, et cependant, l'hypocrisie du personnage nous apparaît entière :

« Tous les deux (un nommé Tchang King-tchai et Fan Tsin) entrèrent ; d'abord ce fut Tchang King-tchai qui présenta ses salutations, ensuite ce fut Fan Tsin qui se présenta en suivant le cérémonial adopté par les élèves envers leur maîtres. Le sous-préfet, par modestie, se refusa ^{p.117} maintes et maintes fois, n'osant recevoir ces salutations ; il les pria de s'asseoir et de boire le thé. D'abord, il échangea quelques paroles de politesse avec King-tchai, il loua ensuite les compositions de Fan Tsin et demanda :

— Pourquoi ne vous présentez-vous pas aux examens de licence ?

Alors seulement, Fan Tsin répondit :

— Ma mère est décédée et m'a quitté : conformément aux institutions, je garde le deuil.

Le sous-préfet T'ang, tout interdit, s'empressa d'appeler ses gens et échangea ses vêtements de couleur (contre d'autres

Le roman chinois

de teinte sombre) ; il pria ensuite King-tchai et Fan Tsin de passer dans la salle de l'intérieur où on mit la table pour le festin. Après que le sous-préfet eut placé les convives, tout le monde s'assit.

Les couverts employés étaient incrustés d'argent ; Fan Tsin hésitait, n'élevait ni les baguettes ni la tasse à vin. Le sous-préfet n'en comprenait pas la raison ; King-tchai dit en souriant :

— Je pense que Monsieur, mon jeune ami, n'emploie pas ce couvert à cause de son deuil.

Le sous-préfet donna en hâte l'ordre de changer le couvert : on apporta une tasse de porcelaine et une paire de baguettes en ivoire. Fan Tsin n'y toucha pas plus.

— Ces baguettes, dit King-tchai, ne peuvent servir non plus.

On apporta alors une paire de baguettes en bambou blanc qui convinrent enfin. En lui-même le sous-préfet s'inquiétait en se disant :

— Il respecte si bien les rites dans son deuil ; que faire s'il faisait maigre ? C'est que je n'ai pas préparé autre chose.

Mais il vit Fan Tsin choisir une grosse boulette de crevettes dans le bol aux ailerons de requin et la porter à sa bouche, alors seulement il se tranquillisa... (Épisode 4.)

À part ces passages, ceux où WOU KING-TSEU tourne en dérision l'hypocrisie humaine ainsi que ceux où il s'élève contre les coutumes déraisonnables de son temps, sont encore très nombreux. Que WOU KING-TSEU, vivant au début des Ts'ing et de plus faisant partie lui-même de ces lettrés qui justement avait le grand défaut de suivre aveuglément ces coutumes, puisse critiquer librement les rites et les institutions qu'en principe il aurait dû respecter ^{p.118} comme ses semblables, cela mérite qu'on dise de lui qu'il était un homme intelligent ne manquant pas de courage. Pourtant, dans son roman se

Le roman chinois

voient aussi quelques figures de vrais sages, tels que Tou Chao-k'ing (l'auteur s'y est décrit lui-même), Tou Chen-k'ing (le frère de l'auteur), et d'autres ; et finalement quand les lettrés connus de Nankin ont un à un tous disparu, que le temple des anciens Sages, leur lieu de réunion, est délaissé et désert, pour l'auteur des sages existent encore : ce sont « le Calligraphe », le « Vendeur de papier à feu », le « Patron du pavillon à thé » et le « Tailleur ». Existait-il d'autres lettrés dignes d'entrer dans le Jou-lin, la « forêt des Jou », hors ces quatre personnages, c'est là une question que l'auteur laisse en suspens.

On verra que la formule du *Jou-lin-wai-che* eut de nombreux imitateurs ; mais ce roman n'exista d'abord qu'à l'état de manuscrit ; plus tard, il fut gravé pour la première fois à Yang-tcheou. Devant son succès, les éditions gravées se multiplièrent à foison. Il en parut une édition comprenant 56 chapitres et une autre comprenant 60 chapitres, les chapitres supplémentaires ayant été ajoutés par des auteurs inconnus. Inutile de dire que ces augmentations successives n'ajoutent rien à l'intérêt du roman, étant écrits dans un style nettement différent et contenant, par surcroît, des passages assez licencieux.

Le Kouan-tch'ang-hien-hing-ki

Le *Kouan-tch'ang-hien-hing-ki* (Manifestations du monde des mandarins), qui est également l'un des meilleurs romans satiriques, mais contenant déjà des tendances politiques, fut l'œuvre maîtresse de LI PAO-KIA. Celui-ci avait pour surnom PO-YUAN et NAN-T'ING-T'ING-TCHANG (Chef du pavillon du Sud) comme pseudonyme. Il était originaire de la province du Kiang-sou, et en sa jeunesse il excellait aux compositions en huit parties dites « Yi » ainsi qu'aux poèmes et poésies ; mais quoiqu'il eût été reçu premier de sa promotion comme bachelier, il échoua toujours à l'examen de degré supérieur auquel il se présenta plusieurs fois. Il se rendit alors à Chang-hai où il fonda le journal *Tche-nan-pao* (La Boussole). Ce journal n'ayant pas eu le succès escompté, il en interrompit bientôt la publication pour en fonder un autre, le *Yeou-hi-pao* (Journal Amusant), dans lequel il faisait

paraître des écrits ^{p.119} satiriques ou humoristiques. Peu après, le fonds du Journal Amusant ayant été vendu, LI PAO-KIA fonda de nouveau le *Chang-hai-fan-houa-pao* (Journal du luxe de Chang-hai) dans lequel étaient publiés des romans ou des contes, des poésies, et surtout des échos concernant les chanteuses et les acteurs de Chang-hai : ce dernier journal rencontra beaucoup de succès. Quant aux grandes œuvres de LI PAO-KIA, on peut citer parmi elles, les romans *Hai-t'ien-hong-siue-ki* ¹, Histoire de *Li Lien-ying* ², *Fan-houa-meng* (Rêve de luxe), *Houo-ti-yu* (L'Enfer vivant), et un roman de mœurs, intitulé *Wen-ming-siao-che* (Petite histoire de la civilisation).

Aux environs de 1900, le gouvernement chinois commit faute sur faute en politique extérieure ; la population, profondément déçue en ses espoirs, n'ayant pas d'autres moyens d'exhaler sa déception et sa colère, rechercha les responsables et les coupables pour les honnir. Des libraires désireux d'exploiter ce mouvement approchèrent alors LI PAO-KIA pour lui demander d'écrire un roman conforme au mouvement du temps ; LI PAO-KIA accepta et écrivit le *Kouan-tch'ang-hien-hing-ki*. Il projetait de diviser son roman en dix parties, chacune d'elles ayant 12 épisodes ; mais de 1901 à 1903 parurent trois parties, de 1903 à 1905, deux parties, et le roman s'arrêta là car son auteur mourut en mars 1906 de la phtisie (1867-1906). Comme il n'avait pas laissé de descendant mâle, ce fut le célèbre acteur SOUEN KIU-SIEN qui prit à charge ses funérailles, manifestant par là sa reconnaissance pour les articles laudatifs que lui avait prodigué LI PAO-KIA dans le *Fan-houa-pao* ³.

Le *Kouan-tch'ang-hien-hing-ki* comprend donc seulement ses cinq premières parties, soit au total 60 épisodes. Lors de la parution de la troisième partie, parut en même temps une préface écrite par LI PAO-KIA lui-même, disant entre autres :

¹ *Hai-t'ien-hong-sieu-ki* : la Neige sous le ciel marin.

² *Li Lien-ying* : eunuque du temps de l'empereur Kouang-siu, qui eut une très grande influence sur l'impératrice Ts'eu-hi.

³ *Tchong-kouo-siao-chouo-che-lö*, page 330.

Le roman chinois

« ...J'ai eu l'occasion de voir des mandarins. Mais tout ce qu'ils font c'est accueillir les arrivants et accompagner les partants, et tout leur talent consiste à fournir les contributions demandées à leur territoire. Supportant la faim et la soif, bravant le froid et la chaleur, ils vont dès la pointe du jour aux pèlerinages officiels, ils ^{p.120} ne reviennent que le soir des audiences de leurs supérieurs. Finalement on ne sait pour quelle raison ils étaient venus, et finalement on ne sait pour quelle raison ils s'en vont... »

Si l'année est mauvaise et que le gouvernement distribue des secours, alors

« tous, s'inspirant des précédents des distributions de secours antérieures, reçoivent des honneurs et des récompenses ; aussi le nombre de ceux qu'on nomme les mandarins augmente de jour en jour, sans qu'on en prévoie la fin.

Quand enfin le gouvernement décide une épuration des cadres, alors

« grands et petits se liguent pour le tromper, et les prévarications augmentent au lieu de diminuer.

La foule des mandarins racle et ratisse l'argent, le peuple souffre et s'appauvrit, sans oser rien dire, tandis que les mandarins deviennent de plus en plus effrontés.

« Le chef du Pavillon du Sud possède l'ironie de Tong-fang ¹ et l'humour de Tch'ouen-yu ² ; de plus, il connaît à fonds les grandes règles de bassesse et de vilénie des mandarins et leurs principes d'imbécilité et de bêtise,... aussi, par un travail qui dura des mois et des années, fit-il un ouvrage intitulé *Kouan-tch'ang-hien-hing-ki* qui renferme tout ce que le grand

¹ Tong-fang : Tong-fan Souo, célèbre humoriste du temps des Han.

² Tch'ouen-yu : Tch'ouen-yu K'ouen, célèbre humoriste du temps des Royaumes Combattants.

Le roman chinois

Yu ne put faire graver sur ses trépieds, tout ce que Wen K'iao ne put éclairer de sa corne de rhinocéros ¹.

Par conséquent, ce que le roman raconte, ce ne sont que prévarications, bassesses, concussions, tripotages, ^{p.121} ainsi que les histoires d'alcôves des mandarins. Les faits et les personnages étant nombreux, les récits commencent et finissent avec le personnage auquel ils se rapportent, tout comme dans le *Jou-lin-wai-che*, avec cette différence cependant que les personnages de ce dernier ont réellement existé, tandis que ceux du *Kouan-tch'ang-hien-hing-ki* sont pour la plupart fictifs. D'autre part, les faits relatés se passant dans un même milieu se ressemblent tous entre eux, et l'ouvrage qui en est formé paraît facilement monotone et sans intérêt : c'est là des raisons qui font que le *Kouan-tch'ang-hien-hing-ki* est inférieur au *Jou-lin-wai-che*. S'il eut beaucoup de succès, il faut l'expliquer par le fait que c'était un roman venant en temps voulu, attendu par les lecteurs aux sentiments desquels il répondait parfaitement. Une autre cause fut certainement l'amour du scandale qu'ont ordinairement les lecteurs. Ce succès fit d'ailleurs qu'on exploita les deux caractères « Hien-hing », (manifestations) et qu'on s'en servit successivement pour dévoiler, soi-disant, les scandales du monde du commerce, des étudiants et étudiantes, des acteurs, etc.

¹ Les trépieds des Hia sont les neuf grands vases ou les neuf grandes urnes de métal que le chef de la dynastie des Hia (le grand Yu) fit fondre la quatrième année de son règne, suivant le *Thong-kien-kang-mou* (l'an 2208 avant notre ère). — Bazin, *Du Chan-hai-king*, *Journal Asiatique*, novembre 1839, page 366.

Le Tsouo-tchouan en parle comme suit :

« Autrefois, quand la dynastie des Hia cultivait la vertu (l'auteur veut parler du règne du Grand Yu), les habitants des pays éloignés, qui avaient coutume de figurer les objets par la peinture (de représenter les objets rares et curieux que l'on trouve sur le sommet des montagnes ou sur les rives des fleuves), apportèrent en tribut aux neuf pasteurs (ou intendants des neuf provinces) une grande quantité de métal ; le chef de la dynastie des Hia fit fondre, avec le métal des neuf provinces, neuf grands vases à trois pieds, sur lesquels il fit encore graver (avec la carte des neuf provinces) la carte des pays étrangers, et les figures des êtres extraordinaires qu'on y rencontre, des esprits et des démons. — 3^e chapitre, Siouen-kong du Tso-tchouan. Trad. et cité par Bazin dans le *Journal Asiatique*, novembre 1839, page 369.

Sous les Tsin, Wen K'iao arriva un jour à l'île nommée Niou-tou-ki. On lui dit que, dans l'eau qui y était très profonde, il y avait des monstres. Wen K'iao alluma alors une corne de rhinocéros dont la lumière lui permit de les voir, car on disait toujours que la corne de rhinocéros allumée permettait de voir les monstres.

Le roman chinois

Le Lao-ts'an-yeou-ki

Le *Lao-ts'an-yeou-ki* (Relation des Voyages de Lao-ts'an) composé de 20 épisodes, porte ordinairement « par HONG-TOU-PO-LIEN-CHENG » ; mais il est en réalité l'œuvre de LIEOU NGO. Né dans la province du Kiang-sou, LIEOU NGO avait pour surnom T'IE-YUN ; c'était un homme fort instruit, mais dont la conduite morale laissait quelque peu à désirer. Plus tard, il se corrigea brusquement, et après être resté chez lui pendant un an sans sortir, il se fit médecin à Chang-hai, puis commerçant. Ce métier ne lui réussit d'ailleurs pas, puisqu'il perdit tout son avoir dans des spéculations malheureuses. En la quatorzième année de Kouang-siu (1888) le fleuve Jaune déborda à Tcheng-tcheou ¹. LIEOU NGO alla, en qualité de sous-préfet ^{p.122} (T'ong-tche), offrir ses services au gouverneur Wou Ta-tch'eng ; le succès couronnant ses efforts pour rétablir le courant du fleuve, il devint rapidement connu, et petit à petit arriva jusqu'au grade de préfet. Il resta deux ans à Pékin, en profita pour présenter des pétitions à l'empereur demandant la création de chemins de fer, et cette audace ne lui suffisant pas, il fut l'un de ceux qui préconisèrent l'exploitation des mines de la province du Chan-si. Ces actes lui attirèrent de toutes parts des attaques ; ses détracteurs lui donnèrent entre autres le nom de « traître aux Han ». En 1900, pendant l'occupation de Pékin par les troupes étrangères, il acheta aux troupes russes le riz du grand grenier impérial à vil prix — certains disent pour le distribuer aux pauvres, sauvant de cette façon de nombreuses vies humaines. La paix revenue, le gouvernement l'accusa du crime d'achat illicite de provision gouvernementale de riz et le condamna à l'exil dans le Turkestan chinois. C'est là qu'il mourut (environ 1850-1910).

Le *Lao-ts'an-yeou-ki* est comme tous les autres romans de son genre, impossible à résumer. En gros, et comme son titre l'indique, il raconte les voyages que fait T'IE YING sous le surnom de Lao-ts'an ², et relate tout ce que ce dernier a vu et entendu, ainsi que ses faits et

¹ Tchang-tcheou : ville dans la province de Ho-nan.

² *Lao* : vieux ; *ts'an* : infirme.

gestes. Les aspirations et les espoirs de l'auteur s'y lisent, et les traits dirigés contre les mandarins n'y sont pas rares. Ainsi, LIEOU NGO ose dire que

« les mandarins coupables de vénalité sont détestables, cela chacun le sait ; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que les mandarins intègres sont encore plus exécrables. Car ceux qui sont vénaux se sachant coupables, n'osent pas faire le mal ouvertement, tandis que ceux qui sont intègres, forts de ce qu'ils ne recherchent pas l'argent, que ne font-ils pas ? Ils agissent suivant leur caprice et leur bon plaisir : en petit ils tuent les gens ; en grand, ils nuisent au pays ; ceux que nous avons de nos propres yeux vus, tels que Siu T'ong, Li Ping-heng, qui en sont les plus célèbres, sont innombrables. Tous les romans existant ont toujours dévoilé les crimes des mauvais mandarins ; seul et le premier, le *Lao-ts'an-yeou-ki* a dévoilé les crimes des mandarins intègres. »

Au point de vue style, le *Lao-ts'an-yeou-ki* renferme de fort belles pages, dont les plus célèbres sont celles relatant ^{p.123} la chanson de « Mademoiselle Noire » ou le brisage des glaces sur le Hoang-ho. Voici ce dernier morceau :

« Lao-ts'an, après s'être lavé, ferma sa porte à clef, et sortit. Il alla d'abord sur la digue et vit que le fleuve Jaune, descendant du sud-ouest, formait précisément un coude à cet endroit ; passé ce coude, il coulait tout droit vers l'est. Le fleuve n'était pas très large ; la distance entre les deux rives n'atteignait pas deux *li* ¹ ; quant à l'eau, en ce moment elle n'avait qu'une largeur de cent *tchang* ² environ. Seulement devant soi la glace s'était amoncelée en couches épaisses qui s'élevaient à sept ou huit pouces au-dessus de l'eau. Lao-ts'an fit cent ou deux cents pas vers l'amont du fleuve, et vit que les glaces de l'amont descendaient morceau par

¹ *Li* : unité de mesure géométrique, valant 576 mètres.

² *Tchang* : mesure de longueur valant 3 mètres.

morceau ; arrivées là elles étaient arrêtées et s'accumulaient. La glace qui venait derrière, arrivant sur les blocs arrêtés, les heurtaient avec un bruit de grosse cloche, puis, poussée par l'eau, glissait sur les blocs qui étaient devant. Quoique le lit de la rivière fut large de cent tchang, le courant central ne dépassait pas à première vue 20 ou 30 tchang ; des deux côtés était de l'eau calme qui s'était congelée. La surface de la glace, couverte de sable apporté par le vent, était comme une plage, tandis qu'au milieu, le courant, écumant et fougueux, coulait à grand bruit. Les morceaux de glace qui ne pouvaient passer, poussés sur l'eau calme des deux côtés, étaient cassés par les blocs de glace qui y étaient déjà et rejaillissaient sur la berge, sur une profondeur de cinq ou six pieds, et toutes les glaces, enchevêtrées et amassées ensemble, étaient pareilles à des paravents décorés...

...Levant la tête, il vit au sud une bande de lumière blanche, qui, réfléchissant la lumière de la lune, était encore plus jolie ; mais les rangées successives de montagnes ne pouvaient être distinguées clairement, d'autant plus qu'il y avait là-dedans quelques nuages blancs et qu'on ne distinguait pas les nuages des montagnes. En fixant bien ses regards, alors seulement on voyait ce qui était les nuages, ce qui était les montagnes ; quoique les nuages fussent blancs, et les montagnes également, quoique les nuages eussent un reflet blanc et les montagnes également, mais parce que la lune était au-dessus des nuages, les ^{p.124} nuages étant au-dessous de la lune, la clarté des nuages venait de derrière eux en les traversant. Il n'en était pas de même des montagnes : la clarté des montagnes venait des rayons de la lune qui les éclairait et qui étaient réfléchis par les nuages au-dessus ; aussi la clarté n'était-elle pas la même. Mais il en était ainsi seulement pour ce qui était rapproché ; en regardant les montagnes vers l'est, on les voyait s'éloigner de plus en plus ; le ciel était blanc, les

Le roman chinois

montagnes étaient blanches, les nuages également, et on ne pouvait les distinguer les uns des autres. Lao-ts'an, en face de ce paysage où la lune et les nuages brillaient à l'envie, se rappela la poésie de Sie Ling-yun, disant : « La lune brillante éclaire la neige amassée ; le vent du nord est fort et triste » ; si le poète n'avait pas subi et vu le froid du Nord, comment aurait-il connu le mot « triste » de la phrase « Le vent du nord est fort et triste ? »...

Le *Lao-ts'an-yeou-ki* comprend, en tout, 20 épisodes qui parurent en 1906 avec une préface de l'auteur, datée de la même année. Certains disent que parmi ces 20 épisodes, les derniers furent ajoutés par le fils de LIEOU NGO, celui-ci n'ayant pas pu terminer son œuvre ; mais tel qu'il est le roman est encore incomplet car il ne comporte pas d'épilogue et l'action reste en suspens. Pour cette raison, on trouve sur le marché des éditions du *Lao-ts'an-yeou-ki* en 40 épisodes, c'est-à-dire contenant 20 épisodes ajoutés par un auteur inconnu. Quoique l'intrigue de ceux-ci se raccorde sans trop de peine à ce qui est contenu dans l'œuvre primitive, leur style présente une différence sensible : on y relève des platitudes et des trivialités qui révèlent immédiatement la fraude, même à un esprit non averti, et vraiment on ne voit pas trop l'avantage que les éditeurs ont à les présenter comme étant la seconde partie de l'œuvre originale de Lieou Ngo.

@

CHAPITRE IX

Recueils de nouvelles et de contes

@

Les « Trois yen » et les « Deux p'o ». — Le *Kin-kou-k'i-kouan*. — Le *Leao-tchai-tche-yi*. — Le *Yue-wei-ts'ao-t'ang-pi-ki*.

p.125 Nous avons dit plus haut que l'influence des conteurs du temps des Song s'était surtout fait sentir sur les romans historiques qui parurent en grande quantité, et que sous les Yuan et les Ming les conteurs et auteurs de livrets les plus célèbres furent ceux qui traitèrent les *kiang-che* ou romans historiques. Par contre, ceux dont la spécialité était les *siao-chouo*, tels qu'on les entendait sous les Song, c'est-à-dire des nouvelles formant un récit suivi, traitant d'aventures romanesques, furent plus rares. Il faut attendre jusqu'à la fin de la dynastie des Ming pour voir ce genre renaître et briller d'un vif éclat : il paraît à ce moment plusieurs recueils de nouvelles, soit inédites, soit le plus souvent anciennes, qu'on réédita après y avoir apporté certaines modifications.

De nos jours, un seul de ces recueils est très répandu et connaît une très grande vogue : c'est le *Kin-kou-k'i-kouan* ou « Scènes du présent et du passé ». Mais les nouvelles qu'il contient ne sont nullement inédites, car elles sont toutes extraites d'autres recueils existant avant lui, c'est-à-dire les « Trois yen » et les « Deux p'o ». Aussi devons-nous les examiner d'abord.

Les « Trois yen »

Les trois recueils qu'on appelle communément les « Trois yen » portent ce nom d'après le dernier caractère de leur titre. Ce sont :

Le *Yu-che-ming-yen* ou « Paroles éclairées pour instruire le monde » ;

Le *King-che-t'oung-yen* ou « Paroles communes pour avertir le monde » ;

Le roman chinois

Le *Sing-che-heng-yen* ou « Paroles constantes pour éveiller le monde ». (4246-4248.)

Tous les trois parurent sous le règne de T'ien-k'i^{p.126} (1621-1627) ; ils ne portaient pas de nom d'auteur, mais furent écrits par FONG MONG-LONG ; sa biographie ne se trouve pas parmi les *Biographies des Écrivains* des Annales des Ming, mais heureusement on en sait quelque chose grâce aux *Notes critiques des quatre Bibliothèques* (*Sseu-k'ou-ts'iuan-chou-t'i-yao*). Dans cet ouvrage, sous le titre du *Tch'ouen-ts'ieou-heng-k'ou*, œuvre de FONG MONG-LONG, on lit :

« Composé par FONG MENG-LONG des Ming. MENG-LONG avait pour surnom YEOU-LONG, était originaire de la sous-préfecture de Wou. Sous le règne de Tch'ong-tchen, à titre de kong-cheng¹ fut nommé sous-préfet à Cheou-ming.

On sait, d'autre part, qu'il prit également les pseudonymes de LONG TSEU-YEOU et celui de MOUO-HAN-TCHAI². En effet, dans la préface au *Kin-kou-k'i-kouan* par SONG-TCHAN-LAO-JEN, il y a ces phrases :

« MOUO-HAN-TCHAI a revu et complété le *P'ing-yao-tchouan* ; épuisant son talent, il arriva à la limite de la variété sans perdre la physionomie originale du roman... Quant aux « Trois yen », *Yu-che*, *King-che* et *Sing-che*, qu'il a compilés, leurs nouvelles dépeignent la diversité du cœur humain et des situations de la vie, elles décrivent des aventures de tristesse, de joie, de séparation et de réunion... »

Or, le *P'ing-yao-tchouan* porte dans sa préface par TCHANG WOU-KIOU : « Ce roman fut complété par mon ami LONG TSEU-YEOU », tandis que sur la première page on lit : « Augmenté par M. FONG YEOU-LONG. » D'après tout cela, on voit que MOUO HAN-TCHAI et LONG TSEU-YEOU ne formaient qu'un même personnage avec FONG MENG-LONG, son deuxième pseudonyme n'étant que l'anagramme de son surnom YEOU-LONG.

¹ *Kong-cheng* : bacheliers qui étaient présentés à l'empereur à titre spécial.

² *Mouo* : encre ; *han* : niais ; *tchai* : studio.

FONG MENG-LONG fut également l'auteur de poésies dont le recueil est intitulé *Ts'i-lo-tchai-kao* (Brouillons du Cabinet des sept joies), mais il était « habile à y faire entrer des propos humoristiques et parfois y ajoutait des rimes ta-yeou ¹ ; on ne peut lui donner le titre de poète » ². Cependant, ses talents de versificateur et d'écrivain étaient bien réels et il composa une pièce *tch'ouan-k'i* intitulée *Chouang-hiong-ki* (Les Deux héros) et fit graver et éditer p.127 un recueil de dix pièces dont plusieurs étaient son œuvre. Il aimait passionnément le roman et, outre le *P'ing-yao-tchouan*, il revit et corrigea des romans tels que le *Sin-lie-kouo-tche* (Nouvelle histoire des Royaumes Combattants), le *Si-han-yen-yi* (Histoire romancée des Han Occidentaux), le *Wou-tch'ao-siao-chouo* (*siao-chouo* des Cinq Dynasties), le *P'an-kou-tche-tchouan* (Histoire du règne de P'an-kou), etc. Il écrivit également des ouvrages sérieux et d'autres plus badins, parmi lesquels nous pouvons citer le *Tch'ouen-ts'ieou-ta-ts'iu* (*Tch'ouen-ts'ieou* complet), le *Yen-tou-je-ki* (Journal de la capitale Yen), le *Siao-fou* (Palais du rire), le *Tche-nang* (Sac à malice), etc.

Les nouvelles composant les « Trois yen » ne furent pas des œuvres de FONG MENG-LONG lui-même, mais des récits existants qu'il se contenta de réunir et de revoir, car il avait une riche bibliothèque et possédait beaucoup de recueils de nouvelles diverses. Ce qui confirme cette opinion, c'est que dans les « Trois yen », il y a au moins deux nouvelles pour lesquelles il est prouvé qu'elles étaient contenues dans d'autres recueils. En effet, on lit dans le *Hiang-tsou-pi-ki* de WANG CHE-TCHEN :

« Le *King-che-t'oung-yen* renferme une nouvelle intitulée *Yao-siang-kong*, racontant la destitution de Wang Ngan-che et son retour à Kin-ling, qui remplit d'aise le lecteur ; c'est le récit orné de l'exil de Lou To-siun à Ling-nan.

¹ Ta : frapper ; yeou : huile. On appelle ainsi des poésies humoristiques à rimes libres.

² Tchou Yi-tsouen, *Ming-che-tsong* (Poètes des Ming). Cité dans *Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao*, page 222.

Le *King-che-t'oung-yen* est introuvable actuellement, et LOU SIUN avoue ne l'avoir jamais vu ¹ ; cependant, la nouvelle dont parle Wang Chetchen est l'une des sept nouvelles qui nous sont restées du fameux recueil le *King-pen-t'ong-sou-siao-chouo* des Song. D'autre part, le *Sing-che-heng-yen* contient une nouvelle qui porte le nom de « Les quinze ligatures de sapèques et la plaisanterie qui engendre un drame » (*Che-wou-kouan-si-yen-ch'eng-k'iao-ho*), qui n'est autre que la nouvelle « La décapitation par erreur de Ts'ouei Ning (*Ts'o-tchan-ts'ouei-ning*), également une des nouvelles du *King-pen-t'ong-sou-siao-chouo*.

Enfin, si l'on n'a pas de précisions sur le *King-che-t'oung-yen* et le *Sing-che-heng-yen* on sait que le *Yu-che-ming-yen* ^{p.128} est la réédition sous un autre titre d'un ouvrage dont LOU SIUN ne parle pas dans son *Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao* et qui est pourtant conservé au Japon, à la Bibliothèque du Cabinet (Naikaku Bunko) de Tokyo, et porte le nom de *Tsiuan-siang-kou-kin-siao-chouo* (*siao-chouo* d'autrefois et d'aujourd'hui, avec illustrations complètes). Cet ouvrage renferme quarante nouvelles précédées chacune d'une gravure et formant un k'ien. Des nouvelles composant ce recueil,

2 se rapportent à l'époque du Tch'ouen-ts'ieou ;

3 — — des Han ;

2 — — des Liang du Sud ;

3 — — des T'ang ;

4 — — des Cinq dynasties ;

19 — — des Song ;

2 — — des Yuan ;

5 — — des Ming.

La face interne de la couverture du premier fascicule porte un avis de l'éditeur disant :

¹ *Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao*, page 221. — Cependant, M. A. Waley affirme qu'il en existait un exemplaire à la Bibliothèque Saeki de Tokyo, exemplaire qui fut détruit pendant le tremblement de terre de 1923. (Cf. *Note on the History of Chinese literature, T'oung Pao*, n° 3-5, année 1931, pages 346-354) ; voir également la note suivante du présent chapitre.

Le roman chinois

« Nous avons acheté des récits romancés par des auteurs célèbres d'autrefois et d'aujourd'hui, en tout cent vingt ; nous en faisons graver d'abord le tiers. »

Donc, le *Ts'iu-an-siang-kou-kin-siao-chouo* est le tiers de ces cent vingt nouvelles ; de celles qui restent, quarante formeront le *King-che-t'oung-yen* et quarante formeront le *Sing-che-heng-yen*. Cela nous sera prouvé par la note qui se trouve à la tête de ce dernier recueil (voir plus bas).

Des quarante nouvelles mentionnées ci-dessus, le *Yu-che-ming-yen*, qui en comprend vingt-quatre, en a reproduit vingt et une, plus trois dont on ne connaît pas la provenance, mais dont deux se retrouvent dans le *Sing-che-heng-yen* et une dans le *King-che-t'oung-yen*. Toutes ces nouvelles sont précédées d'une gravure.

Du deuxième recueil, le *King-che-t'oung-yen*, on ne sait pas grand'chose. Peut-être cet ouvrage est-il enfoui au fond d'une bibliothèque privée, peut-être existe-t-il dans les fonds non classés d'une bibliothèque d'Europe ou d'Amérique, mais nul ne peut se flatter d'en avoir vu un exemplaire ¹ ; pourtant, grâce au « *Registre des ouvrages* _{p.130} *chinois importés* » ², M. Shionoya a pu connaître l'annonce de l'éditeur précédant l'ouvrage ainsi que sa table des chapitres. Ce recueil comprend quarante nouvelles.

Le *Sing-che-heng-yen* est, parmi les « Trois yen », celui dont on possède le plus d'exemplaires, dont un conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris ³. Il comprend lui aussi quarante nouvelles et est illustré de gravures. Parmi ces nouvelles :

¹ Après avoir écrit ces lignes, nous apprenons qu'un exemplaire de ce recueil a été découvert à la Bibliothèque du Chemin de fer de Mandchourie de Dairen. Voir également la note précédente.

² Ce registre, le *P'ouo-tsai-chou-mou*, est celui sur lequel étaient notés les renseignements sur les ouvrages chinois importés au Japon par le port de Nagasaki vers l'époque de K'ien-long : tables des matières, préfaces, etc. Il en existe au total 58 volumes. Les renseignements concernant le *King-che-t'oung-yen* se trouvent dans celui de la troisième année de K'ouan-pao (huitième année de K'ien-long). Cf. *Rev. Mens. de l'École A.-Comte*, 1^e année, n° 2, page 35.

³ Courant, 4246-4248 ; Douglas, Catalogue, page 179.

Le roman chinois

2 se rapportent à l'époque des Han ;

3 — — des Souei ;

8 — — des T'ang ;

1 — — des Cinq dynasties ;

11 — — des Song et des Kin ;

15 — — des Ming.

Une note de l'éditeur sur la face interne de la couverture porte :

« Notre librairie a acheté à grands frais cent vingt récits romancés d'autrefois et d'aujourd'hui. La première édition a formé le *Yu-che-ming-yen*, la deuxième a formé le *King-che-t'oung-yen* ; dans les mers on les a considérés comme des bibelots précieux des bibliothèques. Maintenant la troisième édition forme le *Sing-che-heng-yen* : chaque histoire est véridique, chaque affaire est digne d'étonnement ; en général elles ont le but d'être les bois sonores pour éveiller le monde. Avec les éditions précédentes, elles forment un tout complet...

La préface de l'ouvrage, par K'O-YI-KIU-CHE, datée de 1627 ¹, dit :

« A part les six livres canoniques et les Annales, toutes les œuvres écrites sont des *siao-chouo*. Cependant dans les uns le raisonnement a le défaut d'être ardu et profond, dans les autres le style est trop orné et léger ; ils ne sont pas de nature à atteindre les oreilles des gens du commun et à éveiller leurs aspirations constantes à la vertu. Voilà pourquoi les quarante nouvelles du *Sing-che-heng-yen* ont été gravées à la suite de celles des *Ming-yen* et *T'oung-yen*. Ces recueils, nous les avons nommés ^{p.131} *Ming* (claires) parce que ces paroles peuvent éclairer les gens bornés ; *T'oung* (communes), parce qu'elles conviennent aux gens du commun ; *Heng* (constantes), parce qu'on les relira sans ennui et qu'on les transmettra d'une

¹ Septième année de T'ien-k'i.

Le roman chinois

manière durable. Les trois recueils ont des titres différents, mais leur nature est identique.

On voit ici l'explication des titres de ces recueils et aussi que ces derniers forment une sorte de trilogie reproduisant tout simplement les cent vingt nouvelles annoncées dans la note de l'éditeur du *Ts'iu-an-siang-kou-kin-siao-chouo*.

D'après LOU SIUN ¹, les treize premières nouvelles du *Heng-yen* (celles se rapportant aux Han, Souei et T'ang) auraient été inspirées par les *siao-chouo* des Tsin et des T'ang, comme le *Siu-ts'i-sie-ki*, le *Pouo-wou-tche*, le *Yeou-yang-tsa-tsou*, le *Souei-yi-lou*, etc. Vu l'éloignement de l'époque où se passa l'action, époque où les mœurs et les coutumes différaient de celles du temps des Ming, l'auteur fut obligé de laisser travailler son imagination et ces nouvelles sont plus artificielles que les autres. Celles qui se rapportent aux Song sont très vivantes, et probablement il y en eut, en outre de « La décapitation par erreur de Ts'ouei Ning », d'autres qui furent recueillies parmi les livrets du temps des Song ; quant aux quinze nouvelles se rapportant à l'époque des Ming, écrites d'après des aventures que l'auteur avait sinon vues mais dont au moins il avait personnellement entendu parler, elles sont nettement supérieures aux nouvelles des Han et des T'ang, entièrement reconstruites dans son imagination. Pour exemple, nous citerons la nouvelle intitulée *Tch'en To-cheou*, ou « Les époux dans la vie et la mort » (*Tch'en To-cheou-cheng-sseu-fou-ts'i*). En voici le sujet :

Tchou et Tch'en, amis parce qu'aimant tous deux passionnément le jeu des échecs, contractent alliance : la fille de Tchou épousera, dès que tous deux auront atteint l'âge du mariage, le fils de Tch'en. Mais, arrivé à l'âge d'homme, ce dernier est atteint de la lèpre ; Tchou voudrait reprendre sa parole, mais sa fille s'y refuse. Le mariage est donc célébré et, trois ans plus tard, les deux époux se suicident ensemble en s'empoisonnant. Le passage de la proposition d'alliance et

¹ *Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao*, page 223.

celui où Mme Tchou se plaint de la bêtise faite par son mari sont rendus avec beaucoup de naturel. p.132

« Wang San-lao et Tchou Che-yuan, en voyant le garçonnet qui marchait posément d'une démarche souple, en entendant sa voix claire et sonore, voyant de plus que l'ordre dans lequel il faisait ses salutations était très conforme aux règles de la politesse, le louèrent sans laisser leur bouche s'arrêter. Wang San-lao demanda :

— Quel âge a votre garçon ?

— Il a neuf ans, répondit Tch'en Ts'ing.

— Quand je pense, dit Wang San-lao, à la réunion d'autrefois où on mangea la soupe aux nouilles ¹, cela me fait l'impression d'avoir eu lieu hier ; et pourtant, en un clin d'œil, il y a déjà neuf ans ! Vraiment le temps passe rapide comme une flèche ; comment ne vous fait-il pas vieillir ?

S'adressant à Tchou Che-yuan, il demanda :

— Je me rappelle que la jeune fille de chez vous est aussi née cette année-là ?

Tchou Che-Yuan dit :

— En effet, ma petite fille Touo-fou actuellement a aussi neuf ans.

Wang San-lao dit alors :

— Ne vous fâchez pas de ce que je sois bavard ; vous avez été amis d'échecs tous les deux pendant toute votre vie, pourquoi ne vous feriez-vous pas parents par vos enfants ? Autrefois il y avait un village appelé Tchou-tch'en-ts'ouen, dans lequel il n'y avait que des gens portant les noms de Tchou et de Tch'en, qui de génération en génération contractaient mariage entre eux ; aujourd'hui vos deux noms

¹ *T'ang-ping-hoei*. Repas où on sert (en principe) de la soupe aux nouilles, qui a lieu quand un enfant atteint un mois.

correspondent justement, ça doit être le Ciel qui désire cette alliance. De plus, voilà un bon garçon et une bonne fillette que vous connaissez et que vous avez vus, quel empêchement y aurait-il ?

Tchou Che-yuan avait déjà des vues sur le garçonnet ; n'attendant pas que Tch'en Ts'ing ouvrit la bouche, il acquiesça le premier, disant :

— Cette affaire est excellente ; je crains seulement que mon frère Tch'en ne le veuille pas. S'il consent à s'abaisser vers moi, moi humble, je n'élève aucune contradiction.

Tchen Ts'ing dit :

— Puisque je reçois l'honneur que mon frère Tchou ne rejette pas ma famille pauvre et mesquine, moi qui suis ^{p.133} du côté du jeune homme, quel refus pourrais-je opposer ? Je prie donc San-lao de servir d'entremetteur.

— Demain, dit Wang San-lao, est le jour du Tch'ong-kieou ¹, le neuvième jour du principe mâle n'est pas un jour faste ; après-demain est un jour grandement faste, je monterai donc jusqu'à vos portes. Maintenant d'un mot l'affaire est conclue ; cela provient du cœur même de vous deux, moi ce que je recherche, ce n'est que boire une tasse de vin de joie le jour du mariage, vous n'aurez pas besoin de remercier l'entremetteur.

Tch'en Ts'ing dit alors :

— Je vais vous raconter une histoire : L'empereur du Jade voulant contracter alliance avec l'empereur des humains, se dit : « Les deux familles sont impériales, il faudrait également un empereur comme entremetteur, et ce sera bien. » Il pria alors l'empereur du Foyer de descendre dans le bas monde pour s'entremettre. L'empereur des humains, en voyant celui-ci, fut très surpris, s'écriant : — Comment se fait-il que cet

¹ Tch'ong-kieou, neuvième jour du neuvième mois.

entremetteur soit aussi noir ¹ ? — De tout temps a-t-on jamais vu, répliqua l'empereur du Foyer, un entremetteur travailler en blanc ² ? »

Wang San-lao et Tchou Che-yuan se mirent tous deux à rire...

.

Mme Lieou, la femme de Tchou Che-yuan, apprenant que son futur gendre avait contracté une telle maladie, pleurait chez elle tout en se plaignant de son mari, en disant :

— Ma fille n'est ni laide ni contrefaite, pourquoi se presser de la promettre à une famille à neuf ans ? Et que faire maintenant ? Si encore ce crapaud ³ mourait, au moins cela libérerait ma fille ; maintenant qu'il est ni mort ni vivant, la fillette à vue d'œil atteint l'âge de se marier, on ne peut ni la marier, ni reprendre notre parole. Est-ce que finalement elle irait regarder ce lépreux et garderait un veuvage de vivant ? Tout ça, c'est la faute de ce vieux ^{p.134} cocu de Wang San-lao qui a poussé mon mari et nui à toute la vie de ma fille !

Tchou Che-yuan avait le défaut de craindre sa femme ; il la laissait se plaindre ou s'arrêter d'elle-même sans dire un mot, gardant sa peine dans son cœur. Un jour, Mme Lieou, en mettant de l'ordre dans l'armoire, vit par hasard l'échiquier et les pions ; malgré elle, elle entra dans une grande colère et de nouveau se mit à injurier son mari, disant :

— Rien que parce que tous les deux vous pouviez vous entendre sur quelques coups d'échecs, vous avez contracté alliance et trompé ma fille, à quoi bon garder cette source de malheurs ?

¹ L'empereur du Foyer, Tsao-kiun-hoang-ti, appelé plus souvent le Roi du Foyer, Tsao-wang, est représenté ordinairement avec la figure noire.

² Jeu de mots intraduisible. *Pei*, blanc, signifie aussi « pour rien ». Travailler en blanc, ici, signifie travailler pour rien.

³ Allusion à la maladie du jeune homme.

Le roman chinois

Tout en parlant, elle alla jusque devant la porte et jeta en désordre les pions dans la rue ; l'échiquier fut aussi brisé en plusieurs morceaux... »

Les « Deux p'o »

Les deux « P'o » sont les deux séries du *P'o-ngan-king-k'i* (Contes à frapper la table d'émerveillement). La première série (4252-4254) comprend en tout trente-six k'iuans dont chacun forme une nouvelle, et se décompose comme suit :

6 se rapportent à l'époque des T'ang ;

6 — — des Song ;

4 — — des Youan ;

20 — — des Ming.

En tête de l'ouvrage se trouve une préface de TSI-K'ONG-KOUAN-TCHOU-JEN disant :

« Sous les Song, il y avait une sorte de conteurs ; ils prenaient les affaires nouvelles des rues et des ruelles pour en faire les matériaux des anecdotes qu'ils racontaient quand ils étaient appelés au palais. Leurs paroles étaient vulgaires et faciles à comprendre, leur but était de présenter des remontrances au moyen d'apologues... Le *Yu-che* et autres « yen » compilés par M. LONG TSEU-YEOU ont beaucoup d'élégance et contiennent souvent de bons conseils ; ils changent des mauvaises habitudes d'aujourd'hui. Même les récits anciens des Song et des Youan y ont été recueillis au complet ; l'auteur a pris des anecdotes anciennes ou modernes propres à renouveler notre ouïe et notre vue, à apporter une aide à la conversation et aux plaisanteries, les a romancées et développées, et de cette façon a obtenu un certain nombre de _{p.135} k'iuans...

D'après cette préface, il est clair que les « Trois yen » furent une œuvre de compilation, tandis que les « Deux p'o » seraient l'œuvre personnelle de FONG MENG-LONG. Cependant les récits de ces deux

derniers recueils sont mal faits, monotones, sans imprévu et sans vie ; les allusions littéraires qu'on y trouve sont pauvres et recherchées ; quoique FONG MENG-LONG « ne fût pas digne d'avoir le titre de poète », il était cependant un « humoriste du jardin littéraire », et il semble que si ces deux recueils étaient de lui, ils devraient être supérieurs à ce qu'ils sont. D'après la préface du *Kin-kou-k'i-kouan*, où l'on peut lire :

« TSI-K'ONG-KOUAN-TCHOU-JEN succédant (aux auteurs antérieurs) fit graver le *P'o-ngan-king-k'i*, pour lequel il dépensa beaucoup de peine à rechercher les matériaux ; cette œuvre est suffisante pour servir à la conversation »,

LOU SIUN, tout comme M. SHIONOYA, conclut que l'auteur de la préface est également celui des deux recueils ¹.

Quelle est la personnalité cachée sous le pseudonyme de TSI-K'ONG-KOUAN-TCHOU-JEN ? Dans l'« Histoire du théâtre des Song et des Youan » (*Song-youan-hi-k'iu-che*), M. WANG KOUO-WEI dit que c'est LING MENG-TCHOU ; d'après les *Notes critiques des Quatre Bibliothèques*, celui-ci était originaire de la sous-préfecture de Wou-tch'eng dans la province du Tche-kiang et son surnom était TCHÉ-TCH'ENG. Il avait beaucoup étudié le théâtre *tch'ouan-k'i* et il était naturel qu'il eût l'idée d'imiter FONG MENG-LONG pour écrire les deux séries du *P'o-ngan-king-k'i*, qui parurent vers la cinquième année du règne de Tch'ong-tchen (1632).

De ces deux recueils, le premier, qui comprend trente-six nouvelles, est assez facile à trouver ; quant au deuxième, qui comprend trente-neuf nouvelles, plus une pièce de théâtre *tch'ouan-k'i*, il est introuvable en Chine, tout comme le *King-che-t'oung-yen*. Il en existe un exemplaire au Japon, conservé à la Bibliothèque du Cabinet, un autre est à la Bibliothèque nationale de Paris (4255-4257) ; peut-être en existe-t-il des exemplaires en Chine dans des collections privées, mais malheureusement on ne les connaît pas.

¹ *Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao*, page 226. — *Chukoku Bungaku Kairon Kowa* (Conférences sur les grandes lignes de la littérature chinoise) page 250.

Le roman chinois

Le Kin-kou-k'i-kouan

p.136 Le *Kin-kou-k'i-kouan* (4259-4262) est en quelque sorte une quintessence des recueils dont il a été parlé ci-dessus, car toutes les quarante nouvelles qu'il contient en sont extraites. La preuve en est dans la préface dont nous avons déjà cité deux passages ; cette préface est datée de 1638, et en voici les dernières phrases :

« En réunissant les deux œuvres (celle de MO-HAN-TCHAI et celle du TSI-K'ONG-KOUAN-TCHOU-JEN), on obtient deux cents morceaux ; c'est un ensemble d'une étendue considérable... J'avais décidé d'extraire du tout les cent meilleurs récits et de les faire regraver pour en faire une grande œuvre à lire, mais PAO-WONG-LAO-JEN a devancé mon intention ; il a choisi et gravé quarante morceaux auxquels il a donné le nom de Kin-kou-k'i-kouan...

On voit d'après ceci que PAO-WONG-LAO-JEN n'a été qu'un compilateur ; toutefois, on ignore la personnalité de celui qui se cache sous ce pseudonyme. M. SHIONOYA suppose que c'était un lettré des Ming ou au moins un ancien sujet des Ming vivant encore sous les Ts'ing, car, dans la préface sus-mentionnée, on relève les mots Hoang Ming (la [dynastie] impériale des Ming) portés à la ligne et surélevés par respect, ainsi que l'expression Wo Ming (notre [dynastie des] Ming).

Dans l'étude qu'il a consacrée à ce recueil, M. P. Pelliot a regretté de n'avoir pas eu le temps de dresser une table « de ce que le *Kin-kou-k'i-kouan* doit à chacun des deux auteurs (des Trois yen et des deux séries de P'o-ngan) » ¹. Cette table a été dressée par M. SHIONOYA ; d'après elle, des quarante nouvelles du *Kin-kou-k'i-kouan* :

- 11 sont extraites du *Sing-che-heng-yen* ;
- 10 — du *King-che-t'oung-yen* ;
- 3 — du *Yu-che-ming-yen* ;
- 7 — du *P'o-ngan-king-k'i*, 1^e série ;

¹ P. Pelliot, *Le Kin-kou-k'i-kouan*, T'oung Pao, 1925-26, n° 1, page 57.

- 3 — du *P'o-ngan-king-k'i*, 2^e série ;
5 — du *Ts'iu-en-siang-kou-kin-siao-chouo* ;



Fig. 7. La cérémonie du mariage.
Gravure extraite de la nouvelle N° 2 du *Kin-kou-k'i-kouan*.

1 est de provenance inconnue.

Le roman chinois

En voici maintenant le détail :

1. *San-siao-lien-jang-tch'an-li-kao-ming* (Les trois p.¹³⁷ licenciés se cédant leur patrimoine, s'établissent une haute renommée). — *Heng-yen*, n° 2 ¹.
2. *Liang-hien-ling-king-yi-houen-kou-niu* (Les deux sous-préfets luttant de générosité, marient l'orpheline). — *Heng-yen*, n° 1 ².
3. *T'eng-ta-yin-kouei-touan-kia-sseu* (T'eng le sous-préfet adjuge intelligemment le patrimoine). — *Kou-kin-siao-chouo*, n° 10 ; *Ming-yen*, n° 3 ³.
4. *P'ei-tsin-kong-yi-houan-yuan-p'ei* (P'ei, le duc de Tsin, généreusement rend la fiancée). — *Kou-kin-siao-chouo*, n° 9 ; *Ming-yen*, n° 13 ⁴.
5. *Tou-che-niang-nou-tchen-po-pao-siang* (Tou-che-niang par colère noie le coffret aux cent bijoux). — *Toung-yen*, n° 32 ⁵.
6. *Li-tche-sien-tsouei-ts'ao-ho-man-chou* (Li, l'Immortel déchu, écrit dans l'ivresse le décret épouvantant les Barbares du Sud). — *Toung-yen*, n° 9 ⁶.
7. *Mai-you-lang-tou-tchan-houa-k'ouei* (Le vendeur d'huile seul possède la reine de beauté). — *Heng-yen*, n° 3 ⁷.
8. *Kouan-youan-seou-wan-fong-sien-niu* (Le vieux jardinier rencontre, le soir, les Immortelles). — *Heng-yen*, n° 4 ⁸.
9. *Tchouan-yun-han-k'iao-yu-tong-t'ing-hong* (L'homme dont la fortune tourne, par chance tombe sur les [grenades] rouges de Tong-t'ing). — *P'o-ngan*, 1^e série, n° 1 ⁹. p.¹³⁸

¹ Story of the unselfish Literati, par R. W. Hurst.

² L'orpheline. Expliqué par le marquis d'Hervey de Saint-Denis au Collège de France (*non publié*). Story of a Chinese Cinderella, par R. W. Hurst.

³ Le Portrait de famille, par Stanislas Julien. — [Le Testament, par Wieger, dans Rudiments.](#)

⁴ [Comment le mandarin Tan-pi perdit et retrouva sa fiancée, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis.](#)

⁵ The Basket of gems, par Samuel Birch.

⁶ [Le poète Ly-Tai-Pe, par Th. Pavie, dans Contes et Nouvelles.](#)

⁷ [Le Vendeur d'huile qui seul possède la Reine de Beauté, ou Splendeur et misère des Courtisanes chinoises, par G. Schlegel.](#) (Dans certaines éditions récentes, cette nouvelle est numérotée 39.)

⁸ [Les Pivoines, par T. Pavie, dans Contes et Nouvelles.](#) (Traduit du précédent, en anglais, par G. T. Olyphant dans : The Chinese Repository. Publié également dans la Bibliothèque populaire à 10 centimes.)

⁹ Quand la Fortune arrive, par Wou I-tai, dans la *Revue de la Chine*.

Le roman chinois

10. *K'an-ts'ai-nou-tiao-mai-youan-kia-tchou* (L'esclave gardien de la fortune achète par hasard le maître ennemi). — *P'o-ngan*, 1e série, n° 35 ¹.
11. *Wou-pao-ngan-k'i-kia-chou-yeou* (Wou Pao-ngan abandonne sa famille pour [aller] racheter un ami). — *Kou-kin-siao-chouo*, n° 8 ; *Ming-yen*, n° 21 ².
12. *Yang-kio-ngai-cho-ming-ts'iuan-kiao* (Yang Kio-ngai sacrifie sa vie pour sauver une relation). — *Kou-kin-siao-chouo*, n° 7 ³.
13. *Chen-siao-hia-siang-houei-tch'ou-che-piao* (Chen Siao-hia reconnaît [son père] grâce à la « Requête pour l'Expédition »). — *Kou-kin-siao-chouo*, n° 40.
14. *Song-kin-lang-t'ouan-youan-p'o-tchan-li* (Song Kin-lang se réunit [avec sa femme] grâce à la calotte de feutre usée). — *Tong-yen*, n° 22 ⁴.
15. *Lou-t'ai-hio-che-tsieou-ngao-kong-heou* (Lou, le grand lettré, par la poésie et le vin défie les ducs et marquis). — *Heng-yen*, n° 29.
16. *Li-ts'ien-kong-k'iong-ti-yu-hia-k'o* (Li, le duc de Ts'ien, dans une auberge misérable rencontre l'homme chevaleresque). — *Heng-yen*, n° 30 ⁵.
17. *Sou-siao-mei-san-nan-sin-lang* (Sou Siao-mei par trois fois embarrasse le nouveau marié). — *Heng-yen*, n° 11.
18. *Leou-yuan-p'ou-chouang-cheng-kouei-tseu* (Lieou Yuan-p'ou par deux fois obtient de beaux enfants). — *P'o-ngan*, 1e série, n° 20.
19. *Yu-po-ya-chouai-k'in-sie-tche-yin* (Yu Po-ya brise son luth pour remercier le connaisseur en musique). — *Toung-yen*, n° 1 ⁶.
20. *Tchouang-tseu-siou-kou-p'en-tcheng-ta-tao* (p.139 Tchouang Tseu-siou frappe sur un vase et accède à la grande voie). — *T'oung-yen*, n° 2 ⁷

¹ [Comment le Ciel donne et reprend les richesses, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis.](#)

² [Véritable amitié, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, dans Six Nouvelles nouvelles.](#)

³ Yang-kio-ngai fait le sacrifice de sa vie par dévouement pour un ami ; expliqué au Collège de France par Stanislas Julien (non publié). — *Friends till Death*, par S. Birch.

⁴ [Les tendres époux, par A. Rémusat, dans Contes.](#) — *The affectionate Pair*, par P. P. Thomas. — [La calotte de feutre, par Wieger, dans Rudiments.](#)

⁵ [Le Justicier, par Wieger, dans Rudiments.](#) — Li, Duke of Ch'ien and the poor scholar who met a chivalrous man, par J. A. Jackson.

⁶ [Le Luth brisé, par T. Pavie, dans Contes et Nouvelles.](#) — Yu Pe-ya's lute, par A. Webster. — *The broken Lute or Friendship's last offering*, par L. M. F(ay) dans la revue *The Far East*.

⁷ [La Matrone du pays de Soung, par le père Dentrecolles.](#) — *The Chinese Matron*, par le père du Halde. — *La Matrone du pays de Soung*, par E. Legrand. — *The Chinese Widow*, par E. Birch. — *La Veuve*, par F. Chabas. — *A fickle Widow*, par R. R. Douglas

21. *Lao-men-cheng-san-che-pao-ngen* (Le vieil élève envers trois générations rend le bienfait). — *T'oung-yen*, n° 18.

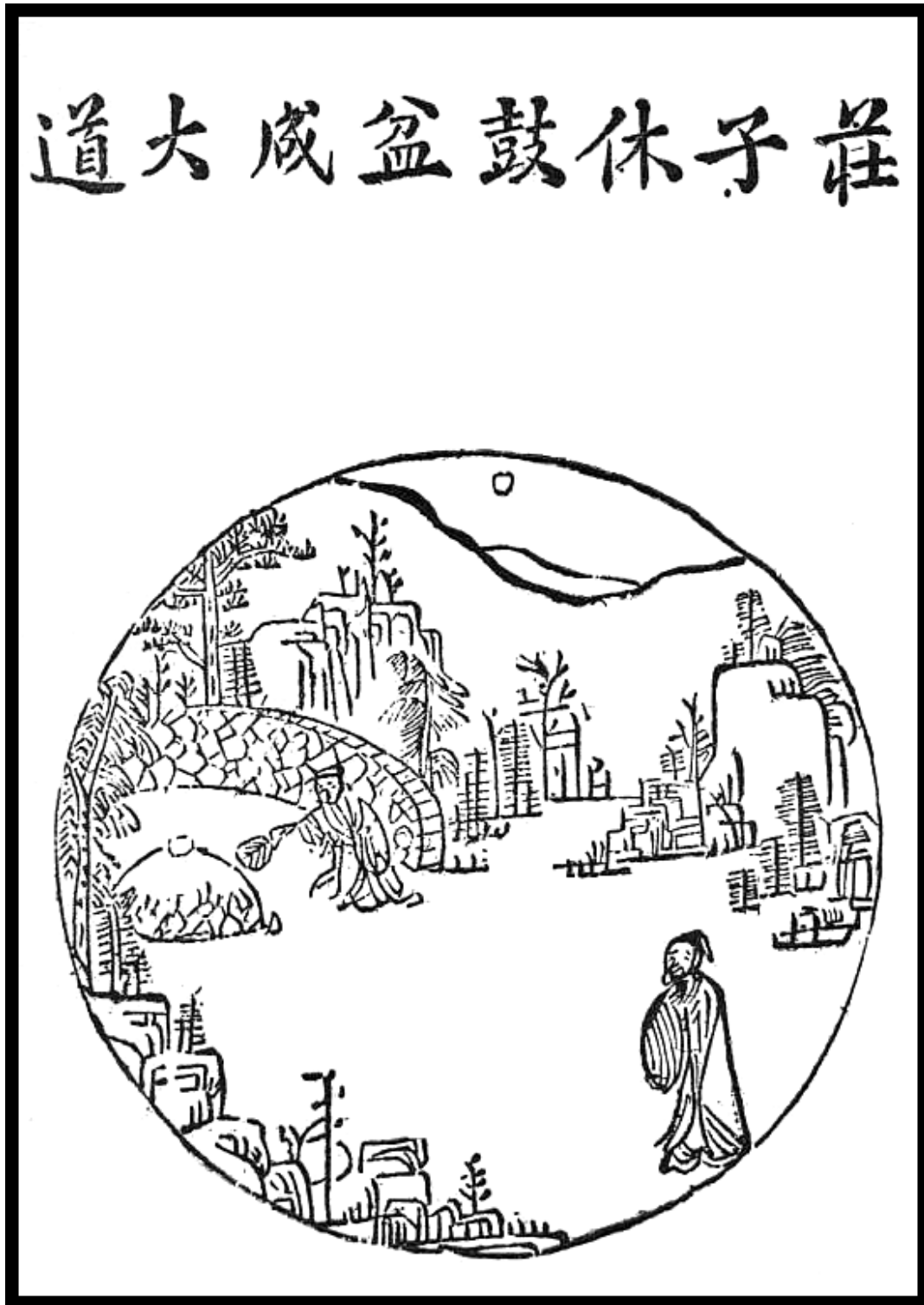


Fig. 8. Tchouang Tseu-siou rencontre la veuve en train d'éventer la tombe de son mari.
Gravure extraite de la nouvelle N° 20 du *Kin-kou-k'i-kouan*.

22. *Tch'ouen-sieou-ts'ai-yi-tchao-kiao-t'ai* (Le bachelier obtus rencontre un jour la grande chance). — *T'oung-yen*, n° 17.

Le roman chinois

23. *Kiang-hing-ko-tch'ong-houei-tchen-tchou-chan* (Kiang Hing-ko de nouveau se réunit [à sa femme] grâce à la robe de perles). — *Kou-kin-siao-chouo*, n° 1 ; *Ming-yen*, n° 4 ¹.
24. *Tch'en-yu-che-k'iao-k'an-kin-tch'ai-tien* (Tch'en le censeur impérial enquête habilement sur [l'affaire] de l'aiguille de tête en or). — *Kou-kin-siao-chouo*, n° 2 ; *Ming-yen*, n° 2 ².
25. *Siu-lao-p'ou-yi-fen-tch'eng-kia* (Siu, le vieux serviteur, par indignation établit la famille [de ses maîtres]). — *Heng-yen*, n° 35 ³.
26. *Ts'ai-siao-kiai-jen-jou-pao-tch'eou* (La demoiselle Ts'ai, supportant la honte, réalise sa vengeance). — *Heng-yen*, n° 36 ⁴.
27. *Ts'ien-sieou-ts'ai-ts'o-tchan-fong-houang-tch'eou* (Ts'ien, le bachelier, par erreur possède la compagne du phénix). — *Heng-yen*, n° 7 ⁵.
28. *K'iao-t'ai-cheou-louan-tien-youan-yang-p'ou* (K'iao, le préfet, en désordre pointe la liste des Youan-yang ⁶. — *Heng-yen*, n° 8. p.140
29. *Houai-sseu-youan-hen-p'ou-kao-tchou* (Gardant de la rancune privée, le domestique sans cœur accuse son maître). — *P'o-ngan*, 1e série, n° 11 ⁷.
30. *Nien-ts'in-ngen-siao-niu-ts'ang-eul* (Songeant aux bienfaits de ses parents, la fille pieuse cache leur fils). — Origine inconnue ⁸.
31. *Liu-ta-lang-houan-kin-wan-kou-jeou* (Liu Ta-lang rendant l'argent, réunit l'os et la chair [les parents et les enfants]). — *T'oung-yen*, n° 5 ⁹.
32. *Kin-yu-nou-pang-ta-wou-ts'ing-lang* (King Yu-nou à coups de bâton fait battre le jeune homme ingrat). — *Kou-kin-siao-chouo*, n° 27 ¹.

¹ Le négociant ruiné (même remarque que pour le n° 2). — The Pearl embroidered Garment, par C. Carroll, dans : The Phoenix. — [La tunique de perles, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, dans Trois nouvelles chinoises](#). — (Dans certaines éditions récentes, cette nouvelle est numérotée 40.)

² [Une cause célèbre, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, dans Six Nouvelles nouvelles](#).

³ [Un serviteur méritant, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, dans Trois nouvelles chinoises](#).

⁴ [L'héroïsme de la piété filiale, par S. Julien, dans les Contes, de Rémusat](#).

⁵ [Mariage forcé, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, dans Trois nouvelles chinoises](#).

⁶ *Yuan-yang* : canards mandarins, symbole des époux.

⁷ [Le Crime puni, dans le recueil de Rémusat](#). — Within his danger, par R. K. Douglas.

⁸ [La Calomnie démasquée, dans le recueil de Rémusat](#).

⁹ [Les Trois frères, dans le recueil de Rémusat](#).

Le roman chinois

33. *T'ang-kiai-youan-wan-che-tch'ou-k'i* (T'ang le Kiai-youan s'amuse du monde [d'une manière] sortant de l'ordinaire). — *T'oung-yen*, n° 26 ².
34. *Niu-sieou-ts'ai-yi-houa-kiai-mou* (La bachelière, déplaçant les fleurs, les greffe sur l'arbre). — *P'o-ngan*, 2^e série, n° 17 ³.
35. *Wang-kiao-louan-po-nien-tch'ang-hen* (Wang Kiao-louan ou le regret éternel de cent ans). — *T'oung-yen*, n° 34 ⁴.
36. *Che-san-lang-wou-souei-tch'ao-t'ien* (Che-san-lang à cinq ans est présenté à l'empereur). — *P'o-ngan*, 2^e série, n° 36.
37. *Ts'ouei-k'iun-tch'en-k'iao-houei-fou-jon-p'ing* (Ts'ouei Kiun-tch'en par chance se réunit [avec sa femme] grâce au paravent aux fleurs de lotus). — *P'o-ngan*, 1^e série, n° 27 ⁵.
38. *Tchao-hien-kiun-k'iao-song-houang-kan-tseu* _{p.141} (Tchao la Hien-kiun ⁶ par ruse envoie des mandarines jaunes). — *P'o-ngan*, 2^e série, n° 14 ⁷.
39. *K'oua-miao-chou-tan-k'o-t'i-kin* (Se flattant d'un pouvoir merveilleux, l'alchimiste enlève l'argent). — *P'o-ngan*, 1^e série, n° 18 ⁸.
40. *Tch'eng-to-ts'ai-po-ting-heng-tai* (Se vantant de sa richesse, l'illettré porte la ceinture [de mandarin]). — *P'o-ngan* 1^e série, n° 22 ⁹.

Le Leao-tchai-tche-yi

Le recueil de contes le plus répandu, celui qui a le plus de succès auprès des amateurs de littérature romanesque, est le *Leao-tchai-tche-*

¹ [Femme et mari ingrats, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, dans Six Nouvelles nouvelles.](#)

² [Thang, le Kiai-youen, même source que le numéro précédent.](#) — A twice married Couple, par R. K. Douglas, dans : Chinese Stories.

³ La bachelière du pays de Chu (même remarque que pour le n° 2). — A Chinese Girl graduate, par R. K. Douglas, dans : Chinese Stories.

⁴ The lasting Resentment of Miss Keau Lwan Wang, par Sloth.

⁵ [Le Paravent révélateur, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, dans Six Nouvelles nouvelles.](#)

⁶ Hien-kiun : titre honorifique féminin.

⁷ [Chantage, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, dans Six Nouvelles nouvelles.](#)

⁸ [Les Alchimistes, par le marquis d'Hervey de Saint-Denis, dans Trois nouvelles chinoises.](#) — Love and alchemy, par R. K. Douglas, dans Chinese Stories. (Dans certaines éditions récentes, cette nouvelle est numérotée 23.)

⁹ Dans certaines éditions récentes, cette nouvelle est numérotée 7.

yi (Contes fantastiques du Studio Leao) (4267-4270) ¹. Il contient des contes assez courts, dont le plus long ne dépasse pas la valeur de deux pages chinoises, et des anecdotes de quelques lignes seulement, traitant de revenants, de renards ou renardes personnifiés, et d'autres aventures curieuses ou bizarres, faits sur le modèle des contes de l'époque des T'ang. Ces derniers avaient été pour la plupart perdus sous les Ming ; d'autre part, quoique sous les Song on les eût recueillis pour en faire un grand recueil, le *T'ai-p'ing-kouang-ki*, celui-ci était très peu connu. Mais les contes écrits à leur imitation avaient un grand succès : cela explique partiellement l'accueil qu'on fit au *Leao-tchai-tche-yi*.

L'auteur de ce dernier recueil fut P'OU SONG-LING. Celui-ci avait pour surnom LIEOU-SIEN ; originaire de la province de Chan-tong, très doué dès son jeune âge, son talent ne lui permit pas toutefois de conquérir ses grades aux examens ; ce ne fut qu'à l'âge de 82 ans qu'il fut reçu licencié. Parmi ses œuvres on peut citer quatre k'iuang de compositions en prose, six k'iuang de poésies, une méthode de lecture ^{p.142} pratique, le *Je-yong-sou-tseu* (Caractères communs d'emploi journalier), etc. (1631-1715.)

Le *Leao-tchai-tche-yi* comprend trois cent quarante et un contes ou anecdotes, partagés en seize k'iuang ; il fut terminé quand P'OU SONG-LING avait déjà 50 ans. On dit qu'habitant dans son village natal et n'ayant rien d'autre à faire, il se lit maître d'école pour vivre. Quand il commença à écrire ses contes, chaque matin il allait s'installer sur une natte au bord de la grand'route avec une jarre de thé infusé et un paquet de tabac. Un passant survenait-il, P'OU SONG-LING l'invitait à se reposer, entrait en conversation avec lui, offrant son thé et son tabac, et finalement lui demandait de raconter les histoires extraordinaires qu'il connaissait. Si elles étaient intéressantes, P'OU SONG-LING rentrait chez lui les arrangeait pour en faire des contes ; et il procéda de cette

¹ Tales from the Liao-tchai-chih-yi (C. F. R. Allen), dans *China Review*. — The Record of Marvels ; or Tales of the Genie (W. F. Mayers). — [Strange Stories from a Chinese Studio](#) (H. A. Giles). — Les Chinois peints par eux-mêmes (Tcheng-ki-tong).

façon pendant plus de vingt ans. Mais dans la préface du *Leao-tchai-tche-yi* par l'auteur, on lit :

« Mon talent n'est pas celui de Kan Pao ¹ ; pourtant, j'aime à rechercher des histoires d'esprit ; mes sentiments ressemblent à ceux de Hoang-tcheou ², j'aime que les gens me racontent des histoires de revenants. Pendant mes loisirs j'ai confié ces histoires à mon pinceau et j'en fis un recueil ; avec le temps, les amis des quatre points cardinaux m'en envoyèrent également, ce qui fit que j'en accumulai un plus grand nombre encore.

Il est donc probable que l'histoire de P'OU SONG-LING arrêtant les passants n'est qu'une légende : le seul point exact serait qu'il avait passé un bon nombre d'années à récolter ses contes. Parmi ceux-ci d'ailleurs, quelques-uns sont inspirés par des nouvelles de l'époque des T'ang.

Lorsque le manuscrit du *Leao-tchai-tche-yi* fut terminé, le grand lettré WANG CHE-TCHEN qui en avait entendu parler voulut l'acheter pour le faire imprimer. Il en offrit, dit-on, jusqu'à 300 taëls d'argent, mais son auteur refusa avec entêtement de le vendre ; il permit seulement à WANG CHE-TCHEN de le lire. Celui-ci lut tout le manuscrit en une nuit et le rendit à P'OU SONG-LING après y avoir ajouté ^{p.143} quelques commentaires, ainsi qu'une poésie. Celle-ci, qui est encore maintenant placée en tête de l'ouvrage, dit :

Ces contes sont racontés et écoutés sans arrière-pensée,
Tandis que sur les treilles de haricots et les tonnelles de melon la pluie
tombe, telle des fils de soie.
Sans doute l'auteur en a assez de parler des humains
Et aime-t-il écouter les revenants des tombes chanter des poésies en
automne ?

¹ Kan Pao, auteur du « Seou-chen-ki » (Recherches sur les esprits).

² Houang-tcheou est le nom d'un district dans la province du Hou-peï ; ici sert à désigner le poète SOU CHE (SOU TONG-P'O). Lorsque celui-ci habitait à Houang-tcheou, il aimait à se faire raconter des histoires de revenants par les personnes qui venaient le voir.

Le roman chinois

Par suite de cette aventure, le livre de P'OU SONG-LING fut complètement lancé ; le manuscrit fut maintes fois copié, car, fait inexplicable, il ne fut pas imprimé durant la vie de son auteur : la première édition ne date que de la fin du règne de K'ien-long.

Mais en fait, le succès du *Leao-tchai-tche-yi* est dû aussi à ses qualités incontestables. Car, quoique cet ouvrage soit consacré à des contes traitant de magie, de renards, de revenants, d'esprits d'animaux et même d'insectes, tout comme dans d'autres recueils de la même époque, il leur est nettement supérieur pourtant par la beauté et la grâce de ses descriptions, l'ordonnance et l'ingéniosité de ses intrigues, l'élégance et le fini de son style, la richesse et la variété de ses allusions littéraires. De plus, tandis que les autres recueils racontent dans un style sec et compassé des histoires invraisemblables qui restent incroyables, le *Leao-tchai-tche-yi* joint à toutes ses qualités celle de donner à ses personnages mythiques des sentiments humains et de les rendre vraisemblables. Ce n'est que de temps en temps, par un incident, un détail, que l'auteur nous rappelle qu'il ne s'agit pas de personnages humains. Ainsi, dans le conte intitulé *Houang-ying*, Ma Tseu-ts'ai épouse une jeune fille nommée Houang-ying, qui se montre ménagère accomplie. T'ao, le frère de cette jeune fille, vient habiter chez elle. Grâce aux produits de son jardinage, il l'aide à enrichir son mari. Mais un jour la forme première de T'ao se révèle :

« T'ao buvait ordinairement sans retenue, mais jamais on ne l'avait vu plongé dans l'ivresse. Un ami (de Ma), le bachelier Tseng, avait également une capacité sans égale ; un jour il passa chez Ma, et celui-ci le fit boire en rivalisant avec T'ao. Tous les deux burent très joyeusement sans contrainte, regrettant de s'être connus si tard. Depuis ^{p.144} l'heure Tch'en jusqu'à la quatrième veille ¹, chacun d'eux finit cent vases de

¹ Heure *Tch'en* : dix heures du matin. La quatrième veille équivaut à deux heures du matin.

vin ; Tseng était ivre comme l'insecte Ni ¹ et il s'endormit profondément à table. T'ao se leva pour rentrer se coucher ; en sortant de la porte il trébucha sur une plate-bande de chrysanthèmes, tomba à la renverse, abandonna ses vêtements à côté de lui et par terre même se transforma en un pied de chrysanthème haut comme un homme, et dont les fleurs, au nombre d'une dizaine, étaient plus grosses que le poing. Ma en fut alarmé à l'extrême, et avertit Hoang-ying ; celle-ci accourut et, arrachant le chrysanthème, le plaça par terre, disant :

— Comment est-il ivre à ce point ?

Elle le recouvrit avec ses vêtements et appela Ma pour s'en aller, lui défendant d'y regarder. Quand il fit jour il y alla : T'ao était couché à côté de la plate-bande ; Ma comprit alors que le frère et la sœur étaient des chrysanthèmes personnifiés. Il les aima et les respecta davantage ; tandis que T'ao, depuis qu'il avait montré sa figure première, but avec encore moins de retenue ; souvent il invita lui-même Tseng. De cette façon, tous les deux devinrent intimes.

On arriva au jour des Fleurs. Tseng vint voir (T'ao) avec deux domestiques portant une jarre de vin dans lequel avaient macéré des plantes pharmaceutiques, et ils s'entendirent pour la finir ensemble. Quand la jarre fut sur le point d'être vide, tous deux n'étaient pas encore très ivres ; Ma subrepticement y ajouta une autre jarre de vin ; tous les deux la finirent encore. Tseng, ivre et anéanti, fut emporté par ses serviteurs ; T'ao, couché par terre, se transforma de nouveau en chrysanthème. Ma, habitué au spectacle, ne s'en étonna pas ; il l'arracha d'après le procédé de Hoang-ying et resta à côté pour voir sa transformation. Avec le temps, les feuilles du chrysanthème devinrent plus fanées, il eut grand'peur et

¹ L'insecte *Ni* (caractère qui signifie originellement la vase) est, d'après l'ouvrage *Wou-sse-sien*, un insecte qui habite dans la mer de l'Est. Il n'a pas d'os ; dans l'eau il vit, hors de l'eau il est amolli comme de la vase.

seulement alors alla le dire à Hoang-ying. Celle-ci en l'entendant s'alarme, disant :



Fig. 9. Hoang-ying, son mari et son frère.
Gravure extraite du *Leao-tchai-tche-yi*.

— Tu as tué mon frère !

Elle courut le voir. Les racines et la tige étaient déjà desséchées ; elle en fut affligée à l'extrême, pinça les branches qu'elle enterra dans des pots qu'elle plaça dans sa p.145 chambre et arrosa chaque jour. Ma regretta son acte jusqu'à en mourir et détesta Tseng, mais quelques jours plus tard il apprit que celui-ci était mort d'ivresse. Petit à petit les fleurs dans les pots formèrent des boutons ; à la neuvième lune elles s'ouvrirent : leur tige était courte et les fleurs blanches ; quand on les respirait, elles avaient un parfum de vin. On les appela « T'ao ivre » ; quand on les arrosait avec du vin, elles devenaient plus vivaces... Quant à Hoang-ying, jusqu'à sa vieillesse, elle n'eut pas d'autres bizarreries.

Cependant, quand P'OU SONG-LING raconte des aventures humaines, les descriptions ne sont pas chargées jusqu'à en perdre la vraisemblance. Ainsi en est-il par exemple dans le conte qui a pour titre *Ma Kiai-fou*. Le héros de l'histoire, Yang Wan-che, a pour femme une mégère qui pousse l'arrogance jusqu'à maltraiter son beau-père et lorsque Ma vient visiter son mari, c'est à peine si elle prépare à manger au visiteur. Mais son mari et son beau-frère la craignent tellement qu'ils n'osent rien dire et ne savent quelle contenance garder :

« Les deux frères, en attendant dans la capitale le moment de passer l'examen, virent un jeune homme à la mine agréable et aux vêtements élégants. Ils causèrent avec lui et en eurent du contentement. Lui ayant demandé ses nom et surnom, il se dit Kiai-fou, se nommant Ma. Dès ce jour, leurs relations devinrent plus étroites, et ils brûlèrent de l'encens pour se jurer une amitié de frères. Six mois environ après s'être séparés, Ma, inopinément, avec ses domestiques, passa chez Yang. Le vieux Yang se trouvait justement devant sa porte et se pouillait en se chauffant au soleil. Ma crut que c'était un domestique ; il lui annonça son nom pour qu'il le transmitt à ses maîtres ; le vieillard, endossant ses loques, s'en alla. Quelqu'un dit à Ma que c'était là le père des Yang ; Ma était

justement en train de s'en étonner lorsque les frères Yang, avec un air dégagé, vinrent à sa rencontre. Après être monté à



Fig. 10. Yang Wan-che corrige sa femme.

Gravure extraite du *Leao-tchai-tche-yi*.

la salle d'honneur et un salut, Ma demanda à saluer le père ; Wan-che ¹ l'excusa par une maladie fortuite et fit asseoir Ma pour rire et causer ; de cette façon sans s'en apercevoir on arriva jusqu'au soir. Wan-che dit à plusieurs reprises qu'on allait préparer le repas, mais on ne le voyait pas arriver : les deux frères alternativement entraient à l'intérieur puis en ressortaient ; p.147 finalement, un domestique décharné vint avec un vase de vin. Bientôt il fut vide. Après avoir attendu très longtemps assis, Wan-che se leva à maintes reprises pour appeler et presser le service ; sur son front et ses tempes la sueur se dégageait en vapeur. Bientôt le domestique décharné sortit avec ce qu'il fallait pour manger : le riz était mal dégrossi et mal cuit, il n'était pas bon à manger. Le repas fini, Wan-che s'en alla en hâte ; Wan-tchong apporta ses couvertures afin de tenir compagnie au sommeil du visiteur. Ma lui fit des reproches, disant :

— Autrefois, à cause de la haute générosité de vous, les deux frères, nous partageâmes le serment d'amitié ; actuellement, votre vieux père vraiment n'est pas au chaud ni rassasié, les passants même en ont honte.

Wan-tchong ² répondit en pleurant :

— Les sentiments qui sont en mon cœur sont difficiles à exprimer. La porte de notre famille n'est pas propice, et par malheur nous subissons une belle-sœur acariâtre. Nos ascendants ainsi que ceux qui sont faibles et jeunes (dans notre famille) sans raison sont maltraités ; si vous n'étiez pas un ami avec qui nous avons égoutté notre sang ³, je n'aurais pas osé dévoiler cette laideur.

Ma en fut étonné et en soupira un moment, et dit :

¹ L'aîné des frères Yang.

² Le cadet des frères Yang.

³ En se jurant d'être frères, les participants égouttaient leur sang dans du vin qu'ils buvaient ensuite.

Le roman chinois

— Je désirais d'abord partir à l'aube ; mais maintenant que j'ai eu connaissance de cette chose extraordinaire, il n'est pas possible que je ne la voie pas de mes propres yeux ; je vous prie de me prêter un local inoccupé ; pour la commodité, je ferai mon feu moi-même.

Wan-tchong suivit ses instructions. Immédiatement il nettoya une chambre pour le loger. Quand la nuit fut avancée, il lui porta des légumes et du riz cru, craignant seulement que sa belle-sœur ne le vît. Ma connut sa pensée et les refusa avec fermeté ; de plus, il invita le vieillard Yang à dormir et manger avec lui ; lui-même alla en ville dans les magasins acheter de la toile et de la soie pour lui changer la robe et le pantalon. Wan, père et fils et frères en furent émus à pleurer...

Le succès du *Leao-tchai-tche-yi* provoqua naturellement de nombreux imitateurs du genre ; il y eut également un recueil intitulé Complément au *Leao-tchai-tche-yi* ^{p.148} (*Leao-tchai-tche-yi-che-yi*) attribué à P'OU SONG-LING, et composé de vingt-sept nouvelles. Ce sont pour la plupart des nouvelles copiées dans d'autres recueils et P'OU SONG-LING n'en est en rien responsable. Nous ne parlerons pas de ces imitations qui ne valent pas, même de loin, l'original ; cependant, nous réservons une mention à l'œuvre de KI YUN, le *Yue-wei-ts'ao-t'ang-pi-ki* (Notes de la Chaumière Yö-wei).

Le Yue-wei-ts'ao-t'ang-pi-ki

KI YUN, le bibliothécaire de l'empereur K'ien-long, celui qui dirigea la rédaction du Catalogue général des Quatre bibliothèques, fut un des plus grands lettrés de la dynastie des Ts'ing. Il était originaire de la sous-préfecture de Hien-hien de la province du Tche-li ; à 24 ans il fut reçu premier aux examens de sa province, mais ne fut reçu docteur que sept ans après. Nommé historiographe, puis lecteur impérial, il fut ensuite banni à Ouromtchi pour divulgation de secrets d'État ; il fut rappelé au bout de trois ans et rétabli dans sa charge primitive d'historiographe. Trois ans plus tard il fut nommé rédacteur en chef du Catalogue général ainsi

que du Résumé des Quatre Bibliothèques, poste qu'il occupa pendant treize ans, y consacrant le meilleur de lui-même. Plus tard, il fut nommé ministre des Rites, fut premier ministre à cinq reprises et ministre trois fois encore. Finalement, en la cinquante-quatrième année de K'ien-long (1789), il fut envoyé dans le district de Jo-ho-eul (Jehol) comme compilateur des textes secrets ; comme il n'avait qu'à surveiller des sous-ordres, il mit à profit ses loisirs pour commencer son recueil de contes.

Car KI YUN fut le seul peut-être qui osa élever une critique contre le *Leao-tchai-tche-yi*. Il reprochait à son auteur d'avoir employé un art analogue à celui des *tch'ouan-k'i* par son fini et ses détails, entremêlé à un style concis, semblable à celui des contes des Six dynasties, et de trop rechercher l'élégance de la forme au détriment de la pensée. C'est pourquoi sans doute, pour montrer comment il entendait un bon recueil de contes, il écrivit le sien. Celui-ci fut rédigé entre la cinquante-quatrième année du règne de K'ien-long (1789) et la troisième année du règne de Kia-k'ing (1798) ; il se compose de vingt-quatre k'iuans divisés en cinq parties, portant chacun un nom ¹, mais l'ensemble a pour titre *Yue-wei-ts'ao-t'ang-pi-ki*.

p.149 Quoique ce recueil fût, d'après son auteur lui-même, une œuvre « écrite pour passer le temps », ses règles de composition sont cependant très sévères, le style en est châtié, ne recherchant que le positif, négligeant toute élégance superflue. Mais comme KI YUN avait beaucoup lu de livres inconnus du public, et que d'autre part il avait l'esprit très ouvert, tout ce qu'il écrit, aussi bien ses idées — qu'il attribue parfois à des revenants — que les choses prêtées aux humains, est spirituel et parfois amusant. De plus, il était indulgent aux faiblesses humaines et souvent n'était pas du même avis que les lettrés des Song qui se montrent intransigeants pour ce qui est de la morale. Il manifeste d'ailleurs à toute occasion ses sentiments personnels dans ses contes. Ainsi dans le conte ci-dessous :

¹ Voici les noms de ces six parties : *Louan-yang-siao-siao-lou* (6 k'iuans), *Jou-che-wo-wen* (4 k'iuans), *Houei-si-tsa-tche* (4 k'iuans), *Kou-wang-t'ing-tche* (4 k'iuans), *Louan-yang-siu-lou* (6 k'iuans).

Le roman chinois

« Wou Hoei-chou m'a raconté ceci : Un tel, médecin, était ordinairement prudent et honnête. Une nuit, une vieille servante vint lui acheter une drogue abortive avec une paire de fleurs en perles ; le médecin, grandement effrayé, la repoussa avec sévérité. Le lendemain soir, elle revint avec deux fleurs en perles en plus ; le médecin, plus effrayé encore, la chassa avec force.

À un peu plus de six mois de là, il rêva que le tribunal de l'Enfer l'arrêtait, disant que quelqu'un l'accusait d'homicide. Quand il arriva devant le tribunal, une femme aux cheveux dénoués, portant un foulard rouge autour du cou, raconta en pleurant sa façon de ne pas donner la drogue demandée.

— Les drogues sont pour guérir les gens, dit le médecin, comment oserais-je commettre un homicide ¹ pour rechercher le profit ? Vous vous êtes perdue vous-même par votre inconduite, comment cela peut-il être mon crime ?

La femme dit :

— Quand je demandais la drogue, le fœtus n'avait pas encore pris forme, si j'avais pu le faire avorter, j'aurais pu ne pas mourir ; donc c'était sacrifier un morceau de sang sans vie pour sauver une autre vie qui allait s'éteindre. N'ayant pas pu obtenir la drogue je ne pouvais pas ne pas donner le jour à un enfant : cela fit que mon fils fut étranglé et souffrit toutes les souffrances ; moi-même je fus obligée de me pendre ; donc c'est que vous avez voulu sauver une _{p.150} vie mais, au contraire, vous en avez tué deux. Si je ne vous accuse pas, qui donc accuserai-je ?

Le juge infernal, en soupirant, dit :

— Ce que tu dis est conforme aux circonstances des choses ; ce qu'il maintient, c'est la raison. Depuis les Song, on a toujours suivi la raison sans juger du bien-fondé ou non des

Le roman chinois

circonstances. Est-il le seul à faire comme cela ? Finis donc de te plaindre.

Il frappa avec bruit sur la table, le médecin se réveilla en frissonnant.

@

¹ L'avortement étant considéré comme un infanticide.

CHAPITRE X

Romans de cape et d'épée

@

L'origine de ces romans. — Le Che-kong-ngan. — Le Eul-niu-ying-hiong-tchouan. — Le San-hia-wou-yi. — Le Siao-wou-yi et ses « suites ».

p.151 Les romans de cape et d'épée, qui apparurent sous les Ts'ing — le premier en date ayant paru en 1838 — furent les seuls romans ayant continué la tradition des *p'ing-houa*, par leurs dialogues plus vifs, leurs descriptions plus colorées, tout en étant écrits en langage vulgaire. Dans la préface d'un de ces romans, le *Yong-k'ing-cheng-p'ing* (La célébration durable de la paix), qui est la transcription des récits faits par un conteur nommé HA FOU-YUAN, on peut lire :

« Au temps de ma jeunesse, je parcourais les quatre mers et souvent j'entendais des récits sur le *Yong-k'ing-cheng-p'ing*... car, depuis la fondation de l'empire, il circule les récits de ces aventures authentiques. Sous le règne de Sien-fong, il y eut le maître KIANG TCHEN-MING, conteur d'aventures d'autrefois et d'aujourd'hui, qui racontait ce roman, mais il n'y eut personne pour le faire graver et imprimer afin qu'il se transmette à la postérité. Quand je fus plus âgé, j'entendis les récits du maître HA FOU-YUEN ; je les retins par cœur, et à mes moments de loisir je les transcrivis pour en faire quatre k'iuan...

De même la préface du *Siao-wou-yi* (Les cinq jeunes Justiciers) dit que le *San-hia-wou-yi* (Les trois Chevaliers et les Cinq Justiciers) et le *Siao-wou-yi* sont dus tous les deux au conteur CHE YU-K'OUEN, et qu'on les avait recueillis d'un de ses disciples. Il semble donc que CHE YU-K'OUEN, comme KIANG TCHEN-MING et HA FOU-YUAN, était un conteur du temps de Sien-fong (1851-1861), chacun d'eux étant spécialisé dans la narration des aventures de certains personnages bien déterminés.

Aussi peut-on dire que les romans de cape et d'épée sont les vrais romans populaires reparus après une éclipse de sept cents années.

L'origine des romans de cape et d'épée

p.152 L'origine de ces romans est due, d'après LOU SIUN, à une cause assez profonde pour un sujet aussi futile : Au début de la dynastie des Ts'ing, après que les bandes de bandits furent pacifiées, le peuple n'ayant pas encore oublié ses anciens souverains, les Ming, ne rêvait que de héros qui viendraient lutter et combattre pour la dynastie déchue. C'est pourquoi TCH'EN TCH'EN, dans sa *Suite au Choei-hou-tchouan*, imagine, transposant ses rêves dans une autre époque, que son héros Li Kiun, abandonnant la Chine, va s'établir roi au Siam. Mais plus tard, pendant les cent trente années environ qui vont de K'ang-hi jusqu'à K'ien-long, la domination des Ts'ing s'étant affermie, le peuple s'était soumis de bonne grâce à ses conquérants et s'était habitué à leur domination ; même les gens instruits non seulement avaient abandonné toute velléité de révolte, mais encore s'insurgeaient contre tout ce qui pouvait porter atteinte à la majesté de la dynastie régnante. Aussi, fait révélateur d'une époque, dans le *Dénouement au Choei-hou-tchouan* de YU WAN-TCH'OUEN, ne voyons-nous aucun des cent-huit bandits du roman original échapper au châtement. Cependant, les exemples ci-dessus ne s'appliquent qu'aux lettrés ; pour ce qui est du peuple, les romans comme le *San-hia-wou-yi*, qui sont réellement des expressions de l'âme populaire, marquent plus encore cette soumission qui avait remplacé les sentiments de révolte du début de la dynastie des Ts'ing, d'autant plus que ces récits se faisaient entendre à Pékin, à côté même du palais des empereurs.

À cette époque, les révoltes intérieures ou plutôt les bandes organisées de bandits donnaient lieu à des expéditions punitives où chacun pouvait se distinguer et recevoir des titres et des honneurs ; aussi, dans les romans qui nous occupent, les héros sont-ils tous des gens grossiers, ayant en partie des mœurs de bandits, mais qui finalement deviennent les satellites d'un grand mandarin qu'ils sont

Le roman chinois

fiers de seconder pour supprimer les vrais brigands et autres gens malhonnêtes. Et ces romans montrent bien que le peuple non seulement était soumis à ses conquérants, mais que, satisfait de son sort, il était prêt à les servir fidèlement.

Le Che-kong-ngan

p.153 Le premier roman de cape et d'épée chinois date, nous venons de le dire, de 1838. C'est un roman portant le titre de *Che-kong-ngan* (Les jugements du Seigneur Che), car dans tous ces romans il y a un personnage qui sert de pivot et autour duquel gravitent les « braves ». Ce roman, qui a également le titre de *Po-touan-k'i-kouan* (Scènes extraordinaires des cent jugements), composé de huit k'iu, comprend quatre-vingt-dix-sept chapitres. Il est probablement l'œuvre d'un conteur dont le nom ne nous a pas été transmis et raconte les aventures du Seigneur Che Che-louen (qui vivait au temps du règne de K'ang-hi), qui, de sous-préfet de première classe de T'ai-tcheou, finit par devenir Surintendant général du transport du grain. Ces jugements sont mêlés à des aventures telles qu'arrestations de bandits de grand chemin, enlèvements du seigneur Che, ses délivrances par ses satellites, les luttes que ceux-ci soutiennent contre les chevaliers de la Forêt Verte, etc.

Le succès qu'obtint ce roman, succès dû à ce que son style, quoique assez grossier et sans aucune recherche, était cependant plus expressif et surtout plus à la portée des gens du peuple, fit que successivement parurent après lui plusieurs romans bâtis sur le même modèle. En 1891, parut le *P'eng-kong-ngan* (Jugements du seigneur P'eng), en cent épisodes, œuvre de T'an-meng-tao-jen, et qui relate les aventures du seigneur P'eng P'eng, inspecteur-gouverneur de la province de Honan. Il y eut encore le *Lieou-kong-ngan* (Jugements du seigneur Lieou), le *Li-kong-ngan* (Jugements du seigneur Li), tandis que les suites au *Che-kong-ngan* continuaient à paraître interminablement : il y en eut dix séries ¹. Toutes ces œuvres, faites sur un même moule,

¹ Le *P'ong-kong-ngan* eut dix-sept séries de « suites ».

Le roman chinois

reproduisent presque les mêmes aventures en y changeant les noms propres ; leur style est excessivement grossier, souvent rendu incompréhensible et ne présente absolument aucun intérêt. On ne peut mieux les comparer qu'aux publications de romans policiers à épisodes qu'on trouve dans tous les pays d'Occident.

Le *Eul-niu-ying-hiong-tchouan*

Le *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* (Histoire de tendresse et de bravoure) ¹ parut vers la fin du règne de T'ong-tche p.154 (vers 1870). Il porte plusieurs préfaces, dont l'une est datée de la douzième année de Yong-tcheng (1734) et une autre de la cinquante-neuvième année de K'ien-long (1794) ; celles-ci sont apocryphes, car dans la première il est parlé du *Hong-leou-meng* qui ne parut que vers le milieu du règne de K'ien-long. D'après une autre préface, celle de MA TS'ONG-CHAN, datée de 1878 (quatorzième année de Kouang-siu), ce roman, quoique signé YEN-PEI-HIEN-JEN, serait l'œuvre de WEN K'ANG, surnommé T'IE-SIEN. WEN K'ANG était d'une famille mandchoue riche et noble ; son grand-père Lo Pao avait été premier ministre de l'empire, et lui-même avait été nommé gouverneur du Thibet, poste auquel il ne put se rendre pour cause de maladie. Mais ses fils ayant dissipé tout son patrimoine, il tomba dans la misère en ses années de vieillesse. Il habitait alors une petite chambre, avec pour toute richesse son pinceau et son encre, et écrivit le *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* pour se distraire et pour décrire un jeune homme tel qu'il aurait voulu que ses fils fussent, un peu comme Tsao Tchen écrivit le *Hong-leou-meng*. Mais l'expérience personnelle de ces deux auteurs différant profondément, leurs œuvres sont également différentes : le roman de Ts'ao Tchen est une sorte d'autobiographie romancée, tandis que le roman de Wen K'ang est de pure imagination. Malgré cela, il y a encore un autre point de ressemblance entre les deux romans : c'est la multiplicité de leurs titres. Dans l'épisode I du *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* nous lisons en effet :

¹ *Eul* : fils ; *niu* : fille ; *ying-hiong* : héros ; *tchouan* : histoire.

« Ce *P'ing-houa* se nommait d'abord *Kin-yu-youan* (Alliance de l'or et du jade) ; comme il raconte des faits arrivés dans la Capitale, il s'appelle encore *Je-hia-sing-chou* (Nouveau livre de dessous le soleil) ¹. Dans cet ouvrage, dont le but et les paroles ne sont pas dignes de l'épithète « littéraire », il n'y a pourtant aucune parole licencieuse, et rien n'y manque à la correction ; aussi ce roman s'appelle-t-il encore *Tcheng-fa-yen-tsang-wou-che-san-ts'an* (Les cinquante-trois études du sùtra de l'Œil de la Loi orthodoxe), quoiqu'il ne soit nullement un ouvrage de bouddhisme. Plus tard, il a été revu par *Tong-hai-wou-leao-wong*, qui lui donna le titre de *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* (Histoire de tendresse et de bravoure).

Voici ce que l'auteur appelle les « faits arrivés dans la capitale » : Une jeune fille nommée Ho Yu-fong (Phénix de p.155 Jade), jeune fille de grande famille, a vu son père mourir de désespoir en prison, à la suite des intrigues d'un grand de la cour. Très intelligente et brave, versée dans toutes les finesses du maniement des armes, elle s'enfuit en emmenant sa mère et se réfugie à la campagne, en attendant une occasion de venger son père. Cependant, la puissance de son ennemi s'accroît de jour en jour, l'occasion qu'elle guette tarde à se présenter ; pour tromper son attente, elle s'amuse à parcourir le pays environnant sa retraite, après avoir pris le sobriquet de Che-san-mei (la petite sœur aînée treizième), redressant les torts, protégeant les faibles, châtiant les méchants. Un jour, elle rencontre dans une auberge un jeune homme nommé Ngan Ki, qui est en route, porteur d'une forte somme d'argent, pour aller racheter la peine de son père, condamné injustement pour faute de service, faute dont il n'est pas responsable. Ses muletiers veulent l'assassiner pour le voler ; il tombe ensuite aux mains de bonzes qui veulent également le tuer ; par deux fois il est sauvé par Che-san-mei avec qui il lie connaissance. Plus tard, le mandarin ennemi de Ho Yu-fong est condamné à mort par l'empereur à cause de ses exactions. Ho Yu-fong, satisfaite, bien qu'elle n'ait pu le

¹ *Je-hia*, sous le soleil, est le titre donné parfois à Pékin.

tuer de sa propre main, veut se retirer dans un couvent, sa mère étant morte entre temps ; heureusement que le père de Ngan Ki, libéré, accourt et fait tant par ses exhortations qu'elle renonce à son projet de retraite et finit par épouser Ngan Ki. Celui-ci, dont le père était d'ailleurs le meilleur ami du père de Ho Yu-fong, a déjà une femme, Tchang Kin-fong (Phénix d'or), que Ho Yu-fong avait également sauvée, mais tous les trois font bon ménage. Après son mariage, Ngan Ki est reçu troisième aux examens de doctorat et nommé à des postes importants. Il juge quelques affaires qui ont un grand retentissement et capture plusieurs grands bandits et chefs de bandes, souvent grâce à l'aide de sa femme Ho Yu-fong.

Le roman original n'est pas terminé ; un auteur inconnu lui écrit une suite en trente-deux épisodes, suite dont le style grossier et l'intrigue copiée sur les autres romans de cape et d'épée lui enlèvent toute valeur littéraire. Cette suite elle-même n'arrive pas à un dénouement, et quoiqu'une deuxième suite y soit annoncée, celle-ci n'a jamais vu le jour.

M. KIANG JOEI-TSAO considère que, parmi les personnages du roman, l'un des principaux est justement celui qui p.156 n'apparaît pas directement dans l'action, c'est-à-dire l'ennemi de Ho Yu-fong, Ki Sien-t'ang, qui est seulement mentionné dans la bouche du père de Ngan Ki. Son opinion est assez bizarre : M. KIANG croit que ce personnage fictif — comme tous les autres, du reste, — eut pour modèle le grand maréchal des Ts'ing, Nien Keng-yao, les faits de sa vie s'identifiant avec ceux attribués à Ki Hien-t'ang, et que l'auteur écrivit son roman pour le réhabiliter sans en avoir l'air ¹. Il nous semble que c'est là pousser les choses trop loin ; s'il est possible que Nien Keng-yao ait servi de modèle au personnage du roman, il est douteux que WEN K'ANG ait eu une arrière-pensée quelconque en s'en inspirant.

Quant aux autres personnages du roman, il semble qu'ils aient été composés, plus ou moins intentionnellement. LOU SIUN croit que l'auteur

¹ *Siao-chouo-k'ao-tcheng*, volume 2, page 129.

a voulu se décrire en Ngan Ki, ou bien qu'il l'a décrit tel qu'il est, cumulant toutes les qualités qu'on pouvait exiger d'un jeune homme de cette époque, en opposition avec ses propres fils, frivoles et dépensiers ¹. Ho Yu-fong est un personnage de pure fantaisie, entièrement sorti de l'imagination de l'auteur, sans que rien n'ait inspiré sa création, si ce n'est le besoin qu'il éprouvait d'avoir quelqu'un répondant au titre de l'ouvrage et possédant la bravoure d'un héros et la tendresse d'un enfant en même temps. Mais, à force de vouloir que ces deux qualités fussent réunies en un seul personnage, l'auteur finit par en faire un être phénoménal n'ayant plus rien de naturel. Qu'on en juge d'après le passage suivant :

(Ngan Ki, inquiet par les allures bizarres de Che San-mei, demande aux garçons de l'auberge qu'il habite de transporter une grosse pierre de la cour dans sa chambre pour consolider la fermeture de la porte. Les garçons se mettent au travail, armés de pioches et de leviers ; c'est alors qu'intervient Che-san-mei.)

« ...La jeune fille dit encore :

— Comment arrivez-vous à tout mettre sens dessus dessous pour transporter cette pierre ?

Tchang San, une pioche à la main, lui jeta un coup d'œil et répliqua :

— Sens dessus dessous ? Voyez donc cet objet, si on ne fait pas comme ça, est-ce que ça bougera ? Vous croyez donc qu'on s'amuse, nous ?

La jeune fille s'approcha et examina la pierre. À p.157 première vue, celle-ci pesait bien deux cent quarante à deux cent cinquante livres ; c'était une meule à moudre le grain, avec un trou percé de part en part dessus, sur le bord... Elle retroussa d'abord ses manches..., renversa la pierre par terre, de la main droite la fit tourner, trouva le trou, y mit deux doigts qui s'accrochèrent fermement, et d'un seul

¹ *Tchou-kouo-siao-chouo-che-lö*, page 315.

Le roman chinois

mouvement, d'une main, souleva cette pierre de plus de deux cents livres. Se tournant vers Tchang San et Li Sseu, elle dit :

— Ne restez pas oisifs, vous deux ! Époussetez-moi la poussière qui est sur cette pierre !

Les deux garçons, absolument affolés, répondirent affirmativement, en hâte essuyèrent la pierre avec leurs mains, disant :

— Ça y est !

Alors la jeune fille, toute souriante, tourna la tête vers Ngan Ki, disant :

— Honorable voyageur, où faut-il poser cette pierre ?

Le jeune Ngan Ki, avec sur la figure le rouge de la honte dépassant les oreilles, tête basse, tout confus, répondit :

— Merci de votre peine, posez-la dans la chambre.

La jeune fille en l'entendant, tenant la pierre d'une main... enjamba le seuil, posa légèrement la pierre au pied du mur sud de la chambre et se retourna sans être essoufflée, sans avoir la figure rouge, sans avoir le cœur battant. Les gens, tendant le cou, avançant la tête, après avoir regardé dans la chambre, furent tous étonnés, sans exception... »

Dans ce passage, l'auteur a voulu décrire la force extraordinaire de Che San-mei ; mais nous avons peine à nous représenter une frêle jeune fille soulevant de deux doigts une pierre de deux cent cinquante livres ! Et de tels passages, malheureusement, ne sont pas rares dans le *Eul-niu-ying-hiong-tchouan*.

HOU CHE, dans son étude sur ce roman, en parle en ces termes ¹ :

« Quoique l'auteur du *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* fût d'une grande famille des Huit Bannières, qu'il eût été préfet de

¹ *Hou-che-wen-ts'ouen*, 2e série, livre 2, page 168.

district et qu'il eût été nommé résident au Thibet, il était cependant un lettré pédant sans aucune largeur de vue, sans aucune science. Ce livre peut fort bien ^{p.158} représenter la psychologie des grandes familles des Huit Bannières transformées par la doctrine des *Jou*. Les rites des *Jou* étaient ceux des nobles de l'antiquité ; après que les Mandchous entrèrent en Chine, ils imitèrent en toutes choses la civilisation des Chinois ; c'est pourquoi les nobles, que ce fût les membres de la famille impériale ou les familles appartenant aux Huit Bannières, héritèrent de toutes sortes de rites compliqués. En lisant le *Hong-leou-meng*, nous pouvons nous apercevoir que Kia Tcheng (le père de Kia Pao-yu) est un des meilleurs produits de la doctrine des *Jou*, et *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* est encore plus pédant. Dans ce livre, les Ngan père et fils, Ho Yu-fong, Tchang Kin-fong sont tous des cristallisations de pédantisme..., et le passage du livre dont l'auteur était le plus satisfait — celui où Ngan père exhorte Ho Yu-fong à se marier — est rempli de grands principes extrêmement pédants. Nous pouvons dire que les idées, les raisonnements du *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* n'ont aucune valeur ; sa seule valeur réside dans l'élégance, l'humour et le sel du langage qui y est employé...

Il nous semble que HOU CHE est bien sévère pour ce roman. Le reproche qu'il lui adresse, celui d'être pédant, est, si l'on veut, bien fondé ; mais il ne faut pas oublier que les personnages mis en scène dans le *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* sont censés vivre à une époque où tous les lettrés, tous les gens instruits étaient ainsi, et on ne peut tenir rigueur à l'auteur de les avoir décrits de cette façon. D'ailleurs, HOU CHE ne dit-il pas que « ce livre peut fort bien représenter la psychologie des grandes familles des Huit Bannières » ? Or, la famille Ngan est justement une de ces familles ; ce serait donc une qualité du roman que d'avoir si bien fait vivre ses modèles.

Le roman chinois

Par contre, l'appréciation de HOU CHE sur le langage dans lequel est écrit le *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* est très juste : ce roman est le seul qui soit en dialecte populaire de Pékin, car le *Hong-leou-meng*, quoique également écrit en dialecte de Pékin, use d'un parler plus élevé, qui est la langue mandarine ou *kouan-houa* et non le véritable dialecte populaire quotidiennement employé dans la vie courante, avec ses expressions particulières et ses tournures spéciales. Comme tel, le *Eul-niu-ying-hiong-tchouan* peut rendre de grands services à ceux qui étudient la langue parlée de Pékin et c'est un ouvrage précieux à ce titre.

Le San-hia-wou-yi

p.159 Le *San-hia-wou-yi*, qui peut être considéré comme le modèle des romans de cape et d'épée, parut en 1879. Il s'appelait d'abord *Tchong-lie-hia-yi-tchouan* (Histoire de fidélité, bravoure, chevalerie et justice), comprend cent vingt chapitres et porte la mention : « Raconté par CHE YU-K'OUEN. » Il raconte les prouesses de quelques « braves » qui circulent de ville en ville, redressant les torts, protégeant les faibles et châtiant les méchants, mais il a cependant un personnage principal autour duquel ces satellites gravitent et auquel ils obéissent. Ce rôle est joué par Pao Tch'eng, surnommé Si-jen, personnage ayant réellement existé et dont la biographie se trouve dans les Annales des Song. De licencié, il fut nommé d'abord sous-préfet, puis appelé à d'autres postes plus importants, parmi lesquels celui de préfet de K'ai-fong-fou, la capitale de l'empire, et son renom fut si grand que le peuple lui attribua des pouvoirs surnaturels et des aventures merveilleuses, telles que le procès de l'impératrice douairière, le jugement du revenant de l'écuelle noire, le jugement du tourbillon, etc. Sous les Ming parut même un ouvrage en dix k'iuan qui portait le titre de *Long-t'ou-kong-ngan* ou *Pao-kong-ngan* ¹, racontant trente-six aventures du seigneur Pao, sa façon de dénouer des affaires mystérieuses ou embrouillées d'après des dénonciations de revenants, des présages vus en songe, des enquêtes

¹ [L'épouse d'outre-tombe \(L. de Rosny\)](#). — *Loung-tou-kong-ngan*. [Un mari sous cloche \(L. de Rosny\)](#). — [Le lion de pierre \(T. Pavie, Contes\)](#).

faites incognito. Cet ouvrage, dont le style est tout à fait médiocre et dont l'auteur paraissait être à peine lettré, fut repris et développé sans que son nom fût changé ; mieux écrit que le précédent, il fut sans doute l'ancêtre et l'inspirateur du *San-hia-wou-yi*.

Au début, ce dernier raconte que l'empereur Tchen-tsong des Song n'ayant pas de fils, promet à deux de ses concubines, Li et Lieou, toutes deux sur le point d'être mères, d'élire impératrice celle qui lui donnerait un descendant mâle. Lieou complota alors avec un eunuque, Kouo-houai, et dès que Li eut donné le jour à un fils, Kouo le remplaça par un chat écorché, tandis que l'enfant était remis à une servante du palais, K'eou-tchou, avec l'ordre de l'étrangler et de le jeter à l'eau. K'eou-tchou n'ayant pas la cruauté ^{p.160} d'exécuter l'ordre reçu remet en cachette l'enfant à un autre eunuque, Tch'en-lin, qui le cache chez le huitième prince, frère de l'empereur. Celui-ci l'élève comme étant son troisième fils. Pendant ce temps, la concubine impériale Li, accusée d'avoir donné naissance à un monstre, est reléguée dans un palais éloigné d'où elle ne tarde pas à s'enfuir. L'empereur reste sans héritier, et à sa mort c'est précisément le troisième fils du huitième prince qui monte sur le trône : ce fut l'empereur Jen Tsong.

Le récit se détourne alors de son cours, laissant de côté ce qui précède comme un prologue dont l'action se continuera plus tard. Le roman continue donc par la naissance de Pao-tch'eng, son mariage ainsi que les premières affaires qu'il a à juger. Quand il est nommé préfet à K'ai-fong-fou, il rencontre au cours d'un de ses déplacements l'ancienne concubine impériale Li — l'action du roman rejoignant le prologue — qui lui raconte ses aventures ; Pao-tch'eng fait alors le procès de la « substitution du prince impérial par un chat » ¹ et apprend à Jen-tsong que Li est sa véritable mère ; celle-ci est accueillie avec pompe au palais. Par la suite, Pao Tch'eng, par sa droiture et son intégrité, fait la conquête de quelques braves, les Trois Chevaliers et les Cinq Rats, qui d'abord étaient des bandits d'honneur circulant librement

¹ *Li-mao-houan-t'ai-tseu*. Tel est le titre conservé par une pièce de théâtre du répertoire moderne.

Le roman chinois

dans tout l'empire et poussant l'audace jusqu'à commettre un vol dans le palais impérial même. Les Cinq Rats sont cinq amis dont les sobriquets comprennent tous le mot « Rat » ; il y a le Rat au pelage de brocart, le Rat perçant le Ciel, le Rat traversant les montagnes, etc., tandis que les Trois Chevaliers, qui sont quatre comme les Trois Mousquetaires, sont le Chevalier du Nord, le Chevalier du Sud et les Chevaliers Jumeaux qui en effet sont deux jumeaux. Tous font leur soumission à Pao Tch'eng, conquièrent par leurs services des charges militaires et luttent contre les malfaiteurs de toutes sortes.

Sur ce, il arrive que le prince de Siang-yang ¹, Tchao Kio, complotte de se révolter contre l'autorité impériale, et afin de ne pas voir ses projets dévoilés, il cache la liste de ses partisans dans un pavillon nommé Tch'ong-sieou-leou, bâtiment construit spécialement pour cela et protégé par une multitude de chausse-trappes. Les Cinq Rats prêtés p.162 pour l'occasion au gouverneur-inspecteur de la province, Yen Tch'a-san, font une enquête sur les agissements de Tchao-Kio, et Po Yu-t'ang, le Rat au pelage de brocart, va une nuit tout seul au Tch'ong Sieou-leou pour tâcher d'avoir la liste, mais il tombe dans un piège et meurt. Ceci constitue la fin, mais non le dénouement du roman.

Le roman, comme on le voit, est, au point de vue de l'intrigue, assez faible et puéril, mais les descriptions des personnages sont assez bien faites et si on ne peut les comparer à celles du *Chouei-hou-tchouan* par exemple, l'auteur y fait cependant preuve d'une certaine personnalité qui n'est pas à dédaigner. Ainsi l'égoïsme de Po Yu-t'ang, le Rat au pelage de brocart ; l'intelligence et la malice de Kiang P'ing, le Rat nageur ; le sang-froid de Ngeou-yang Tch'ouen, le Chevalier du Nord, etc., chacun est décrit avec sa personnalité bien propre. Le roman ne manque pas non plus de passages qui ne sont pas sans humour, tel celui qui raconte l'arrivée de Tche Houa, l'un des chevaliers, déguisé en terrassier, au chantier impérial :

¹ District de la province de Hou-peï.

« On fit l'appel, et tous entrèrent. Arrivés au canal impérial, tout le monde se mit au travail, chacun sur sa section. Tche Houa avec sa pelle, à chaque pelletée, prenait plus de terre et la rejetait plus loin que les autres ; de plus il travaillait plus vite. À côté de lui, les autres ouvriers lui dirent :

— Wang le Second ¹, ce n'est pas comme cela qu'on travaille !

Tche Houa dit :

— Comment donc alors ?

Les autres dirent :

— Un proverbe dit bien : « Le travail de chez l'empereur se fait avec lenteur » ; si tu travailles aussi vite, est-ce qu'on pourrait vivre longtemps là-dessus ?

— Et si on travaille lentement, répliqua Tche Houa, est-ce qu'on donne aussi à manger ?

— Puisque tout le monde travaille aussi lentement, dirent les autres, comment peuvent-ils ne pas te donner à manger ?

Tche Houa dit :

— Puisqu'il en est ainsi, alors je vais faire lentement...

p.163 Il est dommage, dit Hou Che ², que des passages comme celui-ci ne soient pas très nombreux, car sans cela le *San-hia-wou-yi* aurait été un roman de première classe. Mais tel qu'il est, il fut déjà une révélation, car au moment où il parut, les lecteurs commençaient à être rassasiés et même dégoûtés des romans de magie plus ou moins invraisemblables ou des romans d'amour froids et conventionnels tels qu'étaient la plupart des romans existant à cette époque.

En dehors de Pao Tch'eng et du Huitième Prince, les personnages du *San-hia-wou-yi* sont tous fictifs, mais tandis que dans le roman Pao

¹ Faux nom qu'a pris Tche Houa.

² *Hou-che-wen-ts'ouen*, 3^e série, page 704.

Tch'eng est un mandarin probe et intègre mais sévère, méritant le nom de Yen-lo, le dieu de l'Enfer, les Annales des Song disent qu'il fut un personnage charitable et bienveillant et n'aimant pas à user de la rigueur envers les coupables. Quant au nom des Cinq Rats, il n'est pas nouveau car il est mentionné dans le *Si-yang-ki* et le *Long-t'ou-kong-ngan* ; dans ces deux romans, ce sont cinq monstres et non des personnes humaines ; on ne peut donc les rapprocher des Cinq Rats du *San-hia-wou-yi*. Il n'y eut non plus aucune révolte de princes sous le règne de Jen-tsong ; LOU SIUN croit que cet épisode a dû être inspiré par la révolte du prince Tchen Hao des Ming ¹. Pour ce qui est des aventures de Pao Tch'eng et surtout de ses jugements, aussi bien dans le *Long-t'ou-kong-ngan* que dans le *San-hia-wou-yi*, ils sont souvent inspirés par des aventures arrivées à d'autres personnages et puisées dans des œuvres antérieures. Ainsi, l'affaire de la substitution du prince héritier a été empruntée au *Youan-jen-pouo-tchong-k'iu* (Cent pièces de théâtre des auteurs des Youan) ; en fait, les Annales des Song ne parlent que d'une seule affaire jugée par Pao Tch'eng, affaire que le *Long-t'ou-kong-ngan* d'ailleurs omet :

« Quand Pao Tch'eng était sous-préfet à la sous-préfecture de T'ien-tch'ang, quelqu'un coupa la langue du bœuf de son voisin. Le voisin s'en vint se plaindre au chef-lieu ; Pao Tch'eng lui dit :

— Retourne chez toi, tue le bœuf et vends-en la viande.

On vint aussitôt dénoncer l'abatage clandestin du bœuf ; Pao Tch'eng dit au dénonciateur : p.164

— Pourquoi venez-vous dénoncer votre voisin après avoir coupé la langue de son bœuf ?

Le coupable, surpris, avoua sa faute... ².

¹ *Tchong-kouo-siao-chouo-che-lö*, page 319.

² Cité par HOU CHE dans *Hou-che-wen-ts'ouen*, 3 série, p. 663.

Le roman chinois

On voit donc que le roman, quoique donnant des précisions chronologiques, est en réalité une œuvre de fiction pure et que ses épisodes ont été inventés de toutes pièces.

Le *San-hia-wou-yi* fut réédité par YU YUE qui le fit paraître avec une préface écrite de sa main. D'après cette préface, YU YUE, habitant alors dans la province du Kiang-sou, eut l'occasion de voir le *San-hia-wou-yi* rapporté de la Capitale par un de ses amis. Il crut d'abord que c'était un roman populaire ordinaire, mais, l'ayant lu, il s'aperçut que

« ses aventures étaient inédites et sortaient de l'ordinaire, son style coulant et naturel, ses descriptions finies et détaillées et en même temps colorées et vivantes à point...

Cependant, il trouva que le prologue, la substitution du prince héritier, était trop invraisemblable et contraire à la vérité ; aussi écrivit-il un chapitre pour le remplacer. De plus, trouvant que les Chevaliers du Nord, du Sud et les Chevaliers Jumeaux étant au nombre de quatre ne correspondaient pas au titre du roman qui en annonçait trois, il y ajouta trois autres chevaliers — considérés dans le roman original comme personnages secondaires — et changea le titre de *San-hia-wou-yi* en celui de *Ts'i-hia-wou-yi* (Les Sept chevaliers et les Cinq justiciers). Ce roman, dont la première édition parut en 1899, soit la vingt-cinquième année du règne de Kouang-siu, se répandit largement, tandis que le roman primitif tend à disparaître du marché.

Le Siao-wou-yi et ses « suites »

Dans le courant du cinquième mois de 1889 parut à Pékin le *Siao-wou-yi* (Les Cinq jeunes Justiciers), puis, cinq mois plus tard, le *Siu-siao-wou-yi* (Suite au Siao-wou-yi). Tous les deux, de cent vingt chapitres chacun, étaient, d'après leurs préfaces, des œuvres originales de CHE YU-K'OUEN.

« Originellement, dit la préface du *Siao-wou-yi*, l'ouvrage se divisait en trois parties, s'appelant Histoire de fidélité, courage, chevalerie et justice ; il n'existait nullement de distinction entre « vieux » et « jeunes ». Mais, comme dans la

Le roman chinois

première partie, les cinq justiciers étaient ^{p.165} les pionniers de l'œuvre, on les appela les cinq vieux justiciers ; les cinq justiciers des deuxième et troisième parties étant leurs descendants on les appela les cinq jeunes justiciers...

Quoique le *Siao-wou-yi* fût la suite du *San-hia-wou-yi*, il n'en continue pas immédiatement le récit, mais le reprend à la tentative de vol de la liste des conjurés par Po Yu-t'ang, en en faisant le cent-unième chapitre du roman précédent. Toute l'intrigue du nouveau roman tient dans le complot du prince de Siang-yang, et les expéditions faites par les « Chevaliers » et les « Justiciers ». Po Yu-t'ang, à ce moment, est mort ; ses amis ont vieilli ; mais leurs descendants, fils ou neveux, leur succèdent. Le hasard les réunit un jour dans une auberge ; ils font connaissance et se jurent une amitié fraternelle. Finalement, après de multiples aventures, ils se retrouvent tous dans la ville de Wou-tch'ang ; ils projettent une grande attaque contre le Tch'ong-sieou-leou, mais le roman se termine sans que le projet soit exécuté.

La *Suite du Siao-wou-yi* continue le récit. L'attaque du Tch'ong-sieou-leou réussit ; le prince rebelle s'enfuit ; après sa capture, qui a lieu plus tard, le roman finit cette fois pour de bon sur la distribution de récompenses aux « braves » d'après leurs mérites respectifs.

Quoique attribués tous les deux à CHE YU-K'OUEN, les deux romans n'ont pas la valeur du *San-hia-wou-yi*. Le *Siao-wou-yi* surtout est très grossièrement écrit ; la *Suite* est meilleure. Aussi LOU SIUN croit-il que tous les deux étaient probablement l'œuvre de CHE YU-K'OUEN, mais que, comme il arriva à tous les *p'ing-houa*, ils ont dû être revus et corrigés par des auteurs inconnus dont le talent était inégal ; de là proviendrait la différence de valeur ¹.

@

¹ *Tchong-kouo-siao-chouo-che-lö*, page 323.

CHAPITRE XI

Généralités

@

La question des chapitres des romans chinois. — Le roman et l'histoire. — Le roman et le théâtre. — Interdictions. — Conclusion.

p.167 Après avoir essayé, dans les chapitres précédents, de donner une idée générale des principaux romans chinois, de leurs auteurs, de leurs sujets et de certaines de leurs particularités, il nous reste à parler de quelques questions ayant trait au roman en général et à ses rapports avec d'autres branches de la littérature. C'est ce que nous allons faire rapidement.

Les chapitres des romans chinois

Contrairement aux romans occidentaux qui ne comportent pas nécessairement de divisions, tous les anciens romans de longue haleine sont divisés en chapitres ou épisodes. Ces épisodes débutent presque invariablement par une courte poésie qui sert d'introduction ; l'épisode commence ensuite par les mots : « Houa-chouo »... (le récit dit...) et se termine par une seconde poésie ¹ le résumant, et enfin par la phrase sacramentelle : « Yu-tche-heou-che-jou-ho-ts'ie-t'ing-hia-houei-fen-kiai » (Si on veut savoir quelles furent les aventures postérieures, lisez donc l'épisode suivant qui les expliquera).

De plus, chaque épisode, au lieu de porter un simple numéro d'ordre ou quelques mots en guise de titre, est précédé de deux phrases symétriques qui en indiquent le sujet. En voici quelques exemples tirés de divers romans connus :

Lieou, l'oncle de l'empereur, sauve K'ong Jong à Pei-hai.

Liu, marquis de Wen, défait Ts'ao Tsao à P'ou-yang.

(*San-kouo-tche-yen-yi*, chap. 2.)

¹ Certains romans ne comportent pas ces poésies ; ainsi on ne les trouve ni dans le *Hong-leou-meng* ni dans le *Chouei-hou-tchouan*.

Le roman chinois

Youan Kong-lou lève ses sept armées,
Ts'ao Mong-tö rejoint les trois officiers.

(*Idem*, chap. 17.) p.168

Tchou Ko-liang, par sa langue, combat les lettrés,
Lou Tseu-king avec force réfute les opinions.

(*Idem*, chap. 43.)

Se recommandant auprès de son beau-frère, Jou-hai présente un maître.
Allant à la rencontre de sa petite-fille, Kia-mou a pitié de l'orpheline.

(*Hong-leou-meng*, chap. 3.)

Près du pavillon Ki-ts'oei Pao-tch'ai pourchasse les papillons bigarrés.
Au tombeau Mai-siang Tai-yu pleure sur les fleurs fanées.

(*Idem*, chap. 27.)

Lin Tai-yu à nouveau établit le Club des fleurs de pêchers.
Che Siang-yun par hasard écrit la poésie des flocons de saules.

(*Idem*, chap. 70.)

Tuant le grand insecte ¹, la jeune fille emploie des flèches empoisonnées.
Attrapant l'oiseau bizarre, le brave utilise ses poings vides.

(*King-houa-youan*, chap. 10.)

La jeune fille à la robe rouge avec intérêt interroge sur les caractères d'écriture.
Le vieillard à la barbe blanche avec complaisance parle de la littérature.

(*Idem*, chap. 16.)

Au pays Hiuen-yuan les nombreux princes fêtent l'anniversaire.
À l'île de P'ong-lai, les deux vieillards visitent la montagne.

(*Idem*, chap. 39.)

Au pays des Sages, en mer on rencontre un monstre aquatique.
Au royaume des Hommes, sous la colline, on rencontre un phénomène montagnard.

(*Idem*, chap. 45.)

Tchou Kouei, au Pavillon sur l'eau, lance une flèche-signal.
Lin Tch'ong, pendant la nuit de neige, monte à Liang-chan.

(*Chouei-hou-tchouan*, chap. 2.)

¹ *Ta-tchong*, grand insecte, est le nom donné au tigre dans certaines provinces.

Le roman chinois

Tche-chen, tout seul, attaque la montagne des Deux dragons. p.169

Yang-tche, par deux fois, prend le temple de la Perle précieuse.

(*Idem*, chap. 17.)

Yen-p'o, dans l'ivresse, frappe T'ang Nieou-eul.

Song Kiang, par colère, tue Yen P'o-hi.

(*Idem*, chap. 21.)

Dans le temple ancien (Song Kiang) voit l'Immortelle en rêve.

Au village Houan-tao (Song Kiang) reçoit les livres célestes en saluant.

(*Idem*, chap. 41.)

Depuis quelques années, ce système a été violemment critiqué, surtout par les néo-littérateurs ; à leur avis, il ne sert qu'à couper l'action du roman, n'a aucune utilité pratique et, d'après eux, il faudrait le supprimer et adopter les systèmes occidentaux. Cependant, si le système actuel a ses défauts, il n'est pas, croyons-nous, sans utilité, car ces titres peuvent, en résumant en quelques mots toute l'action d'un épisode, provoquer l'intérêt du lecteur et l'aider à se rappeler et à classer ledit épisode. En même temps, ces titres, quand ils sont bien faits, augmentent l'intérêt et la valeur du roman.

Mais les inconvénients sont réels : le principal, c'est que l'auteur, parfois embarrassé par la difficulté de construire ces titres dans toutes les règles de l'art, soit par la question des rimes, soit par la question de la symétrie, se tire souvent d'affaire en introduisant une phrase qui n'a qu'un rapport assez vague avec l'action. Parfois, au contraire, cette phrase résume bien l'action, mais est mal bâtie et pêche par une forme imparfaite. Ainsi, si dans le *Hong-leou-meng* ou le *Chouei-hou-tchouan* ces titres sont très réussis et rehaussent considérablement la valeur littéraire de l'ouvrage, par contre, combien voyons-nous de romans dépréciés par les titres des épisodes, titres composés au petit bonheur. Il serait donc souhaitable qu'à l'avenir, on adopte la composition des romans étrangers ; il faudrait conserver la division en épisodes et les titres, mais remplacer les phrases symétriques par de simples phrases en prose, résumant l'action de l'épisode qui va suivre.

Le roman chinois

Le roman et l'Histoire

S'il y a deux branches de littérature chinoise proches l'une de l'autre, ce sont bien le roman et l'Histoire, non ^{p.170} seulement parce que les romans chinois les plus importants et les plus anciens ont été des romans historiques, mais aussi parce qu'on peut dire, un peu paradoxalement, que ce qui provoqua la naissance et la vogue des romans, ce fut la pénurie des livres d'Histoire. Évidemment, il existe en Chine des Histoires dynastiques, mais elles ne relatent guère que la vie et les actions des souverains régnants ; tous leurs actes et toutes leurs paroles y sont notés scrupuleusement, tandis que ce qui a trait à la vie populaire et à l'évolution sociale du moment est au contraire laissé dans l'ombre. Pour cette raison, ces Histoires dynastiques peuvent être considérées comme des sortes de journaux privés des souverains. Cependant, les mœurs et coutumes du peuple, ainsi que les faits de la vie quotidienne, devaient être notés par écrit ; cela donna naissance d'abord aux récits de *p'i-kouan*, ou petits fonctionnaires chargés de rédiger une relation des petits faits du jour, puis aux *siao-chouo* qui plus tard devinrent les romans. Grâce à ces ouvrages, la vie des personnages remarquables et les aventures merveilleuses dignes d'être transmises à la postérité purent être conservées. Les romans comblent ainsi les lacunes de l'Histoire, mais en même temps ils contribuent à diffuser les connaissances historiques, car l'Histoire, trop sérieuse, est aride à s'assimiler pour l'homme du commun, qui n'est pas assez instruit pour l'étudier ou n'en a pas le temps ; tandis que les mêmes faits, présentés sous une forme romanesque, sont d'une lecture aisée et faciles à retenir. Dans les moindres villages, le soir, après les travaux de la journée, ces histoires peuvent être racontées pour passer le temps, tout comme les légendes de pure fiction. Il est vrai que parfois les faits historiques sont plus ou moins faussés dans les romans ; cependant, les faits importants ne sont pas déformés, et en Chine, où l'instruction est moins répandue qu'en Europe, c'est souvent uniquement grâce au roman que le peuple connaît l'Histoire.

Cependant, le roman est souvent injuste. La fidélité de Yu Ts'ien ¹ ne le cède en rien à celle de Yue Fei ; mais tout le monde connaît celui-ci, tandis que celui-là n'est connu que des lettrés qui ont lu sa biographie ; Song Kiang, p.171 le chef de bandes, est universellement célèbre, tandis que Houang Tch'ao ², qui menaça un instant le trône de la dynastie des T'ang, est presque ignoré ; Lieou Pei était un prétendant au trône des Han ni plus ni moins que Ts'ao Ts'ao, mais le beau rôle lui est attribué, tandis que Ts'ao Ts'ao est considéré comme un fourbe et un traître. Ces exemples nous prouvent le pouvoir que possèdent les romans sur l'orientation des esprits, car sans le *San-kouo-tche-yen-yi* le *Chouei-hou-tchouan* et le *Chouo-yue-tchouan* les personnages précités auraient été considérés de toute autre façon.

Enfin, au point de vue purement historique, le roman possède une supériorité sur l'Histoire : c'est la liberté de langage qui lui permet de s'exprimer franchement. En ce qui concerne le gouvernement, la politique, les rites, les institutions, les mœurs et coutumes, etc., l'historien souvent n'ose écrire selon son désir ni formuler de critiques, de peur de s'attirer le courroux du souverain ou de ses représentants. Il n'en est pas de même du romancier : il décrit les mœurs sans en rien cacher, et si parfois il émet un blâme ou une critique d'une manière plus ou moins déguisée, son pire châtement serait de voir son œuvre interdite. C'est pourquoi il se peut que si parfois un auteur donne une entorse à l'Histoire, les romans par contre reflètent toujours fidèlement l'époque où ils furent écrits, ainsi que l'opinion populaire contemporaine. Ainsi le *Jou-lin-wai-che* qui nous montre les mœurs des lettrés du début de la dynastie des Ts'ing, leurs désirs des titres et des grades, les escroqueries et malversations dont se rendent coupables les lettrés indignes, le luxe scandaleux étalé par les gros marchands de sel ; le *P'in-*

¹ Yu Ts'ien, des Ming, fut successivement censeur impérial, gouverneur de province, grand maréchal, commandant en chef des armées chinoises et combattit avec succès les Mongols envahisseurs. Calomnié auprès de l'empereur, il fut condamné à avoir la tête tranchée et fut exécuté en 1457.

² Houang Tch'ao, des T'ang, soutint d'abord la révolte de Wang Sien-tche, puis, à la mort de celui-ci, attaqua et pilla les provinces du Honan, Kiang-si, Fou-kien, etc., et prit Lo-yang ainsi que la capitale de l'empire, Tch'ang-ngan. Il fut assassiné par ses propres soldats en 884. Sa révolte avait duré dix ans.

Le roman chinois

houa-pao-kien qui nous dévoile les mœurs et turpitudes du monde des acteurs au temps de K'ien-long et Yong-tcheng ; le *Kin-p'ing-mei* qui nous peint la vie d'une famille bourgeoise du temps des Song ; et d'autres encore, tous ont leur valeur au point de vue de l'histoire des mœurs et de la société. Aussi concluons-nous que tout bon roman a un décor caractéristique d'une époque, et que sous les Han ou les T'ang, on n'aurait pu écrire un roman tel que le *Si-yeou-ki* ou le ^{p.172} *Kin-p'ing-mei*, tout comme sous les Yuan ou les Ming, on n'aurait pu produire une œuvre comparable au *Seou-chen-ki* ou au *Tong-ming-ki*.

Le roman et le théâtre

Nous avons vu, au cours du premier chapitre de cet essai, que sous les Yuan et les Ming, et un peu moins sous les Ts'ing, on avait écrit des pièces de théâtre en s'inspirant des ballades *tch'ouan-k'i* de l'époque des T'ang ou des époques postérieures, et nous en avons cité quelques-unes. Ces cas sont fréquents dans l'histoire de la littérature chinoise, car de tout temps, en Chine comme ailleurs, les poètes et dramaturges ont préféré emprunter un sujet existant antérieurement plutôt que d'en créer de nouveaux. Pour les pièces de l'ancien répertoire, ce furent les ballades des T'ang qui furent le plus souvent mises à contribution : chacune d'elles offrant un récit complet, le romanesque de leurs sujets, le nombre restreint des personnages, tout les désignait particulièrement pour cet emploi. Mais les pièces du répertoire moderne, composées après l'apparition des grands romans, préférèrent utiliser ceux-ci.

Il ne faut pas oublier que la Chine ne connaît pas d'auteurs dramatiques à proprement parler ; les auteurs des pièces qu'on joue actuellement étaient ou les acteurs eux-mêmes ou des individus d'une instruction moyenne. Dans ces conditions, il aurait été difficile de leur demander d'écrire une pièce avec un sujet inédit dont ils auraient dû imaginer l'intrigue, composer les paroles et y adapter une musique appropriée ; ils trouvèrent plus facile d'emprunter leurs sujets aux romans, soit en les utilisant tels quels, soit en y introduisant quelques

Le roman chinois

modifications. Parfois l'ensemble d'un roman fournissait une série de pièces nommées *lien-t'ai-hi* (pièces aux scènes suivies : plus longues que les trilogies, nous ne pouvons leur trouver d'équivalent que dans les films à épisodes du cinématographe) ; plus souvent, un épisode d'un roman formait une seule pièce. Dans les quelque quatre cents pièces que contient le *Répertoire analytique du Théâtre chinois moderne* de M. Mien Tcheng, nous avons pu en relever environ deux cents qui tirent leur source des principaux romans. Voici quelques chiffres, pour ne citer que les romans les plus souvent adaptés : p.173

Le *Leao-tchai-tche-yi* a fourni le sujet de 4 pièces

Le <i>Hong-leou-meng</i>	—	5	—
Le <i>Chouei-hou-tchouan</i>	—	15	—
Le <i>P'ong-kong-ngan</i>	—	6	—
Le <i>Kin-kou-k'i-kouan</i>	—	8	—
Le <i>Pao-kong-ngan</i>	—	12	—
Le <i>Chouo-yue-tchouan</i>	—	10	—
Le <i>Lie-kouo-tche</i>	—	17	—
Le <i>Chouo-t'ang-yen-yi</i>	—	19	—
Le <i>San-kouo-tche-yen-yi</i>	—	72	—

Ce tableau nous suggère quelques remarques :

1° D'après le nombre de pièces qu'ils ont inspirées, on peut reconnaître les romans qui ont le plus de succès auprès des lecteurs ; on voit ici que ce sont le *San-kouo-tche-yen-yi*, le *Chouo-t'ang-yen-yi* et le *Lie-kouo-tche-yen-yi*.

2° Ces romans qui sont le plus en vogue sont, à l'exception du *San-kouo-tche-yen-yi*, des œuvres secondaires. Mais leur succès est sans doute dû à ce qu'ils sont tous des romans historiques à action militaire. On voit là le goût du peuple pour ce genre de romans, et son désir de connaître l'histoire.

Si les romans fournissent beaucoup de matériaux au théâtre, par contre, le théâtre à son tour aide à répandre le goût du roman. En

Le roman chinois

effet, le spectateur, après une représentation théâtrale, éprouve souvent le désir de connaître la source de la pièce, les faits qui ont précédé les scènes qu'il a vu représentées, et les autres aventures des personnages qu'il a vus sur la scène. Il est donc forcé de se procurer le roman où il trouvera ce qu'il désire savoir. Ou bien, au contraire, un spectateur, avant d'assister à la représentation d'une pièce, désirera se mettre au courant du sujet et achètera le roman pour le lire tranquillement chez lui avant d'aller au spectacle.

On peut encore remarquer que parmi les pièces provenant de romans, les aventures mises en scène ne peuvent être toutes retrouvées dans le roman lui-même. Il en est surtout ainsi dans les pièces à intrigues magiques. Citons comme exemples plusieurs pièces dont le héros est le singe Souen Wou-k'ong, mais dont l'action ne se retrouve pas dans le *Si-yeou-ki*. Il est probable que les auteurs voulurent exploiter la vogue de tel roman fameux en prenant pour personnages les héros de ces romans, et attirer ainsi le spectateur. D'ailleurs, dans la plupart des cas, ces pièces ne sont ni meilleures ni pires que les autres ; seul en pâtit le ^{p.174} spectateur curieux qui en recherche vainement le sujet dans les romans.

Les romans interdits

Dans cet essai, nous n'avons pas mentionné les romans licencieux qui existent en Chine, en nombre assez restreint, il est vrai. Ces romans, au nombre d'une douzaine, pas davantage, sont assez intéressants au point de vue linguistique, car on y rencontre des particularités de langage qu'on ne peut trouver ailleurs. Ils ont toujours été frappés d'interdiction, et non seulement il était interdit de les mettre en vente, mais encore les planches servant à l'impression devaient être détruites. Très peu de romans chinois ne contiennent pas plus de un ou plusieurs passages assez libres, tout comme, d'ailleurs, les contes ou romans anciens français, et certains furent injustement frappés d'interdiction.

Le roman chinois

Les interdictions de romans n'ont pu être relevées que sous les Ts'ing, soit que, sous les dynasties précédentes, il n'y ait pas eu de romans susceptibles d'être interdits, soit que les auteurs n'aient pas noté ces interdictions. En tout cas, la première interdiction connue est contenue dans un décret impérial du sixième mois de la quarante-huitième année du règne de K'ang-hi (1709), ordonnant aux fonctionnaires locaux des provinces d'interdire sévèrement les romans aux paroles licencieuses, ainsi que les drogues secrètes (aphrodisiaques). Puis parurent successivement :

Le quatrième mois de la cinquante-troisième année de K'ang-hi, un décret publié à la suite d'une délibération des Neuf Ministres, interdisant sévèrement les *siao-chouo* et les écrits licencieux. Les ouvrages et les planches devaient être anéantis. Des punitions étaient encourues par les contrevenants : la déportation pour les imprimeurs et les travaux forcés pour les vendeurs ;

La première année de K'ien-long, un décret disant :

« Les écrits licencieux et les ouvrages orduriers remplissent des armoires et certains marchands louent des locaux pour les mettre en vente. Il est ordonné que dans les trois jours qui suivront l'arrivée du présent décret, ces livres soient brûlés. Les fonctionnaires qui, sciemment, n'appliqueront pas ce décret seront punis du crime d'incapacité à déceler les doctrines hérétiques et seront rétrogradés de deux grades ;

La septième année de Kia-k'ing, un décret interdisant ^{p.175} de « faire des romans immoraux comme ceux qu'on trouve sur le marché » ;

Le sixième mois de la quinzième année, le censeur impérial présenta une requête à l'empereur, à l'effet d'interdire le *Teng-ts'ao-ho-chang* et autres romans licencieux. L'empereur défendit aux satellites, clercs et autres de faire des perquisitions sous ce prétexte ;

Le dixième mois de la dix-huitième année, les romans licencieux furent interdits à nouveau ;

Le roman chinois

Enfin, en la septième année de T'ong-tche, Ting Je-tch'ang, gouverneur de la province du Kiang-sou, interdit également les *siao-yu* aux paroles licencieuses, qu'il ne fut plus permis de graver, imprimer et vendre. Son décret portait les noms des romans frappés d'interdiction ; ils étaient au nombre de cent cinquante-trois, parmi lesquels nous pouvons relever les noms de *P'in-houa-pao-kien*, *P'ai-ngan-king-k'i*, *Hong-leou-meng*, etc., qui ne sont généralement pas considérés comme des romans licencieux. D'ailleurs Ting Je-tch'ang avait un peu exagéré sa sévérité, puisque même le *Kin-kou-k'i-kouan* fut compris parmi les œuvres interdites ; mais, pour ce dernier roman, la mesure fut heureusement annulée.

Conclusion

Quoique les romans soient assez nombreux en Chine, et ici nous ne voulons parler que des romans en quelque sorte classiques, parus avant la naissance du mouvement néo-littéraire, en dehors de ceux que nous avons étudiés dans les pages précédentes et de quelques autres que nous avons omis, très peu sont vraiment remarquables. La comparaison est impossible entre la production de la littérature romanesque chinoise et celle des pays d'Occident.

La rareté des bons romans est due, croyons-nous, au mépris que le lettré chinois a toujours professé pour toute la littérature légère en général, et pour le roman en particulier. On nous dira que bon nombre de poètes ont écrit des pièces de théâtre, surtout sous les Yuan et les Ming ; mais ce théâtre ancien était réservé à une classe seulement de la population, et relevait plus de la poésie que de la littérature populaire ; on ne peut le comparer au roman destiné à être écouté, puis lu par le peuple. Les romans n'étaient pas considérés comme formant une branche de la littérature, mais comme des œuvres de qualité ^{p.176} médiocre, dénuées de toute valeur artistique ou littéraire. Les lettrés étaient d'avis qu'ils constituaient tout au plus un passe-temps agréable, et s'ils les lisaient et surtout les critiquaient, relevant leurs moindres imperfections, ils jugeaient que, pour un homme qui se

respecte, c'est gâcher son temps et son talent que d'y consacrer plus que ses moments perdus. Ils se gardaient surtout de citer des passages de romans dans leurs écrits, que ce fût de la prose ou de la poésie, car c'était là déchoir, et ils seraient devenus la risée de tous. Ainsi lisons-nous dans le *Siuan-yuan-che-houa* :

« L'académicien Ts'ouei Nien-ling a un très beau talent de poète ; il est regrettable qu'il ait composé une poésie à l'antique en vers de cinq caractères, blâmant Kouan Yu d'avoir laissé s'échapper Ts'âo Ts'ao au défilé de Houa-jong ¹. Ce sont là des faits de roman ou d'histoire romancée ; comment peut-on les faire entrer dans une poésie ? Ho Tchan, en écrivant une lettre, y introduisit la phrase : « Le Ciel fit naître Yu... fit naître Liang » ² ; Mao Si-ho se moqua de lui en disant que c'étaient là des paroles sans fondement ; Ho Tchan en eut honte toute sa vie. Un tel, licencié, en composant une inscription en phrases symétriques (Toueï-lien) pour un temple du seigneur Kouan, employa la phrase : « Tenant la chandelle jusqu'à l'aube » ³ ; c'est vraiment commun et grossier. D'après ces exemples, comment les gens peuvent-ils ne pas avoir d'instruction ?

On voit par ceci que si les lettrés pouvaient se permettre de lire les romans, il leur était interdit d'en parler dans leurs compositions, puisque c'est le cas même pour le *San-kouo-tche-yen-yi*, qui passe pourtant pour le roman le plus littéraire et le plus proche de l'Histoire. C'est là une des meilleures preuves de la piètre estime dans laquelle on tenait ces œuvres, et un lettré ayant conscience de sa dignité se serait cru déshonoré d'en avoir écrit autrement que pour se distraire.

Puisque le plus souvent les lettrés chinois ne daignèrent pas employer leur talent à composer des romans, ceux-ci ^{p.177} furent laissés

¹ Épisode du *San-kouo-tche-yen-yi*.

² Phrase dite par Tcheou-yu, personnage du *San-kouo-tche-yen-yi*. La phrase complète est : « Puisque le Ciel fit naître Tchou-ko Liang, pourquoi fit-il naître moi, Tcheou Yu ? »

³ Épisode de la vie de Kouan Yu, relaté dans le *San-kouo-tche-yen-yi*.

Le roman chinois

aux gens du métier, les conteurs. Or, parmi ceux-ci, la plupart étaient des gens sans grande instruction ; si leurs œuvres sont parfois bien composées, elles sont souvent déparées par des citations faites mal à propos, ou par des poésies informes qui en enlèvent tout le charme et les rendent d'une lecture pénible.

Cela ne veut pas dire que les lettrés n'aient jamais écrit de romans ; mais ce n'était pas alors avec l'idée d'en faire des œuvres durables, destinées au public et susceptibles d'être mises en vente ; leurs auteurs s'en servaient pour exhaler leurs rancœurs, ou pour faire étalage de toutes leurs connaissances. Ainsi en fut-il pour le *Hong-leou-meng*, le *Jou-lin-wai-che*, le *King-houa-youan*, etc. Dans d'autres cas, les romans étaient écrits pour occuper les loisirs de leurs auteurs, et c'est ainsi que fut composé le *Eul-niu-ying-hiong-tchouan*, avec par surcroît un but didactique. Ce n'est qu'au début des Ts'ing que des œuvres romanesques furent composées dans un but de lucre.

Il est infiniment heureux que, ces dernières années, le monde littéraire chinois ait pris conscience de la valeur du roman, tant au point de vue social que du point de vue littéraire ; on a compris que les romans même les plus mal écrits ou d'une moralité toute relative présentent parfois un intérêt au point de vue étude de mœurs ou au point de vue linguistique. De cet éveil, datent la réhabilitation et la renaissance des vieux romans chinois ; on s'est mis à les étudier, on les a ponctués à l'européenne — souvent un peu à tort et à travers — et, chose inconcevable il y a seulement cinquante ans, on a introduit des cours sur le roman dans le programme des écoles chinoises. C'est là un mouvement dont on ne peut que se féliciter et il est à souhaiter que la littérature en général, et non pas seulement celle de la Chine, puisse en tirer des éléments de renouvellement et un certain profit.

C'est sur cet espoir que nous clorons le présent essai.

@

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CONSULTÉS

@

I. — Ouvrages chinois

WANG KOUO-WEI :

— *Song-youan-hi-k'iu-che* (Histoire du théâtre des dynasties des Song et des Youan). Changhai, 1916, 1 volume.

TCHENG TCHEN-TOUO :

— *Wen-hio-ta-kang* (Grandes lignes de la littérature). Changhai, 1927, 4 volumes.

LOU SIUN :

— *Tchong-kouo-siao-chouo-che-lïo* (Résumé d'histoire du roman chinois). 3^e édition, Changhai, 1926, 1 volume.

— *Siao-chouo-kieou-wen-tch'ao* (Transcriptions d'échos anciens sur les romans). Pékin 1926, 1 volume.

KIANG JOUEI-TSAO :

— *Siao-chouo-k'ao-tcheng* (Études sur le roman). 3^e édition. Changhai, 1923, 3 volumes.

— *Siao-chouo-k'ao-tcheng-siu-pien* (Suite aux études sur le roman), Changhai, 1924, 2 volumes.

— *Siao-chouo-k'ao-tcheng-che-yi* (Oublis réparés concernant les études sur le roman). 2^e édition. Changhai, 1924.

TS'ÏEN KING-FANG :

— *Siao-chouo-ts'ong-k'ao* (Études diverses sur le roman). 3^e édition. Changhai, 1927, 2 volumes.

SHIONOYA :

— *Tchong-kouo-wen-hio-kai-louen-kiang-houa* (Chukoku Bungaku Kaïron Kowa. Conférences sur les grandes lignes de la littérature chinoise). Traduit du japonais par Souen Liang-kong. Changhai, 1926.

HOU CHE :

— *Hou-che-wen-ts'ouen* (Œuvres de Hou-Che). Changhai, 1921.

— *Hou-che-wen-ts'ouen-eul-ki* (Œuvres de Hou Che, 2^e série). 8^e édition. Changhai, 1931.

— *Hou-che-wen-ts'ouen-san-tsi* (Œuvres de Hou Che, 3^e série). 2^e édition. Changhai, 1930. 4 volumes.

TCH'EN TONG-YUEN :

— *Tchong-kouo-fou-niu-cheng-houo-che* (Histoire de la vie féminine en Chine). Changhai, 1928, 1 volume.

Le roman chinois

II. — Ouvrages français et anglais.

Maspero (Henri).

- [La Chine antique](#). Paris, de Boccard, 1927.

Bazin aîné (Antoine-Pierre-Louis) :

- [La Chine moderne](#). Paris, F. Didot, 1853, 1 vol.
- [Le Siècle des Youen](#). Paris, Imprimerie nationale, 1854, 1 vol.

Cordier (Henri) :

- Bibliotheca Sinica. Paris, E. Leroux, 1878, 2 vol.
- Idem supplément. E. Leroux, 1895, 1 vol.
- Idem suppl. et index. Paris, P. Geuthner, 2^e éd., 1922, 4 fasc.

Courant (Maurice) :

- *Catalogue des livres chinois, coréens, japonais, etc.*, Paris, Leroux, 1903, 7 fasc.

Giles (Herbert A.) :

- [History of Chinese literature](#). New-York, London, Appleton et C^o, 1923.
- *The Hung leou mong, commonly called the Dream of the red Chamber. Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, 1885, XX-I.

Pelliot (Paul) :

- *Le Kin-kou-k'i-kouan*. T'oung Pao, 1925-26, page 54.

Waley (A.) :

- *Notes on the history of Chinese popular literature*. T'oung Pao, 1931, p. 346.

Hoang (Pierre) :

- [Mélanges sur l'administration. \(Var. sinol. n° 21\)](#) Changhai, 1902, 1 vol.

Mien Tcheng :

- *Le Théâtre chinois moderne*. Paris, les Presses Modernes, 1929.
- *Répertoire analytique du Théâtre chinois moderne*, idem.

RÉPERTOIRE DES NOMS D'AUTEURS ET D'OUVRAGES CHINOIS

@

Ci-dessous est la liste des noms d'auteurs et des titres d'ouvrages chinois que nous avons cités (en petites capitales et en italiques) dans notre travail, avec, sur la page en regard, les caractères chinois correspondants.

C

1. Chan-hai-king. — 2. Chang-hai-fan-houa-pao. — 3. Chao-che-chan-fang-pi-ts'ong. — 4. Chao-yi. — 5. Che-chouo-sin-yu. — 6. Che-eul-fou-tch'ai. — 7. Che-eul-tch'ai. — 8. Che-jen-tcheng-liao. — 9. Che Kiun-pao. — 10. Che-kong-ngan. — 11. Che Nai-ngan. — 12. Che-san-lang-wou-souei-tch'ao-t'ien. — 13. Che-t'eou-ki. — 14. Che-wou-kouan-si-yen-cheng-k'iao-ho. — 15. Che-yi-ki. — 16. Chen-siao-hia-siang-houei-tch'ou-che-piao. — 17. Chen-yi-king. — 18. Che Yu-k'ouen. — 19. Chen Tsi-tsi. — 20. Chen-mouo-siao-chouo. — 21. Chen P'ing-ngan. — 22. Chen Te-fou. — 23. Cheng-t'an. — 24. Cheng-t'an-wai-chou. — 25. Chö-yang-chan-jen. — 26. Chou-king. — 27. Chou-p'ou. — 28. Chou-yi-ki. — 29. Chouang-hiong-ki. — 30. Chouei-hou-tchouan. — 31. Chouo-houa-jen.

E

1. Eul-che-nien-mou-tou-tche-kouai-hien-tchouang. — 2. Eul-k'o-p'ai-ngan-king-k'i. — 3. Eul-nan-li-jen. — 4. Eul-niu-ying-hiong-tchouan. — 5. Eul-tou-mei.

F

1. Fan-houa-mong. — 2. Fong-chen-tchouan. — 3. Fong-chen-tchouan-yen-yi. — 4. Fong Meng-long. — 5. Fong Meng-tchen. — 6. Fong-ts'e-siao-chouo. — 7. Fong-yue-pao-kien.

H

1. Ha Fou-yuen. — 2. Hai-chang-houa-lie-tchouan. — 3. Hai-chang-k'i-chou-san-tchong. — 4. Hai-t'ien-hong-siue-ki. — 5. Han-chou. — 6. Han-song-k'i-chou. — 7. Han-t'an-ki. — 8. Han Tseu-yun. — 9. Han Yu. — 10. Hao-k'ieou-tchouan. — 11. Heou-chouei-hou-tchouan. — 12. Heou-han-yen-yi. — 13. Heou-hong-leou-meng. — 14. Heou-si-yeou-ki. — 15. Hia Eul-ming. — 16. Hia King-k'iu. — 17. Hia-sie-siao-chouo. — 18. Hia-yi-siao-chouo. — 19. Hiang-tsou-pi-ki. — 20. Hien-ts'ai-siao-chouo. — 21. Hong Cheng. — 22. Hong-fouo-ki. — 23. Hong-leou-fou-meng. — 24. Hong-leou-heou-meng. — 25. Hong-leou-meng. — 26. Hong-leou-meng-k'ao. — 27. Hong-leou-meng-k'ao-tcheng. — 28. Hong-leou-men-souo-yin. — 29. Hong-leou-tch'ong-meng. — 30. Hong-leou-tsai-meng. — 31. Hong Mai. — 32. Hong-sien-tchouan. — 33. Hou Che. — 34. Hou-che-wen-ts'ouen-yi-tsi, eul-tsi, san-tsi. — 35. Houa-pen. — 36. Houa-yue-hen. — 37. Houai-ngan-fou-tche. — 38. Houang-ying. — 39. Houei-sseu-youan-hen-p'ou-kao-tchou. — 40. Houa-tchao-cheng-pi-ki. —

C

1. 山海經-2. 上海繁華報-3. 少室山房筆叢-4. 少逸
5. 世說新語-6. 十二副釵-7. 十二釵-8. 詩人徵略-9. 石
君寶-10. 施公案-11. 施耐菴-12. 十三郎五歲朝天-13. 石頭
記-14. 十五貫戲言生巧禍-15. 拾遺記-16. 沈小霞相會出
師表-17. 神異經-18. 石玉昆-19. 沈即濟-20. 神魔小說-21. 沈
瓶菴-22. 沈德符-23. 聖嘆-24. 聖嘆外書-25. 射陽山人-26. 書
經-27. 鼠璞-28. 述異記-29. 雙雄記-30. 水滸傳-31. 說話人

E

1. 二十年目睹之怪現狀-2. 二刻拍案驚奇-3. 二南
里人-4. 兒女英雄傳-5. 二度梅

F

1. 繁華夢-2. 封神傳-3. 封神傳演義-4. 馮夢龍-5. 馮
夢楨-6. 諷刺小說-7. 風月寶鑑

H

1. 哈弗原-2. 海上花列傳-3. 海上奇書三種-4. 海天
鴻雪記-5. 漢書-6. 漢宋奇書-7. 邯鄲記-8. 韓子雲-9. 韓
愈-10. 好逑傳-11. 後水滸傳-12. 後漢演義-13. 後紅樓夢-14.
後西遊記-15. 夏二銘-16. 夏敬渠-17. 狹邪小說-18. 俠義小
說-19. 香祖筆記-20. 顯才小說-21. 洪昇-22. 紅拂記-23. 紅樓
復夢-24. 紅樓後夢-25. 紅樓夢-26. 紅樓夢考-27. 紅樓夢考
証-28. 紅樓夢索隱-29. 紅樓重夢-30. 紅樓再夢-31. 洪邁-
32. 紅線傳-33. 胡適-34. 胡適文存, 二集, 三集-35. 話本-36. 花
月痕-37. 淮安府志-38. 黃英-39. 懷私怨狠僕告主-40. 花朝

Le roman chinois

H (suite)

41. Houei-tchen-ki. — 42. Houo-ti-vu. — 43. Houo-siao-yu-tchouan. — 44. Hou Ying-lin.

J

1. Je-hia-sin-chou. — 2. Jen-ts'ing-siao-chouo. — 3. Jong-jo. — 4. Jou. — 5. Jou-lin-wai-che. — 6. Jong-tchai-souei-pi. — 7. Jou-tchong. — 8. Jouan K'ouei-cheng.

K

1. Kan Pao. — 2. K'an-ts'ai-nou-tiao-mai-youan-kia-tchou. — 3. Kao Ngo. — 4. Ki-yun. — 5. Kiang-che. — 6. Kiang Fang. — 7. Kiang-hing-ko-tch'ong-houei-tchen-tchou-chan. — 8. Kiang Jouei-tsao. — 9. Kiang Tchen-ming. — 10. Kiang-yin-hien-tche. — 11. Kiang-yin-yi-wen-tche. — 12. K'iao-t'ai-cheou-louan-tien-youan-yang-p'ou. — 13. K'ieou-jan-k'o-tchouan. — 14. K'in-p'ou. — 15. Kin Jen-jouei. — 16. Kin-kou-k'i-kouan. — 17. Kin-ling-che-eul-tch'ai. — 18. Kin-p'ing-mei. — 19. Kin-yu-nou-pang-ta-wou-ts'ing-lang. — 20. Kin-yu-yuan. — 21. King-che-t'ong-yen. — 22. King-houa-youan. — 23. King-pen-t'ong-sou-siao-chouo. — 24. K'iu-kiang-tch'e. — 25. K'iuan-chan-p'ien. — 26. Kiai-chouei-hou-tchouan. — 27. K'o-yi-kiu-che. — 28. Ko-lien-houa-ying. — 29. K'ong-mei-ts'i. — 30. K'ong-tseu-kia-siun. — 31. K'oua-miao-chou-tan-k'o-t'i-kin. — 32. Kouei-t'ien-siao-ki. — 33. Kouan-tch'ang-hien-hing-ki. — 34. Kouan-youan-seou-wan-fong-sien-niu. — 35. Kouo Hiun.

L

1. Lan-chou. — 2. Lang Ying. — 3. Lao-men-cheng-san-che-pao-ngen. — 4. Lao-ts'an-yeou-ki. — 5. Lao-tseu. — 6. Leao-tchai-tche-yi. — 7. Li Jou-tchen. — 8. Li Fang. — 9. Li-kong-ngan. — 10. Li-kong-tso. — 11. Li Pao-kia. — 12. Li Tche. — 13. Li Tche-tch'ang. — 14. Li-tche-sien-tsouei-ts'ao-ho-man-chou. — 15. Li-ts'ien-kong-k'iong-ti-yu-hia-k'o. — 16. Li-wa-tchouan. — 17. Liang-hien-ling-king-yi-houen-koou-niu. — 18. Li-che-siao-chouo. — 19. Lie-kouo-tche-yen-yi. — 20. Lien-t'ai-hi. — 21. Lieou Tsong-youan. — 22. Ling Meng-tch'ou. — 23. Ling Ting-k'an. — 24. Lieou Ngo. — 28. Lieou-wou-chouang-tchouan. — 29. Lieou-yuan-p'ou-chouang-cheng-kouei-tseu. — 30. Liu-cheng-youan. — 31. Liu-ta-lang-houan-kin-wan-hou-jeou. — 32. Lo Kouan. — 33. Lo Kouan-tchong. — 34. Lo Mao-teng. — 35. Long Tseu-yeou. — 36. Long Kouang.

H (Suite).

生筆記-1. 會真記-2. 活地獄-3. 霍小玉傳-4. 胡應麟

J

1. 日下新書-2. 人情小說-3. 客若-4. 儒-5. 儒林外史
6. 容齋隨筆-7. 汝忠-8. 阮葵生

K

1. 干保-2. 看財奴勾買冤家主-3. 高頸-4. 紀昀-5. 講
史-6. 蔣防-7. 蔣興哥重會珍珠衫-8. 蔣瑞藻-9. 姜振名
-10. 江陰縣志-11. 江陰藝文志-12. 僑太守亂點鴛鴦譜-
3. 13. 虬髯客傳-14. 芥園-15. 金人瑞-16. 今古奇觀-17. 金陵十
二釵-18. 金瓶梅-19. 金玉奴棒打無情郎-20. 金玉緣-21. 警
世通言-22. 鏡花緣-23. 京本通俗小說-24. 曲江池-25. 勸善
篇-26. 結水滸傳-27. 可一居士-28. 隔簾花影-29. 孔梅溪-
30. 孔子家訓-31. 誇姝術升客提金-32. 歸田瑣記-33. 官場
現形記-34. 灌園叟晚逢仙女-35. 郭勛

L

1. 蘭聖-2. 郎英-3. 老門生三世報恩-4. 老殘遊記-
5. 老子-6. 聊齋誌異-7. 李汝珍-8. 李昉-9. 李公案-10. 李
公左-11. 李寶嘉-12. 李贄-13. 李志常-14. 李謫仙醉草赫蠻
書-15. 李沂公窮邸遇俠客-16. 李娃傳-17. 兩縣令競義婚
孤女-18. 歷史小說-19. 列國演義-20. 連臺戲-21. 柳宗元-
22. 凌蒙初-23. 凌廷堪-24. 劉復-25. 劉敬叔-26. 劉公案-27. 劉
頸-28. 劉無雙傳-29. 劉元善雙生貴子-30. 呂希元-31. 呂大
郎還金匱骨肉-32. 羅貫-33. 羅貫中-34. 羅懋登-35. 龍子遊

Le roman chinois

L (suite)

37. Lo Pen. — 38. Lo Pi. — 39. Lo Tchen-yu. — 40. Lou-che. — 41. Lou-t'ai-hio-che-tsieou-ngao-kong-heou. — 42. Lou Ts'ai. — 43. Lou Siun.

M et N

1. Ma Kiai-fou. — 2. Ma Ts'ong-chan. — 3. Mai-yeou-lang-tou-tchan-houa-k'ouei. — 4. Mao-sieou. — 5. Mao Tsong-kang. — 6. Meao. — 7. Ming-tchou-ki. — 8. Meng-houa-siao-pou. — 9. Meng-ts'i-pi-t'an. — 10. Meng-leang-lou. — 11. Mou-t'ien-tseu-tchouan. — 12. Nan-jou. — 13. Nan-k'o-mong. — 14. Nan-k'o-t'ai-cheou-tchouan. — 15. Nan-t'ing-t'ing-tchang. — 16. Nien-ts'in-ngen-siao-niu-ts'ang-eul. — 17. Niu-sieou-ts'ai-yi-houa-kiai-mou.

P

1. Pan Kou. — 2. P'an-kou-tche-tchouan. — 3. Pao-wong-lao-jen. — 4. P'ei Song. — 5. P'ei-tsin-kong-yi-houan-youan-p'ei. — 6. P'eng-kong-ngan. — 7. Pi-ki-siao-chouo. — 8. P'i-kouan. — 9. Pien-ting. — 10. P'in-houa-pao-kien. — 11. P'ing-chan-leng-yen. — 12. P'ing-houa. — 13. Ping-tch'en-tcha-ki. — 14. P'ing-yao-tchouan. — 15. Po Hing-kien. — 16. Po Kiu-yi. — 17. P'o-ngan-king-k'i. — 18. Po P'ou. — 19. P'ou-song-ling. — 20. Pouo-wou-tche.

S

1. San-hia-wou-yi. — 2. San-kouo-yen-yi. — 3. San-pao-t'ai-kien-si-yang-ki-t'oung-sou-yen-yi. — 4. San-siao-lien-jang-tch'an-li-kao-ming. — 5. San-souei-p'ing-yao-tchouan. — 6. Seou-chen-ki. — 7. Si-han-yen-yi. — 8. Si-hou-you-lan-tche-yu. — 9. Si-king-tsa-ki. — 10. Si-siang-ki. — 11. Si-yang-ki. — 12. Si-yeou-ki. — 13. Si-yu-ki. — 14. Siao-chouo. — 15. Siao-chouo-k'ao-tcheng. — 16. Siao-chouo-k'ao-tcheng-che-yi. — 17. Siao-chouo-k'ao-tcheng-siu-pien. — 18. Siao-chouo-kieou-wen-tch'ao. — 19. Siao-chouo-ts'ong-k'ao. — 20. Siao-fou. — 21. Siao-fou-mei-hien-houa. — 22. Siao-wou-yi. — 23. Siao-yu. — 24. Sie Tchao-tche. — 25. Sin-lie-kouo-tche. — 26. Sin-æen-houa. — 27. Sing-che-heng-yen. — 28. Sing-sin-pien. — 29. Siu Che-tong. — 30. Siu-hong-leou-meng. — 31. Siu-kin-p'ing-mei.

L (suite)

-36. 龍光 -37. 羅本 -38. 羅泌 -39. 羅振玉 -40. 路史 -41. 盧太學
詩酒傲公侯 -42. 陸采 -43. 魯迅

M & N

1. 馬介甫 -2. 馬從善 -3. 賣油郎獨占花魁 -4. 懋修
5. 毛宗岡 -6. 繆 -7. 明珠記 -8. 夢華瑣簿 -9. 夢梁錄 -10. 夢
溪筆談 -11. 穆天子傳 -12. 南儒 -13. 南柯夢 -14. 南柯太守傳
-15. 南亭亭長 -16. 念親恩孝女藏兒 -17. 女秀才移花接木

P

1. 班固 -2. 盤古志傳 -3. 抱甕老人 -4. 裴松 -5. 裴晉公
義還原配 -6. 彭公案 -7. 筆記小說 -8. 稗官 -9. 辨訂 -10. 品
花寶鑑 -11. 平山冷燕 -12. 評話 -13. 丙辰劄記 -14. 平妖傳 -
15. 白行簡 -16. 白居易 -17. 拍案驚奇 -18. 白朴 -19. 蒲松齡 -
20. 博物志

S

1. 三俠五義 -2. 三國志演義 -3. 三保太監西洋記 -
4. 三孝廉讓產立高名 -5. 三隋平妖傳 -6. 搜神記 -7. 西
漢演義 -8. 西湖遊覽志餘 -9. 西京雜記 -10. 西廂記 -11. 西
洋記 -12. 西遊記 -13. 西域記 -14. 小說 -15. 小說考証 -16. 小說
考証拾遺 -17. 小說考証續編 -18. 小說舊聞鈔 -19. 小說叢
考 -20. 笑府 -21. 小浮梅閒話 -22. 小五義 -23. 瑣語 -24. 謝肇制
-25. 新列國志 -26. 新文話 -27. 醒世恒言 -28. 省心編 -29. 徐時
棟 -30. 續紅樓夢 -31. 續金瓶梅

S (suite)

32. Siu-lao-p'ou-yi-feu-tcheng-kia. — 33. Siu-siao-wou-yi. — 34. Siu-ts'i-sie-ki. — 35. Siu-wen-hien-t'oung-k'ao. — 36. Siue Tiao. — 37. Siuan-che-tche. — 38. Si-yeou-pou. — 39. Song-chê. — 40. S'ông-chè. — 41. Song-kin-lang-t'ouan-youan-p'o-tchan-li. — 42. Song-youan-hi-k'iu-che. — 43. Sou Che. — 44. Sou-siao-mei-san-nan-sin-lang. — 45. Souei-t'ang-yen-yi. — 46. Souei-youan-che-houa. — 47. Souen Kiu-sien. — 48. Sseu-k'ou-ts'iu-an-chou-t'i-yao. — 49. Sseu-ta-k'i-chou. — 50. Sseu-yeou-ki.

T

1. Ta-song-hiuan-ho-yi-che. — 2. Ta-t'ang-san-tsang-k'iu-king-che-houa. — 3. Tai-p'ing-kouang-ki. — 4. Tai-tchen-wai-tchouan. — 5. T'an-meng-tao-jen. — 6. T'ang Chouen-tche. — 7. T'ang Hien-tsou. — 8. Tang-k'eu-tche. — 9. T'ang-kiai-youan-wan-che-tch'ou-k'i. — 10. Tang-p'ing-sseu-ta-k'eu. — 11. Tao-chan-ts'ing-houa. — 12. T'ao Ts'ien. — 13. Tchang Fong-yi. — 14. Tchang Hio-tch'eng. — 15. Tch'ang-cheng-tien. — 16. Tch'ang-hen-ko-tchouan. — 17. Tchang Houa. — 18. Tchang-houei-siao-chouo. — 19. Tch'ang-p'ien-siao-chouo. — 20. Tch'ang-tch'ouen-tchen-jen-si-yeou-ki. — 21. Tchang Tchou-p'o. — 22. Tchang Ts'o. — 23. Tchang Wei-p'ing. — 24. Tchang Wou-kieou. — 25. Tchao-hien-kiun-k'iao-song-houang-kan-tseu. — 26. Tche-kouai. — 27. Tche-lin. — 28. Tche-nan-pao. — 29. Tche-nang. — 30. Tche-tch'eng. — 31. Tch'en Cheou. — 32. Tch'en Hong. — 33. Tchen-kouei. — 34. Tch'en Sen-chou. — 35. Tch'en Tch'en. — 36. Tchen-tchong-ki. — 37. Tch'en Tong-yuen. — 38. Tch'en K'ieou. — 39. Tch'en-yu-che-k'iao-k'an-kin-tch'ai-tien. — 40. Tcheng-fa-yen-tsang-wou-che-san-ts'an. — 41. Tcheng-ho-tchouan. — 42. Tch'eng Siao-ts'iu-an. — 43. Tcheng-sseu-k'eu-tchouan. — 44. Tcheng Tchen-touo. — 45. Tch'eng-to-ts'ai-po-ting-heng-tai. — 46. Tch'eng Wei-youan. — 47. Tcheou Chou-jen. — 48. Tchong-houa. — 49. Tchong-kouo-fou-niucheng-houo-che. — 50. Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao. — 51. Tchong-kouo-wen-hio-kai-louen-kiang-houa. — 52. Tchong-lie-hia-yi-tchouan. — 53. Tchong-yi-chouei-hou-tchouan. — 54. Tch'ouan-chan-che-ts'ao. — 55. Tch'ouan-k'i. — 56. Tchouan-yun-han-k'iao-yu-tong-t'ing-hong. — 57. Tchouang-tseu. — 58. Tchouang-tseu-siou-kou-pen-tch'eng-ta-tao. — 59. Tch'ouen-sieou-ts'ai-yi-tchao-kiao-t'ai. — 60. Tch'ouen-ts'ieou-heng-k'ou. — 61. Tch'ouen-ts'ieou-ta-ts'iu-an. — 63. T'eng-ta-yin-kouei-touan-kia-sseu. — 63. T'ie-sien. — 64. Tie-yun. — 65. T'ien-tou-wai-tch'en. — 66. Ting Yao-hang. — 67. Ting Yen.

S (suite)

32. 徐老僕義忿成家-33. 續小五義-34. 續齊諧記-35. 續文獻通考-36. 薛調-37. 宣宣志-38. 西遊補-39. 松石-40. 宋史-41. 宋金郎團圓破甌筵-42. 宋元戲曲史-43. 蘇軾-44. 蘇小妹之難新郎-45. 隋唐演義-46. 隋園詩話-47. 孫菊仙-48. 四庫全書提要-49. 四大奇書-50. 四遊記

T

1. 大宋宣和遺事-2. 大唐三藏取經詩話-3. 太平廣記-4. 太真外傳-5. 貪夢道人-6. 湯順之-7. 湯顯祖-8. 蕩寇志-9. 唐解元玩世出奇-10. 蕩平四大寇-11. 道山清話-12. 陶潛-13. 張鳳翼-14. 章學誠-15. 長生殿-16. 長恨歌傳-17. 張華-18. 章回小說-19. 長篇小說-20. 長春真人西遊記-21. 張竹坡-22. 張薦-23. 張維屏-24. 張元咎-25. 趙縣君僑送黃相子-26. 誌怪-27. 志林-28. 指南報-29. 智囊-30. 稚成-31. 陳壽-32. 陳洪-33. 箴規-34. 陳森書-35. 陳忱-36. 枕中記-37. 陳東原-38. 陳球-39. 陳御史巧勘金釵鈿-40. 正法眼藏五十三參-41. 鄭和傳-42. 程小泉-43. 征四寇傳-44. 鄭振鐸-45. 逞多財白丁橫帶-46. 程偉元-47. 周樹人-48. 仲華-49. 中國婦女生活史-50. 中國小說史略-51. 中國文學概論講話-52. 忠烈俠義傳-53. 忠義水滸傳-54. 船山詩草-55. 傳奇-56. 轉運漢巧遇洞庭紅-57. 莊子-58. 莊子休鼓盆成大道-59. 鈍秀才一朝交泰-60. 春秋衡庫-61. 春秋大全-62. 滕大尹鬼斷家私-63. 鐵仙-64. 鐵雲-65. 天都外臣-66. 丁耀亢-67. 丁晏-

Le roman chinois

T (suite)

68. Tong-hai-wou-leao-wong. — 69. Tong-ming-ki. — 70. Tong Yue. — 71. Tou-che-niang-nou-tch'en-po-pao-siang. — 72. Tou Kouang-t'ing. — 73. Touan-p'ien-siao-chouo. — 74. Tsa-che. — 75. Tsa-ki. — 76. Tsa-kia. — 77. Tsa-lou. — 78. Ts'ai-siao-kiai-jen-jou-pao-tch'eou. — 79. Ts'ai-tseu-chou. — 80. Ts'ai Yuan-p'ei. — 81. Ts'ao Fou. — 82. Ts'ao Hiuo-ts'in. — 83. Ts'ao Tchan. — 84. Ts'ao Yin. — 85. Tseu-hia-ki. — 86. Tseu-tch'ai-ki. — 87. Tsi-k'ong-kouan-tchou-jen. — 88. Tsi-lei-p'ien. — 89. Ts'i-sieou-lei-kao. — 90. Ts'ien King-fang. — 91. Ts'ien-sieou-ts'ai-ts'o-tchan-fong-houang-tch'eou. — 92. Ts'ieou Tch'ou-ki. — 93. Ts'in-kien-ts'in-wen. — 94. Ts'ing-leou-meng. — 95. Ts'ing-seng-lou. — 96. Ts'ing-ts'i. — 97. Ts'iu-an-siang-kou-kin-siao-chouo. — 98. Ts'o-tchan-ts'oei-ning. — 99. Ts'ong-t'an. — 100. Ts'ouei-kiun-tch'en-k'iao-houei-fou-jong-p'ing. — 100. Ts'ouei-ying-ying-tchouan.

W

1. Wang Che-fou. — 2. Wang Che-tchen. — 3. Wang King-hong. — 4. Wang-kiao-louan-po-nien-tch'ang-hen. — 5. Wang Kouo-wei. — 6. Wang Meng-jouan. — 7. Wang T'ai-han. — 8. Wang Ts'i. — 9. Wei Tseu-ngan. — 10. Wen-hien-t'ong-k'ao. — 11. Wen K'ang. — 12. Wen-ming-siao-che. — 13. Wen Po. — 14. Wo-fo-chan-jen. — 15. Wou King-tseu. — 16. Wou-pao-ngan-k'i-kia-chou-yeou. — 17. Wou-tai-che-p'ing-houa. — 18. Wou-tch'ao-siao-chouo. — 19. Wou Tch'eng-ngen. — 20. Wou-t'ong-yu. — 21. Wou Tsa-tsou. — 22. Wou Tseu-mou. — 23. Wou Wou-yao.

Y

1. Yang-kio-ngai-cho-ming-ts'iu-an-kiao. — 2. Yang Kiu-yuan. — 3. Yang Tche-ho. — 4. Yang Ting-kien. — 5. Ye-hou-pien. — 6. Ye-seou-p'ou-yen. — 7. Yen-chan-wai-che. — 8. Yen-pei-hien-jen. — 9. Yen-tou-je-ki. — 10. Yeou-long. — 11. Yeou-hi-pao. — 12. Yeou-sien-k'ou. — 13. Yeou-yang-tsa-tsou. — 14. Yi-kien-tche. — 15. Yi-king. — 16. Yi-wen. — 17. Yi-wen-tche. — 18. Yi-yuan. — 19. Yin-houa-lou. — 20. Ying-hiong-p'ou. — 21. Yue-wei-ts'ao-t'ang-pi-ki. — 22. Yu-che-ming-yen. — 23. Yu-kiao-li. — 24. Yu-kiao-li. — 25. Yu-lin. — 26. Yu P'ing-po. — 27. Yu-po-ya-chouai-k'in-sie-tche-yin. — 28. Yu Ta. — 29. Yu Wan-tch'ouen. — 30. Yu Yue. — 31. Yuan Mei. — 32. Yuan Tchen. — 33. Yong-ts'ing-cheng-p'ing. — 34. Yun-kien-houa-ye-lien-nong. — 35. Yun-tchai.

@

T (suite)

68. 東海吾了翁-69. 洞冥記-70. 董說-71. 杜十娘怒沈百寶箱-72. 杜光庭-73. 短篇小說-74. 雜事-75. 雜記-76. 雜家-77. 雜錄-78. 蔡小姐忍辱報仇-79. 才子書-80. 蔡元培-81. 曹頌-82. 曹雪芹-83. 曹霑-84. 曹寅-85. 資暇記-86. 紫釵記-87. 即空觀主人-88. 雞肋篇-89. 七修類稿-90. 錢靜方-91. 錢秀才錯占鳳凰濤-92. 邱處機-93. 親見親聞-94. 青樓夢-95. 情僧錄-96. 青溪-97. 全像古今小說-98. 錯斬崔寧-99. 叢談-100. 崔俊臣巧會芙蓉屏-101. 崔鶯鶯傳

W

1. 王實甫-2. 王士珍-3. 王景宏-4. 王嬌鸞百年長恨-5. 王國維-6. 王夢阮-7. 汪太函-8. 王圻-9. 魏子安-10. 文獻通考-11. 文庫-12. 文明小史-13. 文白-14. 我佛山人-15. 吳敬梓-16. 吳保安素家贖友-17. 五代史評話-18. 五朝小說-19. 吳承恩-20. 梧桐雨-21. 五雜俎-22. 吳子牧-23. 吳沃堯

Y

1. 羊再哀捨命全文-2. 楊巨源-3. 楊志和-4. 楊定見-5. 野獲編-6. 野叟曝言-7. 燕山外史-8. 燕北聞人-9. 燕都日記-10. 猶龍-11. 遊戲報-12. 遊仙窟-13. 酉陽雜俎-14. 夷堅志-15. 易經-16. 異聞-17. 藝文志-18. 異苑-19. 因話錄-20. 英雄譜-21. 閱微草堂-22. 喻世明言-23. 玉嬌梨-24. 玉嬌李-25. 語林-26. 俞平伯-27. 俞伯牙摔琴謝知音-28. 俞達-29. 俞萬春-30. 俞樾-31. 袁梅-32. 袁檮-33. 永慶昇平-34. 雲間花也憐儂-35. 蘊齋